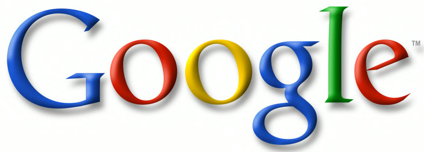




Plutarch
[illegible]
[illegible]

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

XIII.

VIES DE CE VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites en Français, avec des Remarques historiques et critiques par M. DACIER;

ET SUIVIES DES SUPPLÉMENTS.

Edition revue et augmentée des VIES D'AUGUSTE ET DE TITUS, par A. L. DELAROCHE.

Avec les Portraits dessinés d'après l'antique par GARNERAY, et gravés par DELVAUX.

TOME TREIZIÈME.

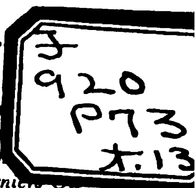
A PARIS,

CHEZ LOUIS DUPRAT-DUVERGER,
rue des Grands-Augustins, n.° 21.

1811.

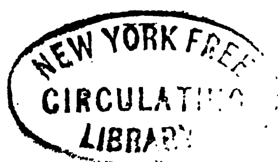
LES VIES

AVERTISSEMENT.



Les *Vies de GALBA et d'OTHON*, *q* *commencement de ce Volume, ne sont p* *l'Edition de* Henri Etienne. *Elles étoient o* *ment dans les Opuscules ; et comme ces dernie* *vrages ne paroissent pas tous de la main de* Plutarque, *il y a lieu de soupçonner que ces deux Vies sont d'une autre main. Ce n'est pas qu'on n'y remarque des tours et des manières dignes de* Plutarque ; *mais comme ces Vies sont apparemment d'un de ses Fils, elles peuvent fort bien avoir de ces coups de pinçeau, qu'on appelle des coups de maître. Les Elèves se sentent d'ordinaire de l'Ecole où ils ont travaillé.*

Quoi qu'il en soit, ces deux dernières Vies de GALBA et d'OTHON ne laissent pas d'être dignes de notre curiosité ; et il seroit à souhaiter que nous eussions toutes les autres Vies détachées qui ont été perdues, quoiqu'elles ne fussent pas du même prix que les Parallèles, et qu'il y en eût une partie d'une autre main.


NEW YORK FREE
CIRCULATI
LIBRA



GALBA.

Médaille du Cabinet Impérial.

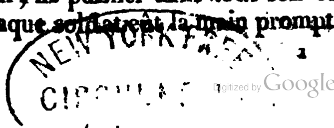
LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES.

GALBA.

Iphicrate, général des Athéniens, vouloit que le soldat fût avide d'argent et de plaisirs, afin que pour avoir de quoi satisfaire ses passions, il combattît avec plus d'audace, et qu'il s'exposât plus volontiers à tous les dangers [1]. Mais la plupart des autres veulent que le soldat soit comme un corps fort et robuste, qui de lui-même n'a aucun mouvement, mais qui suit celui qui le pousse, et qu'ainsi le soldat ne suive que les mouvements de celui qui le commande [2]. C'est pourquoi on rapporte que Paul Émile ayant trouvé en Macédoine son armée pleine de babil et de curiosité, et qui s'ingéroit dans les fonctions du général, fit publier dans tout son camp, « que chaque soldat eût la main prompte, et



« son épée bien affilée, et qu'il auroit soin « de tout le reste. ». Le plus excellent capitaine, disoit Platon, devient inutile, s'il n'a des troupes disciplinées et obéissantes, estimant que la vertu de bien obéir n'a pas moins besoin d'un naturel généreux, et du secours d'une bonne nourriture, que la vertu de bien commander. Car c'est ce bon naturel et cette bonne nourriture qui tempèrent l'impétuosité emportée et agissante de la colère par le mélange de la douceur et de l'humanité. Il n'y a que trop d'exemples qui prouvent la vérité de cette maxime; et ce qui arriva aux Romains après la mort de Néron, est une preuve bien suffisante qu'il n'y a rien de plus dangereux ni de plus terrible qu'une armée où il n'y a ni ordre ni discipline, et qui, avec une licence effrénée, suit ses mouvements forcenés et brutaux. Aussi Démadès, après la mort d'Alexandre, comparoit l'armée des Macédoniens au cyclope Polyphème, après qu'il eut eu l'œil crevé, en voyant tous ses mouvements désordonnés, et, s'il est permis de parler ainsi, véritablement aveugles. Mais l'empire Romain tomba dans tous les inconvénients et dans tous les mouvements insensés des Titans, tels que les poètes nous les représentent, divisé en plusieurs parties par la rébellion, et tournant partout ses

armes contre lui-même, moins par l'ambition de ses empereurs, que par l'avarice et par l'insolence de ses gens de guerre, qui chassoient les empereurs les uns par les autres, « comme un clou chasse l'autre », pour me servir de ce proverbe commun.

Denys, le tyran de Sicile, en parlant de Phéræus [3] qui avoit régné en Thessalie pendant dix mois seulement, et qui avoit été tué ensuite, l'appeloit toujours un tyran de tragédie, pour se moquer du prompt changement de son état. Mais le palais des Césars a reçu en un moindre espace de temps quatre empereurs de suite, les soldats y faisant entrer l'un et en chassant l'autre, comme sur un théâtre. Il est vrai que les Romains, qui avoient tant à souffrir de ces changements, avoient au moins cette consolation, qu'ils n'avoient pas besoin d'autre vengeance contre les auteurs de leurs maux, car ils les voyoient s'entretuer les uns les autres. Ils virent périr le premier, et avec grande justice, celui (a) qui les avoit attirés et qui leur avoit appris à espérer du changement d'empereur tout ce qu'il lui avoit plu de leur en promettre, en flétrissant et en déshonorant une action très-belle et très glorieuse, qui étoit la révolte contre Néron, qu'il fit

(a) Nymphidius Sabinus.

dégénérer en trahison par le salaire dont il la paya [4]. Car Nymphidius Sabinus qui, comme nous l'avons dit (*a*), étoit préfet du Prétoire avec Tigellinus, voyant les affaires de Néron désespérées, et ce prince sur le point de se retirer en Egypte, persuada aux soldats, comme si Néron n'y étoit plus, et qu'il eût déjà pris la fuite, de nommer Galba empereur, et promit pour récompense à tous les soldats des cohortes prétoriennes sept mille cinq cents drachmes (*b*) par tête, et à tous les autres soldats des armées répandues dans les provinces, douze cent cinquante (*c*) pour chacun. Ce qui faisoit une somme si immense, qu'il auroit été impossible de la ramasser sans faire dix mille fois plus de maux aux Romains que Néron ne leur en avoit fait en tout son règne. Cette promesse perdit d'abord Néron, et bientôt après Galba lui-même. Car ils abandonnèrent l'un pour recevoir ce salaire qu'on leur avoit promis, et tuèrent ensuite l'autre, parce qu'ils ne le reçurent point, et qu'on leur manqua de parole. Ensuite, cherchant un autre qui pût leur en donner au-

(*a*) Il n'en a point parlé dans ce que nous venons de lire. Mais il en avoit parlé sans doute dans la vie de Néron qu'il avoit écrite.

(*b*) Environ 6,667 fr. *A. L. D.*

(*c*) Environ 1,111 fr. *A. L. D.*

tant, il se trouva qu'ils se furent plutôt consumés eux-mêmes en révoltes et en trahisons, qu'ils ne purent recevoir la récompense tant désirée. Or, de rapporter en détail toutes les choses qui arrivèrent alors, c'est le devoir de l'écrivain qui écrit une histoire exacte et complète, mais pour moi qui n'écris que des vies, il me suffit de ne pas oublier les choses les plus importantes, et les faits les plus dignes de mémoire qui se rencontrent dans la vie des Césars.

C'est une chose reconnue de tous les historiens, que Sulpicius Galba étoit le plus riche particulier qui soit jamais entré dans la maison des Césars; car il n'avoit avec elle aucune parenté. Et quoiqu'il fût très-fier de la grandeur de sa naissance, étant issu de la maison des Serviens, il tenoit à plus grande gloire d'être parent de Q. Catulus Capitolinus, qui étoit le premier de son temps en vertu et en réputation, quoiqu'il cédât volontairement à d'autres le premier degré d'autorité et de puissance. Galba étoit un peu parent de Livie, femme d'Auguste [5], et ce fut par la faveur de cette princesse qu'il partit du palais d'Auguste quand il alla prendre possession de son consulat. On dit aussi qu'il commanda avec succès l'armée dans la Germanie, et qu'étant proconsul en Afrique, il

se distingua parmi ceux qui y acquirent le plus d'honneur [6]. Mais sa simplicité dans sa vie ordinaire, et la modicité de sa dépense éloignée de toute superfluité, passèrent pour avarice dès qu'il fut devenu empereur; et l'on trouva que la gloire qu'il tiroit de son économie et de sa tempérance, étoit une gloire hors de saison.

Néron l'envoya commander en Espagne; car ce prince n'avoit pas encore appris à redouter les citoyens qui avoient la plus grande autorité dans la ville. Et comme Galba paroissoit d'un naturel doux et humain, sa vieillesse fit croire qu'il avoit aussi beaucoup de prudence et de sagesse. Les intendants du prince [7], tous décriés par leur scélératesse, pilloient et vexoient leurs provinces avec la dernière cruauté. Galba ne put donner aucun secours à ces provinces désolées, mais il témoignoit ouvertement la douleur qu'il avoit des maux qu'elles souffroient, il en paroissoit aussi affligé que s'il les eût soufferts lui-même, et c'étoit au moins une espèce de soulagement et une consolation pour ceux qui étoient condamnés et vendus même comme esclaves. Dans ce temps-là, on fit contre Néron des chansons satiriques qui coururent beaucoup, et que l'on chantoit partout: Galba ne les défendit point, et ne se

fâcha point comme les intendants de Néron ; ce qui le fit encore plus aimer de tous ceux du pays avec lesquels il avoit contracté une sorte d'amitié et de familiarité, parce qu'il y avoit déjà huit ans qu'il gouvernoit cette province. A cette époque Junius Vindex, qui commandoit en Gaule, se souleva contre Néron. On dit qu'avant que la conjuration fût bien formée, Vindex en écrivit à Galba, qui ne voulut ni la croire ni la découvrir, comme firent plusieurs autres commandants qui envoyèrent au prince les lettres que Vindex leur avoit écrites, et qui par là arrêtèrent l'entreprise autant qu'il fut en eux ; et dans la suite ces mêmes dénonciateurs s'étant trouvés complices, furent obligés d'avouer qu'ils ne s'étoient pas moins trahis eux-mêmes, qu'ils n'avoient trahi Vindex.

Mais après que ce dernier eut ouvertement déclaré la guerre à Néron, il écrivit encore à Galba pour l'exhorter « à accepter l'em- « pire, à se donner pour chef à un corps fort « et puissant, à la province des Gaules, qui « ayant cent mille hommes sous les armes, « pouvoit encore en lever un plus grand « nombre ». Galba assembla ses amis pour en délibérer avec eux ; la plupart furent d'avis qu'il devoit ne se pas presser, et attendre pour voir quel mouvement et quelles démar-

ches Rome feroit quand ce changement viendroit à éclater. Mais Titus Vinius, capitaine d'une cohorte prétorienne, lui dit : « Galba, « pourquoi délibérer ? Car de chercher si « nous demeurerons fidèles à Néron, c'est « déjà être infidèles [8]. Il n'y a point là de mi- « lieu, il faut accepter l'amitié de Vindex, « comme si Néron étoit déjà notre ennemi « déclaré, ou l'accuser tout-à-l'heure et lui « faire la guerre, parce qu'il aime mieux que « les Romains aient Galba pour empereur, « que Néron pour tyran ». Dès ce moment Galba, par affiches publiques, assigna un jour auquel il promettoit d'affranchir tous les esclaves qui se présenteroient. Le bruit de cette publication répandu, assembla autour de lui une foule d'hommes dévoués à la nouveauté et prêts à tout faire ; et à peine étoit-il monté sur son tribunal, que tout d'une voix ils le déclarèrent empereur. Il ne reçut pourtant pas d'abord ce titre ; mais après avoir accusé hautement Néron, et déploré le sort de tant de personnages considérables par leur vertu et par leur naissance, que ce tyran avoit fait mourir, il déclara « qu'il donne- « roit tous ses soins à la patrie sans se nom- « mer ni césar ni empereur, mais avec le « seul titre de lieutenant du sénat et du « peuple ».

Néron lui-même fut la meilleure preuve que Vindex avoit très-bien et très-sagement fait d'appeler Galba à l'empire; car ce tyran, qui faisoit semblant de mépriser Vindex et de ne faire aucun compte de la révolte des Gaules, ayant appris la proclamation de Galba, au moment où il sortoit du bain pour aller souper, en fut si irrité, et s'oublia tellement lui-même, qu'il renversa la table. Cependant quand le sénat eut déclaré Galba ennemi de la patrie, il s'avisa de vouloir rire et badiner avec ses amis, et d'affecter beaucoup d'assurance; il leur dit « que ce pré« texte d'amasser de l'argent dont il avoit « grand besoin, lui étoit venu bien à propos; « que tous les biens des Gaulois seroient sa « proie après qu'il les auroit conquis, et « qu'en attendant il alloit avoir les biens de « Galba, pour les vendre et s'en servir, « puisqu'il étoit déclaré son ennemi ». En effet, il commanda sur l'heure que ces biens fussent mis à l'encan.

Dès que Galba en eut la nouvelle, il fit vendre aussi de son côté à son de trompe tous les biens que Néron avoit en Espagne, et il trouva un plus grand nombre d'acheteurs. Tout le monde donc abandonnant Néron, et se joignant à Galba, il n'y eut que Clodius Macer, commandant en Afrique, et Vergi-

nius Rufus, général de l'armée de Germanie, qui agissoient séparément, et qui avoient leurs vues particulières, n'étant pas tous deux de la même faction; car Clodius qui se sentoit coupable de beaucoup de rapines, de concussions et de meurtres, que sa cruauté et son avarice lui avoient fait commettre, se montroit flottant et incertain, en ce qu'il n'abandonnoit ni ne retenoit l'empire; et Verginius ayant sous ses ordres les plus braves et les plus puissantes légions qui l'avoient souvent nommé empereur, et qui avoient voulu le forcer à accepter ce titre, répondit « qu'il ne l'accepteroit pas, et qu'il ne souf-« friroit jamais qu'il fût donné à un autre « qu'à celui qui seroit choisi par le sénat ».

Ces circonstances troublèrent d'abord extrêmement Galba. Mais après que les deux armées de Verginius et de Vindex eurent forcé leurs chefs à en venir aux mains et à donner une grande bataille, comme deux écuyers qui ne pouvant retenir leurs chevaux, sont forcés de se heurter, et que Vindex se fut tué lui-même sur les corps de vingt mille Gaulois qui moururent dans ce combat, le bruit se répandit que les vainqueurs vouloient que, pour prix d'une si grande victoire, Verginius acceptât l'empire, sinon qu'ils menaçoient de reprendre le parti de Néron.

Alors Galba, véritablement alarmé, écrivit à Verginius, pour l'exhorter à être d'intelligence avec lui, afin de conserver l'empire et la liberté aux Romains, et s'en retourna avec ses amis dans une ville d'Espagne appelée Colonia (*a*), où il fit quelque séjour, plus occupé à se repentir de ce qu'il avoit fait, et à désirer la vie tranquille et oisive à laquelle il étoit accoutumé, qu'à faire quelque chose d'utile pour ses affaires. On étoit alors au commencement de l'été. Un soir un peu avant la nuit, un de ses affranchis, natif de Sicile (*b*), venu de Rome à Colonia en sept jours, ayant appris en arrivant que Galba étoit déjà retiré, monta à sa chambre, l'ouvrit, y entra malgré ses domestiques, et lui annonça « que Néron étoit encore en vie ; « mais que ne paroissant point, l'armée d'a-« bord, et ensuite le peuple et le sénat l'a-« voient déclaré empereur, et que peu de « temps après on avoit appris la nouvelle de « la mort du tyran. Il ajouta qu'il n'avoit pas « voulu s'en rapporter à ceux qui la pu-« blioient, mais qu'il étoit allé sur le lieu, « qu'il avoit vu le cadavre étendu à terre, « et que sur cela il étoit parti ».

Cette grande nouvelle réjouit extrême-

(*a*) Ville de l'Espagne tarragonoise.

(*b*) Il faudroit lire « un de ses affranchis, nommé « Icelus ». Voyez Suétone et Tacite. *A. L. D.*

ment Galba. En même temps sa porte fut assiégée par une foule innombrable de gens, qu'il rassura en leur faisant part de cette nouvelle, quoique la diligence du courrier parût incroyable. Mais deux jours après, Titus Vinius arriva du camp avec plusieurs autres, et lui apporta le détail de tout ce que le sénat avoit ordonné. Ce Titus eut pour récompense une charge honorable 9, et l'affranchi eut le droit de porter l'anneau d'or; au lieu d'Icelus il fut nommé Martianus, et eut lui seul plus d'autorité et de crédit que tous les autres affranchis.

Cependant à Rome Nymphidius Sabinus attiroit à lui toutes les affaires, et usurpoit l'autorité, non pas insensiblement et peu-à-peu, mais tout d'un coup, sous prétexte que Galba étoit déjà vieux, et avoit à peine assez de force pour se faire porter à Rome à cause de son grand âge; car il avoit soixante-treize ans. D'ailleurs, les soldats prétoriens lui vouloient beaucoup de bien depuis long-temps, et alors surtout ils fondoient sur lui seul toute leur espérance, le regardant comme leur bienfaiteur à cause de la somme considérable qu'il leur avoit promise, pendant qu'ils ne regardoient Galba que comme leur débiteur. D'abord il commanda à Tigellinus 10, qui comme lui étoit préfet du Prétoire, de déposer son épée. Il traita avec magnificence tous ceux

qui avoient été consuls, ou qui avoient commandé des armées, et qu'il envoya prier au nom de Galba. Il attira dans le camp beaucoup de soldats qui alloient disant qu'il falloit députer vers Galba, et lui demander Nymphidius pour préfet du Prétoire perpétuel, seul et sans collègue. Mais ce que le sénat fit en son honneur et pour augmenter sa puissance, en l'appelant son bienfaiteur, en allant tous les matins à sa porte, et en ordonnant que son nom seroit à la tête de tous les décrets, et qu'il les autoriseroit, le poussa au comble de l'insolence et de l'audace, de sorte qu'en très-peu de temps il se rendit non seulement odieux, mais redoutable à ceux mêmes qui lui faisoient le plus la cour. Un jour les consuls ayant chargé les courriers publics de leurs dépêches, où étoient contenues leurs délibérations, pour les porter à l'empereur, et leur ayant donné leurs lettres signées de leur main et scellées de leur sceau, sur lesquelles les magistrats des villes, après avoir reconnu le sceau et la signature, font fournir des relais à ces courriers pour les mettre en état de faire plus de diligence, Nymphidius se mit dans une terrible colère de ce qu'ils n'avoient pas pris des lettres scellées de son sceau et des soldats pour porter les dépêches. On dit même qu'il délibéra s'il ne

déposeroit pas les consuls; mais comme ils allèrent s'excuser auprès de lui, il voulut bien leur pardonner.

Pour faire plaisir au peuple, il ne l'empêcha point de faire mourir dans les tourments tous ceux des domestiques ou des partisans de Néron qui tombèrent entre ses mains. Un gladiateur, nommé Spicilus, fut mis sous les statues de Néron qu'on traînoit dans les rues, et écrasé ainsi au milieu de la place: un certain Aponius, célèbre délateur, fut étendu à terre, et on fit passer sur son corps des charrettes chargées de pierres. Ils en déchirèrent et mirent en pièces plusieurs autres, et quelques-uns même qui étoient innocents. De sorte que Mauriscus, qui passoit pour un des plus honnêtes citoyens de la ville, et qui l'étoit en effet, dit en plein sénat, « qu'il « avoit grand peur que bientôt on ne re- « grettât Néron ».

Ainsi Nymphidius, approchant tous les jours de plus en plus du but où tendoient ses espérances, ne fut pas fâché que l'on semât le bruit qu'il étoit fils de Caïus César (*a*), qui avoit régné après Tibère. Car ce prince étant encore jeune, avoit eu quelque commerce avec sa mère, qui étoit assez belle, et

(*a*) Caïus César Caligula, qui avoit succédé à Tibère. *A. L. D.*

que Callistus, un des affranchis de César, avoit eue d'une couturière. Mais il paroît que ce commerce de Caïus avec elle est postérieur à la naissance de Nymphidius, et on tenoit pour certain qu'il étoit fils du gladiateur Martianus, que Nymphidia sa mère avoit beaucoup aimé à cause de sa grande célébrité; et la parfaite ressemblance qu'il avoit avec ce gladiateur, prouve qu'il venoit plutôt de lui. Quoi qu'il en soit, il avouoit qu'il étoit fils de cette Nymphidia, et comme il se vantoit d'être le seul auteur de la mort de Néron, il ne se croyoit pas assez récompensé par tous les honneurs qu'on lui faisoit, et par tous les biens dont il jouissoit, et n'étoit pas content d'avoir pour ses infâmes plaisirs, Sporus, le mignon de Néron, qu'il fit venir du pied du bûcher pendant que le corps du défunt brûloit encore, qu'il tint auprès de lui comme sa femme, et à qui il donna le nom de Poppea [11], il aspiroit encore à l'empire, et faisoit dans Rome ses secrètes menées par le moyen de ses amis, de quelques femmes intrigantes, et de quelques consulaires qui le favorisoient. Il envoya aussi en Espagne un de ses amis, nommé Gellianus, pour observer toutes les démarches de Galba, et pour épier tout ce qui s'y passoit.

Mais après la mort de Néron, tout suc-

céda à Galba. Le seul Verginius Rufus, flottant entre les deux partis, lui donnoit encore quelque inquiétude. Il craignoit qu'étant à la tête d'une puissante armée, qu'ayant par-dessus cela le mérite d'avoir vaincu Vindex, et que tenant sous sa main une grande partie de l'empire romain, la Gaule entière, qui étoit dans l'agitation, et très-portée à la révolte, il ne prêtât l'oreille à ceux qui l'appeloient à l'empire. Il n'y avoit point alors de capitaine d'un si grand nom et d'une si grande réputation que Verginius, et personne n'avoit joué un si grand rôle que lui dans toutes les affaires de ce temps-là, ni tant contribué à délivrer en même temps l'empire romain et de la tyrannie et des guerres des Gaules. Mais persévérant toujours dans ses premiers sentiments, il réservoit au sénat le choix du nouvel empereur. Et même après que la mort de Néron fut certaine, quoique les soldats assemblés autour de sa tente le pressassent de prendre ce titre, et qu'un des tribuns, entrant dans sa tente l'épée à la main, lui ordonnât de recevoir ou l'empire, ou son épée au milieu du corps, il ne changea point de résolution. Mais après que Fabius Valens, capitaine d'une légion, eut le premier prêté serment de fidélité à Galba, et que par les lettres de Rome il eut

appris tout ce que le sénat avoit ordonné, alors il porta les soldats à reconnoître Galba pour empereur, et il n'en vint à bout qu'avec beaucoup de peine. Galba lui ayant envoyé pour successeur Flaccus Hordéonius, il le reçut parfaitement; et lui ayant remis le commandement de l'armée, il alla au-devant de Galba qui s'avançoit vers Rome, et l'accompagna sans recevoir de lui aucune marque ni de ressentiment, ni de reconnoissance. Galba ne lui marquoit aucun ressentiment, parce qu'il le considéroit et le respectoit; et il ne lui donnoit non plus aucune marque de reconnoissance, et ne lui faisoit aucune sorte d'honneur, parce qu'il en étoit empêché par ses amis, et surtout par Titus Vinius, qui mû d'une noire envie contre Verginius, pensoit nuire par là à son avancement. Mais il ne prenoit pas garde que malgré lui il secondoit sa bonne fortune, en le dérobant à toutes les guerres et à tous les maux dont tous les autres capitaines furent travaillés, et en le jetant dans une vie tranquille et sans orages, et dans une vieillesse pleine de repos et de paix.

Les députés que le sénat envoyoit à Galba, le rencontrèrent près de Narbonne, ville des Gaules; là ils le complimentèrent et le prièrent de se hâter le plus qu'il lui seroit pos-

sible, et de se montrer à son peuple, qui désiroit ardemment sa présence. Galba leur fit un très-bon accueil, s'entretint avec eux avec beaucoup d'humanité et de familiarité, leur fit très-bonne chère ; et quoique Nymphidius lui eût envoyé quantité de riches meubles et de vaisselle d'or et d'argent de Néron, il ne s'en servit jamais dans tous les festins qu'il donna, et n'étala que sa vaisselle et ses meubles, en quoi il se montra homme magnanime et supérieur à la vanité. Mais bientôt Titus Vinius lui fit entendre que cette magnanimité, cette simplicité et cette modestie étoient une manière basse de flatter le peuple, et que la véritable grandeur la dédaignoit, et il lui persuada de se servir des richesses de Néron, et de ne rien épargner pour faire paroître à sa table une magnificence royale. De sorte que le vieillard fit connoître très-évidemment que dans peu il se laisseroit entièrement mener et gouverner par Vinius, qui étoit le plus avare de tous les hommes, et très-adonné aux femmes. Car étant encore jeune et faisant sa première campagne sous Calvisius Sabinus, il mena une nuit dans le camp, déguisée en soldat, la femme de son capitaine qui étoit fort débauchée, et la corrompit au milieu du camp dans l'endroit que les Romains appellent *Princi-*

pia [12]. Pour cette action si infâme, Caïus César le fit mettre en prison ; mais après la mort de ce prince, il eut le bonheur d'en sortir, et soupant un soir chez l'empereur Claude, il vola une coupe d'argent. Ce prince l'ayant su, l'envoya prier à souper le lendemain, et commanda à ses officiers de ne le servir qu'en vaisselle de terre. Ainsi par cette plaisante modération du prince, ce larcin parut plus digne de risée que de colère et de punition. Mais les vols qu'il commit depuis, gouvernant Galba à son gré, et disposant avec un plein pouvoir de ses finances, causèrent de grands malheurs et des accidents véritablement tragiques, en donnant lieu aux uns, et servant de prétexte aux autres.

En effet Nymphidius, après le retour de Gellianus, qu'il avoit envoyé en Espagne comme l'espion de Galba, ayant appris que Cornélius Lacon avoit été déclaré préfet du palais et des gardes, que Vinius avoit tout le crédit et toute l'autorité à la cour, et voyant que pour lui il n'avoit pas seulement la liberté d'approcher du prince et de l'entretenir en secret, parce qu'il étoit devenu suspect à tout le monde, et qu'on observoit toutes ses démarches ; Nymphidius, dis-je, rempli de trouble, assembla tous les capitaines de son armée, et il leur dit que Galba

étoit à la vérité un vieillard, plein de modération et d'humanité, mais qu'il ne se servoit pas de sa propre raison pour se conduire, et qu'il s'étoit livré à Vinius et à Lacon, qui le gouvernoient très-mal; qu'avant donc que ces deux favoris eussent le temps de se fortifier à leur insu, et d'acquérir dans les affaires le même crédit et la même autorité qu'avoit eus Tigellinus, il falloit envoyer des ambassadeurs à l'empereur au nom de toute l'armée, pour lui remontrer qu'en éloignant de lui ces deux hommes seulement, il seroit mieux accueilli à Rome, et se rendroit plus agréable aux Romains. Mais voyant que ses officiers ne goûtoient point cette pensée, et qu'au contraire ils trouvoient très-ridicule et très-étrange de vouloir prescrire à un vieux empereur, comme à un enfant qui ne feroit que commencer à tâter de l'empire, quels sont les amis dont il doit se servir, ou ne pas se servir, il prit une autre voie. Il écrivit à Galba, pour l'effrayer, tantôt que tout étoit à Rome dans une grande agitation, et qu'il s'y tramoit quelque révolte; tantôt que Clodius Macer faisoit de grands magasins en Afrique; une autre fois, que les armées de la Germanie se soulevoient, et qu'on lui écrivoit la même chose des troupes qui étoient en Syrie et en Judée. Mais comme Galba ne fai-

soit pas grand compte de ses avis, et qu'il ne lui ajoutoit aucune foi, il résolut enfin de le prevenir et d'occuper l'empire, malgré tout ce que Clodius Celsus d'Antioche, homme très-sensé et son ami le plus fidèle, put lui dire pour l'en dissuader; car il ne cessoit de lui représenter qu'il ne croyoit pas qu'il y eût à Rome une seule maison qui pût donner à Nymphidius le titre de César. Mais la plupart de ses autres amis se moquoient de Galba, et Mithridate de Pont, qui le railloit sans cesse sur son visage ridé et sur sa tête chauve, dit : « Présentement les Romains le regar- « dent comme un grand personnage, parce « qu'il est éloigné; mais dès qu'il sera arrivé « et qu'ils le verront, ils reconnoîtront que « c'est une infamie et un éternel opprobre de « nos jours qu'il ait été nommé César ».

En même temps il fut résolu que sur le minuit on meneroit Nymphidius au camp, et que là on le proclameroit empereur. Mais Antonius Honoratus, le premier des tribuns, assembla sur le soir les soldats qu'il commandoit, commença à blâmer Nymphidius (*a*) le premier, et blâma ensuite les autres de ce qu'en si peu de temps ils avoient changé tant

(*a*) D'autres interprètes ont mis : « commença à se « blâmer le premier ». *A. L. D.*

de fois de parti, non pour suivre la raison et pour choisir ce qui étoit le meilleur, mais agités par quelque mauvais génie qui les poussoit de trahison en trahison; que véritablement ce qu'ils avoient fait en premier lieu avoit un prétexte juste, les crimes et les abominations de Néron; « mais aujourd'hui, « leur dit-il, quelle raison avez-vous d'a- « bandonner et de trahir Galba? Lui repro- « chez-vous d'avoir tué sa mère? D'avoir fait « mourir sa femme? Et avez-vous eu la honte « et la confusion de voir votre empereur « monter sur le théâtre comme un bateleur, « danser, chanter, et jouer des tragédies? « Malgré même ces actions horribles et infa- « mes, encore n'eûmes-nous pas le cœur d'aban- « donner ce monstre, nous ne l'abandonnâmes « que sur la nouvelle que Nymphidius nous « donna et que nous crûmes, qu'il nous avoit « abandonnés le premier, et qu'il se retiroit « en Egypte. Qu'allons-nous donc faire? Al- « lons-nous immoler encore Galba sur Né- « ron, et nous défaisant du parent de Livie « comme nous nous sommes défaits du fils « d'Agrippine, allons-nous prendre pour « César le fils de Nymphidia? Ou plutôt, « après avoir fait souffrir au premier la peine « de ses crimes, ne nous piquerons-nous pas

« d'être les gardes fidèles de Galba, comme « nous avons été les ennemis déclarés et les « vengeurs des forfaits de Néron » ?

A ce discours du tribun, tous les soldats se rangèrent de son côté, et allant trouver leurs compagnons, ils les exhortèrent à garder le serment de fidélité qu'ils avoient fait à l'empereur, et en gagnèrent un grand nombre. En même temps, un grand cri s'étant élevé de toute l'armée, Nymphidius, soit qu'il crût, comme quelques-uns pensent, que les soldats l'appeloient déjà pour le proclamer, soit qu'il voulût prévenir l'émeute, et rassurer ceux qui chanceloient encore, sortit à la clarté de quantité de flambeaux, tenant dans sa main une harangue que Ciconius Varron lui avoit composée, et qu'il avoit apprise afin de la prononcer devant les soldats. Mais voyant les portes du camp fermées, et sur les murailles plusieurs hommes armés, il commença à craindre, et s'avançant vers eux, il leur demanda « ce qu'ils vouloient « faire, et quel étoit celui qui leur avoit com« mandé de prendre les armes » ? Ils répondirent tous en même temps « qu'ils ne re« connoissoient pour empereur que Galba ». Alors faisant semblant d'entrer dans leur sentiment, il applaudit à leur fidélité, et commande à ceux qui l'accompagnoient de suivre

son exemple. Ceux qui gardoient les portes l'ayant laissé entrer avec un petit nombre de ses gens, on lui lança d'abord une javeline, que Septimius, qui marchoit devant lui, reçut dans son bouclier. Nymphidius voyant les autres se jeter sur lui l'épée à la main, prit la fuite; mais on le poursuivit, et on le massacra dans la tente d'un soldat. Son corps fut traîné au milieu du camp, on l'environna de barrières, et le lendemain on l'exposa à la vue de tout le monde.

Nymphidius ayant péri de cette manière, Galba, qui en fut d'abord averti, ordonna que l'on fît mourir tous ses complices qui n'auroient pas prévenu cet arrêt par leur mort. Du nombre de ces complices fut Varron qui avoit composé la harangue, et Mithridate de Pont. Mais, quoiqu'ils fussent coupables, on trouva qu'on ne les avoit condamnés ni selon les lois, ni selon les coutumes romaines, parce qu'on avoit fait mourir des hommes de leur condition, sans les avoir jugés; car tout le monde s'étoit attendu à une autre forme de gouvernement, trompé, comme cela est ordinaire, par les premiers bruits qu'on avoit semés. Mais ce qui les affligea encore plus que tout le reste, c'est qu'un personnage de dignité consulaire, nommé Pétronius Turpilianus, eut ordre de se faire

mourir, parce qu'il avoit été fidèle à Néron. Car d'avoir fait tuer en Afrique Macer par les mains de Trébonianus, et Fontéius Capito, dans la Germanie par Valens, Galba en avoit quelque sorte de prétexte : ils étoient en armes et dans des camps, et pouvoient être à craindre. Mais un homme comme Turpilianus, cassé de vieillesse, nu et sans armes, rien n'empêchoit qu'il ne fût au moins entendu par un prince qui auroit voulu garder dans ses actions la modération qu'il promettoit par ses paroles. Voilà quelles sont les plaintes qu'on peut former contre Galba, et les reproches qu'on peut lui faire.

Quand il fut à vingt-cinq stades de Rome, il se trouva au milieu d'un tumulte excité par des matelots qui avoient occupé le chemin, et qui l'environnoient de tous côtés. C'étoient ceux que Néron avoit enrôlés, et dont il avoit composé une légion. Tous ces matelots s'étant assemblés sur son passage, le prioient de leur confirmer leur état, et empêchoient tous ceux qui étoient venus au-devant de l'empereur pour le saluer, de l'approcher, de le voir et de s'en faire entendre ; ils faisoient beaucoup de bruit en jetant de grands cris, et demandoient des enseignes et des quartiers pour leur légion. Comme l'empereur les remettoit à une autre fois pour venir lui parler, ils

prirent ce délai pour un refus, s'irritèrent, et le suivirent sans épargner les murmures et les cris; et quelques-uns ayant eu l'insolence de tirer l'épée, Galba ordonna à sa cavalerie de les charger. Aucun d'eux ne résista, les uns furent renversés et foulés aux pieds, et les autres tués dans leur fuite [13]. Ce n'étoit pas un heureux présage pour Galba d'entrer dans Rome au milieu de tant de sang et de tant de morts; mais au moins si quelqu'un le méprisoit auparavant comme un foible vieillard, alors il paroissoit terrible et redoutable à tout le monde.

Du reste, voulant faire voir un grand changement dans les largesses immenses que faisoit Néron, et dans sa dépense excessive, il parut s'éloigner infiniment de ce qui est séant et convenable à un empereur; car un excellent musicien, nommé Canus, ayant joué de la flûte un soir à son souper, l'empereur, après l'avoir beaucoup loué, et témoigné le plaisir qu'il avoit eu à l'entendre, commanda qu'on lui apportât sa bourse, et prenant quelques pièces d'or, il les lui donna en lui disant qu'il lui faisoit cette gratification de son argent, et non pas de celui du public [14]. Il ordonna qu'on retirât rigoureusement aux musiciens, aux comédiens et aux athlètes tous les dons que Néron leur avoit faits, et qu'on ne leur

en laissât que le dixième [15]. Mais comme cette recherche ne lui produisit que peu de chose, car la plupart de ces gens-là vivent au jour le jour, et sont si débauchés qu'ils dépensent tout à mesure qu'ils gagnent, il étendit sa recherche sur ceux qui avoient acheté ou reçu quelque chose d'eux, et les obligea de restituer. Comme cette poursuite n'avoit point de bornes, toute la honte en tomba sur l'empereur, et toute la haine sur Vinius; car on vit qu'il ne rendoit l'empereur mesquin et avare pour tous les autres, que pour profiter seul de ses richesses, et pour fournir à ses profusions en prenant à toutes mains, en vendant tout et en se rendant absolument le maître. En effet, selon le précepte d'Hésiode qui dit (*a*), « qu'il ne faut épargner le ton-« neau ni quand il est plein, ni quand il com-« mence à être au bas », Vinius voyant l'empereur vieux et cassé, voulut se gorger de sa fortune qu'il voyoit en même temps pleine et au bas (*b*). Cependant il faisoit grand tort au pauvre vieillard, en ce que d'un côté il administroit mal ses biens et ses finances, et

(*a*) Dans son poëme *des Ouvrages et des Jours*, v. 366. *A. L. D.*

(*b*) Il la voyoit pleine à cause des richesses immenses de Galba, et il la voyoit au bas à cause de la vieillesse de cet empereur.

que de l'autre il blâmoit ou empêchoit ses meilleures intentions, entr'autres la punition des ministres de Néron. L'empereur fit mourir la plupart de ces misérables, du nombre desquels furent un Eléus, un Polyclitus, un Pétinus et un Pétrobius. Le peuple battoit des mains quand on les menoit au supplice au travers de la place romaine, et crioit que c'étoit une procession très-sainte ; mais que les Dieux et les hommes demandoient encore le maître et le précepteur de la tyrannie, Tigellinus. Mais ce brave personnage avoit gagné les devants en s'assurant de Vinius, par les grands présents qu'il lui fit, et qui n'étoient que comme les arrhes de ce qu'il lui promettoit. Ainsi Turpilianus, qui n'étoit détesté que parce qu'il n'avoit ni haï ni trahi un maître méchant, et qui n'avoit commis aucune injustice marquée, ni trempé en aucune manière dans les crimes de Néron, fut condamné à mourir lorsque celui qui avoit rendu ce prince si digne de mort, et qui, après l'avoir rendu tel, l'avoit abandonné et trahi, restoit non seulement en vie, mais dans une haute fortune : grande preuve qu'il n'y avoit rien dont on dût désespérer, et qu'on ne fût sûr d'obtenir de Vinius quand on lui donnoit ; car il n'y avoit point de spectacle que le peuple Romain désirât avec tant de

passion, que de voir Tigellinus traîné au supplice. Il ne cessoit de le demander partout, au théâtre et au cirque; tant qu'enfin l'empereur les en reprit par un édit qui fut publié et affiché, et dans lequel il les assuroit que Tigellinus ne vivroit pas encore long-temps, parce qu'il étoit attaqué d'une phthisie qui le consumoit peu-à-peu, et leur demandoit instamment de ne pas chercher à l'aigrir et à faire dégénérer sa domination en tyrannie.

Le peuple fut très-fâché de cette publication, mais ces malheureux n'en firent que rire; car ce jour-là même Tigellinus offrit un sacrifice d'action de grâces pour remercier les Dieux de son salut, et prépara un festin magnifique. Et Vinius, après avoir soupé avec l'empereur, alla faire collation chez Tigellinus, menant avec lui sa fille, qui étoit veuve. Dès qu'il fut entré, Tigellinus demanda une coupe, but à la santé de cette veuve en lui faisant un don de deux cent cinquante mille drachmes (a), et en commandant à la principale de ses concubines d'ôter de son cou un collier estimé cent cinquante mille drachmes (b), pour le lui donner.

Depuis ce moment-là, les choses mêmes qui étoient faites avec le plus de modération,

(a) Environ 222,222 fr. *A. L. D.*

(b) Environ 133,333 fr. *A. L. D.*

furent condamnées, comme ce que l'empereur fit pour les Gaulois qui avoient conspiré avec Vindex; car on crut qu'ils n'avoient pas obtenu de l'humanité de l'empereur la décharge des impôts et le droit de bourgeoisie, mais qu'ils les avoient achetés de Vinius. Voilà pourquoi le peuple haïssoit la domination de Galba. Les soldats, quoiqu'ils se vissent frustrés de la gratification qu'on avoit promise, se flattèrent pourtant dès son avénement, de l'espérance que s'il ne donnoit pas tout ce qu'on leur avoit fait attendre, ils auroient au moins de lui autant que Néron leur avoit donné. L'empereur, informé de leurs plaintes et de leurs murmures, lâcha une parole très-digne d'un grand prince; car il leur dit, « qu'il avoit coutume de choisir ses sol-« dats, et non pas de les acheter ». Ce mot fit naître dans leur cœur une haine très-violente contre lui; car ils trouvoient que par là il ne les privoit pas de leur récompense lui seul, mais qu'il enseignoit aux empereurs qui viendroient après lui, à faire de même, et qu'il leur en imposeroit en quelque façon la loi.

Il y avoit encore à Rome quelque mouvement sourd de révolte parmi les troupes prétoriennes; mais le respect qu'elles avoient pour la présence de Galba, émoussoit cette

ardeur pour la nouveauté, et faisoit qu'elles différoient de la faire éclater; et comme elles ne voyoient encore aucune lueur de changement, elles tenoient leur haine cachée. Mais les armées qui avoient servi sous Verginius, et qui étoient encore dans la Germanie sous Flaccus, fières de la dernière victoire qu'elles avoient remportée sur Vindex, et voyant qu'elles n'avoient aucune des récompenses qu'elles croyoient mériter, ne pouvoient être apaisées par leurs capitaines, et ne faisoient aucun compte de leur général Flaccus, que la goutte, dont il étoit continuellement tourmenté, avoit rendu presqu'impotent, et qui d'ailleurs n'avoit aucune expérience des affaires. Un jour à des jeux publics, les tribuns et les chefs des bandes faisant, selon la coutume des Romains, des prières et des vœux pour la santé et pour la prospérité de l'empereur, la plupart des soldats commencèrent à murmurer, et ensuite ces officiers continuant leurs vœux et leurs prières, ils eurent l'audace de répondre comme par un refrein : *S'il en est digne* (*a*). Les légions, qui étoient sous les ordres de Tigellinus, commirent souvent de pareilles insolences, dont Galba étoit exactement informé par les lettres qu'il recevoit de ses intendants. Craignant donc les suites,

(*a*) Il y a dans le grec, « il n'en est pas digne ».

et croyant qu'il étoit méprisé, non seulement parce qu'il étoit vieux, mais parce qu'il n'avoit point d'enfants, il résolut d'adopter quelque jeune Romain d'entre les plus illustres maisons, et de le nommer son successeur à l'empire.

Il y avoit un jeune homme nommé Othon, qui étoit issu d'un sang noble, mais qui dès son enfance avoit été tellement plongé dans le luxe et dans les plaisirs, qu'il y avoit peu de Romains qui se fussent rendus si célèbres par leurs débauches. Et comme Homère appelle souvent Pâris, *le mari de la belle Hélène*, en le désignant par la qualité de sa femme, parce que ce jeune prince n'avoit rien de recommandable par lui-même dont on pût lui faire honneur, de même Othon étoit célèbre à Rome par sa femme Poppéa, dont Néron étoit devenu amoureux pendant qu'elle étoit mariée à Crispinus; mais l'empereur, retenu par le respect qu'il conservoit encore pour sa femme, et par la crainte qu'il avoit de sa mère, cacha sa passion, et aposta secrètement Othon auprès de Poppéa, pour la solliciter et pour la séduire. Othon étoit fort agréable à Néron, à cause de ses débauches, et ce prince en faisoit son ami particulier, et se plaisoit si fort en sa compagnie, qu'il prenoit souvent un très-grand

plaisir aux railleries et aux plaisanteries qu'il faisoit sur sa mesquinerie et sur son avarice. On rapporte qu'un jour Néron se parfumant d'une huile très-précieuse, en arrosa légèrement Othon. Le lendemain Othon lui donna à souper; et dès qu'il fut dans la salle, de tous côtés on vit des tuyaux d'or et d'argent qui répandoient partout des essences de grand prix avec autant d'abondance que si ce n'eût été que de l'eau, en sorte que les convives en furent tout trempés. Othon ayant débauché le premier Poppéa pour Néron, en lui faisant espérer ce prince pour amant [16], il lui persuada de se séparer d'avec son mari, et la prit chez lui comme sa femme; mais il n'eut pas autant de plaisir de l'avoir, que de chagrin de la partager avec son rival. Poppéa, dit-on, n'étoit pas fâchée de cette jalousie; car on prétend même qu'elle refusoit de recevoir Néron chez elle, quand Othon étoit absent, soit qu'elle voulût prévenir le dégoût que donne une jouissance trop aisée, soit, comme d'autres l'assurent, qu'elle ne se souciât pas d'avoir César pour mari, et qu'elle aimât mieux l'avoir pour amant, à cause de l'inclination qu'elle avoit à la débauche. Othon se trouva donc en grand danger de sa vie pour ce mariage; et c'est une chose très-étonnante que Néron, après avoir fait mou-

rir sa femme et sa sœur pour les noces de Poppéa, ait épargné son rival. Mais Othon avoit pour ami Sénèque, qui, par ses conseils et par ses sollicitations, porta le prince à l'envoyer commander dans la Lusitanie sur les bords de l'Océan [17]. Il s'y gouverna avec tant de sagesse, qu'il ne fut ni à charge ni désagréable aux peuples qui lui étoient soumis; car il sentoit bien que ce commandement lui avoit été donné comme un adoucissement et comme une couverture honorable de son exil.

Après que Galba se fut révolté, il fut le premier des capitaines qui se joignit à lui, et qui prenant tout ce qu'il avoit de vaisselle d'or et d'argent, la lui porta pour la fondre et pour en faire de la monnoie; il lui donna les officiers de sa maison les plus propres à servir un prince; et dans tout le reste il lui marqua une entière fidélité, et par les services qu'il lui rendit, on vit bientôt que personne n'avoit ni plus d'expérience, ni plus de capacité que lui dans les affaires. Pendant tout le voyage, il fut avec Galba dans le même char plusieurs jours de suite, et dans le chemin il n'oublia rien pour faire sa cour à Vinius, tâchant de lui plaire par ses assiduités et par ses présents, et principalement en lui cédant en tout la première place. Ce

fut par sa faveur qu'il parvint à être le second; mais il avoit sur lui cet avantage qu'il n'étoit ni envié ni haï, servant gratuitement ceux qui l'en prioient, et se montrant toujours humain et accessible à tous ceux qui avoient à lui parler. Surtout il protégea extrêmement les gens de guerre, et en avança plusieurs aux premières charges qu'il demandoit pour eux, soit à l'empereur lui-même, soit à Vinius et aux affranchis, Icelus et Asiaticus; car c'étoient ceux qui avoient le plus de crédit.

Toutes les fois qu'il traitoit Galba chez lui, il tâchoit de gagner la faveur de la cohorte qui étoit de garde, donnant à chacun des soldats une pièce d'or. Ainsi, sous prétexte d'honorer le prince par ses largesses, il pratiquoit et gagnoit les troupes prétoriennes pour s'en servir au besoin. Comme Galba délibéroit sur le choix d'un successeur, Vinius lui proposa Othon; ce qu'il ne faisoit pas sans dessein, ayant en vue le mariage de sa fille qu'Othon promettoit d'épouser s'il étoit adopté par Galba, et nommé son successeur. Mais Galba faisoit connoître visiblement qu'il préféroit l'intérêt public à l'intérêt particulier, et qu'il cherchoit à adopter, non celui qui lui étoit le plus agréable, mais celui qui seroit le plus utile aux Romains. Il paroît

de plus qu'il n'auroit pas voulu faire Othon héritier même de son patrimoine, le connoissant aussi dissolu, aussi débauché et aussi dissipateur qu'il étoit, et le sachant noyé de dettes, car il devoit cinq millions de drachmes (*a*). C'est pourquoi, après avoir écouté Vinius avec douceur et sans rien répondre de positif, il remit sa disposition à une autre fois, et se contenta de désigner Othon consul avec Vinius pour l'année suivante; ce qui fit croire à tout le monde qu'au commencement de l'année, il ne manqueroit pas de le nommer son successeur, et tous les gens de guerre étoient ravis qu'Othon fût préféré à tous les autres.

Mais pendant que Galba délibéroit encore et qu'il remettoit de jour en jour, il apprit la révolte des armées de Germanie; car généralement toutes les troupes haïssoient Galba, parce qu'il ne leur avoit pas donné l'argent qu'il leur avoit promis; et celles de la Germanie alléguoient de plus, pour prétexte de leur haine et de leur mauvaise volonté, « que Virginius Rufus avoit été chassé avec « honte et ignominie; que les Gaulois, qui « avoient combattu contr'eux, avoient été « seuls récompensés, et que tous ceux qui « ne s'étoient pas déclarés pour Vindex,

(*a*) 4,493,827 f. 16 cent. de notre monnoie. *A.L.D.*

« avoient été punis, et que c'étoit à Vindex « seul que Galba témoignoit avoir de l'obli- « gation, qu'il honoroit encore sa mémoire, « et qu'il lui faisoit des oblations funèbres et « des libations, comme si c'eût été lui seul « qui l'eût proclamé empereur ».

Pendant que ces propos se tenoient publiquement dans le camp, arrive le premier jour de l'année, que les Romains appellent les *calendes de janvier*. Flaccus assembla tous les soldats pour leur faire prêter le serment au nom de l'empereur, comme c'est la coutume. Mais ils renversèrent et mirent en pièces les statues de Galba; et au lieu de prêter le serment à l'empereur, ils le prêtèrent au sénat et au peuple, et se retirèrent chacun de leur côté. Les capitaines, regardant l'anarchie comme aussi dangereuse et plus dangereuse même que la rébellion, il y en eut un d'entr'eux qui leur dit: « Que fai- « sons-nous donc, mes compagnons? Nous « n'élisons pas un autre empereur, et nous « ne gardons pas celui que nous avons, comme « si ce n'étoit pas tant Galba que nous vou- « lussions fuir, que tout autre chef et tout « autre empereur pour nous commander. « Quant à Hordéonius Flaccus, qui n'est « qu'une ombre et une vaine image de Gal- « ba, laissons-le là pour ce qu'il est. Mais

« nous avons à une journée d'ici Vitellius qui « commande dans la basse Germanie, dont « le père a été censeur, trois fois consul, et « en quelque façon collègue de l'empereur « Claude, et qui, par la pauvreté où il se « trouve, et que quelques-uns lui reprochent « si mal-à-propos, donne une preuve écla- « tante de sa bonté et de sa magnanimité. « Allons, mes compagnons, proclamons-le « empereur, et faisons voir à tous les hom- « mes que nous savons mieux choisir un « empereur que les Espagnols et les Lusita- « niens ».

Les uns ayant goûté cet avis, et les autres l'ayant rejeté, un porte-enseigne se dérobant du camp, alla annoncer la nuit cette nouvelle à Vitellius, qui donnoit un grand repas à plusieurs de ses officiers, et qu'il trouva à table. Cette nouvelle s'étant répandue dans les armées, Fabius Valens, capitaine d'une légion, fut le premier qui, à la tête de quelques cavalierss, vint le lendemain à toute bride, et salua empereur Vitellius, qui, quelques jours auparavant, paroissoit refuser et rejeter l'empire comme un fardeau trop grand et trop pesant pour lui; mais alors plein de vin et de viande [18], étant à table depuis midi, il reçut la nouvelle avec joie, sortit en public, et accepta le nom de Ger-

manicus, que les troupes lui donnèrent, et refusa celui de César. En même temps les soldats de Flaccus, oubliant tous les beaux discours qu'ils avoient faits au sénat, et qui sentoient si fort la démocratie, prêtèrent serment à l'empereur Vitellius, et promirent d'exécuter fidèlement ses ordres. C'est ainsi que Vitellius fut proclamé empereur dans la Germanie.

Galba, informé de cette révolte, ne différa plus l'adoption qu'il méditoit, et sachant que ses amis étoient partagés, que les uns étoient pour Dolabella, et les autres pour Othon, et ne voulant ni de l'un ni de l'autre, tout-d'un-coup, sans communiquer son dessein à personne, il fit appeler Pison (*a*), fils de Crassus, et petit-fils de Pison, deux hommes que Néron avoit fait mourir. Ce jeune homme étoit né à toutes les vertus, et joignoit à cet excellent naturel une grande modestie, et la sévérité des mœurs des anciens Romains. Galba, sur l'heure même, se rendit au camp pour le nommer César, et le déclarer son successeur. Cependant, comme il descendoit de son palais, il lui arriva plusieurs signes et prodiges célestes qui l'accompagnèrent. Et quand il commença le discours qu'il fit à Pison, et qu'il voulut le lire ou le réciter en

(*a*) Pison Licinianus.

partie, il tonna et éclaira continuellement, et il tomba une si grosse pluie, et des ténèbres si épaisses couvrirent Rome et tout le camp, qu'il étoit visible que les Dieux n'approuvoient ni ne recevoient cette adoption, et qu'elle seroit très-malheureuse. Le mécontentement des soldats se déclaroit par leur air morne et farouche; car ils étoient fort aigris de ce que, même dans cette occasion, on ne leur faisoit aucune largesse.

Mais pour Pison, tous ceux qui étoient présents et qui purent juger de sa disposition par le ton de sa voix, et par l'air de son visage, furent frappés d'étonnement et d'admiration de voir qu'il ne paroissoit point transporté d'une si grande grâce, et qu'il la recevoit pourtant avec beaucoup de reconnoissance et de sensibilité. Mais d'un autre côté, on vit sur le visage et dans toute la contenance d'Othon plusieurs marques de l'impatience et de la colère avec lesquelles il supportoit de se voir frustré d'une espérance qu'il croyoit sûre; car après avoir été le premier jugé digne de l'empire, et y avoir presque touché, de s'en voir déchu, c'étoit un signe très-visible de la haine et de la mauvaise volonté que Galba avoit pour lui. C'est pourquoi il n'étoit pas sans quelque crainte pour l'avenir; mais redoutant Pison,

haïssant Galba, et se plaignant de Vinius, il s'en retourna agité de plusieurs passions ; car les devins et les Chaldéens, qu'il avoit toujours autour de lui, ne lui permettoient pas d'abandonner absolument ses espérances, et de renoncer à sa fortune. Ptolémée (a) surtout étoit très-ardent à le rassurer, et Othon avoit en lui beaucoup de confiance, parce qu'il lui avoit prédit plusieurs fois que Néron ne le feroit pas périr, que ce prince mourroit le premier, et que non seulement il lui survivroit, mais qu'il seroit empereur, et l'événement ayant justifié la première partie de sa prédiction, il prétendoit qu'il ne devoit pas désespérer de la seconde. Ce qui l'animoit encore, c'étoit le grand nombre de ceux qui le plaignoient en secret, et qui soupiroient de le voir traiter par Galba avec tant d'ingratitude. La plupart de ceux qui avoient été en crédit auprès de Tigellinus et de Nymphidius, et qui étoient alors rejetés et dans une condition obscure, s'assembloient autour de lui tous les jours, et nourrissant leur venin auprès de lui, ils aigrissoient son ressentiment, et l'animoient encore davantage.

(a) Suétone l'appelle Séleucus dans la vie d'Othon; mais Tacite le nommant, comme Plutarque, Ptolémée, on a pensé qu'il pouvoit avoir ces deux noms. *A. L. D.*

De ce nombre étoient Véturius et Barbius Proculus, dont l'un étoit sergent d'une compagnie, et l'autre tesseraire [19], c'est-à-dire de ces bas officiers qui prennent le mot du tribun écrit sur une tablette, et le portent dans les tentes des soldats. Onomaste, affranchi d'Othon, se joignit à eux [20], et tous trois ils corrompirent les uns par argent, les autres par les grandes espérances qu'ils leur donnèrent; car ils trouvèrent même qu'ils étoient déjà mal disposés, et qu'ils ne demandoient qu'une occasion de faire éclater leur mauvaise volonté. En effet, si l'armée eût été bien intentionnée, il auroit été très-difficile de la faire changer si promptement, et il auroit certainement fallu plus que les quatre jours qui s'écoulèrent entre l'adoption et le meurtre; car Pison et Galba furent tués le sixième jour après, qui se trouva le quinzième de janvier. Ce jour-là dès le matin, Galba offrit un sacrifice dans son palais, en présence de ses amis. Le devin Umbricius n'eut pas plutôt pris entre ses mains les entrailles de la victime, qu'il lui déclara, non en paroles couvertes, mais très-clairement, qu'il voyoit des signes de quelque trahison [21], et qu'un très-grand danger menaçoit la tête de Galba, dans le moment même que le Dieu lui livroit presque Othon dont il pouvoit se saisir; car il

étoit derrière lui, et fort appliqué à ce qu'Umbricius disoit et montroit à l'empereur. Comme Othon se trouvoit alors dans un grand trouble, et que la peur lui fit changer très-souvent de couleur, son affranchi Onomaste vint lui dire que les architectes étoient venus, et qu'ils l'attendoient chez lui. C'étoit le signal de l'exécution et du moment où Othon devoit aller au-devant des soldats. Il se retira donc en disant qu'il avoit acheté une vieille maison, et qu'il vouloit la faire visiter par ces architectes; et descendant par le lieu appelé le palais de Tibère, il se rendit à la place où est la colonne qu'on appelle *le milliaire d'or* [22], à laquelle aboutissent tous les grands chemins d'Italie.

Là les premiers soldats de la garde l'ayant reçu, le proclamèrent empereur; et l'on assure qu'ils n'étoient que vingt-trois. Ce petit nombre l'étonna; et quoiqu'il ne fût ni foible ni timide, comme la délicatesse de son tempérament et la mollesse de sa vie sembloient l'annoncer, mais, au contraire, résolu et ferme dans les plus grands dangers, il eut peur, et voulut renoncer à son entreprise. Les soldats l'en empêchèrent; et environnant sa litière [23] avec leurs épées nues, ils commandèrent à ses porteurs de marcher. Il les pressoit et les hâtoit lui-même, disant

à tout moment *qu'il étoit perdu.* Plusieurs l'entendirent comme il passoit, et ils furent plus frappés d'admiration, que saisis d'étonnement, en voyant le petit nombre de ceux qui avoient entrepris une action si hardie.

Comme il traversoit la place, environ autant de soldats se joignirent aux premiers. Il en vint d'autres ensuite, trois à trois, quatre à quatre; enfin, il en vint un plus grand nombre, qui, tous l'environnant, l'appeloient César, et faisoient briller devant lui leurs épées nues. Julius Martialis, qui étoit ce jour-là de garde au camp avec sa cohorte, et qui, dit-on, ne savoit rien de la conspiration, étonné d'une chose si peu attendue et saisi de crainte, le laissa entrer. Quand il fut dans le camp, il ne trouva nulle résistance; car ceux qui ignoroient le fait, se trouvant mêlés avec ceux qui le savoient et qui les enveloppoient à dessein, et étant écartés un à un, et deux à deux, suivirent les autres, d'abord par crainte, et ensuite par détermination et par choix.

Cette nouvelle fut d'abord portée à Galba, pendant que le devin étoit encore au palais, et qu'il étoit appliqué à finir son sacrifice; de sorte que ceux qui étoient les plus incrédules sur cette matière, et qui, par ignorance, méprisoient le plus la divination, étoient dans l'é-

tonnement, et admiroient la Divinité qui éclatoit dans cette prédiction si promptement accomplie [24]. Comme une grande foule de peuple accouroit de la place et se jetoit dans le palais, Vinius et Lacon, et quelques affranchis du prince, mettant l'épée à la main, se tinrent auprès de sa personne pour le défendre. Alors Pison sortit dans la cour pour parler aux gardes du palais; et Marius Celsus, homme de bien et fort brave, fut envoyé vers la légion d'Illyrie, qui campoit dans le portique de Vipsanius, pour tâcher de la gagner.

Pendant que Galba délibéroit s'il devoit sortir du palais et se présenter aux troupes, que Vinius l'en détournoit, et que Celsus et Lacon l'y exhortoient au contraire, et s'emportoient même contre Vinius, il courut un bruit sourd qu'Othon avoit été tué dans le camp; et un moment après, Julius Atticius, un des soldats des gardes, homme de réputation, parut l'épée à la main, en criant que c'étoit lui qui avoit tué l'ennemi de l'empereur; il fendit la presse et montra à Galba son épée toute sanglante. Alors Galba le regardant fixement, lui dit: « Mon ami, qui » est-ce qui t'en a donné l'ordre »? Le soldat lui répondit sans s'étonner, « que c'étoit « la foi qu'il lui avoit donnée, et le serment

« qu'il lui avoit prêté ». Tout le peuple se mit à crier qu'il avoit bien fait, et à battre des mains.

Alors Galba se mit dans sa litière, et sortit pour aller offrir un sacrifice à Jupiter, et pour se montrer au peuple. Quand il fut au milieu de la place, comme si le vent eût changé tout-à-coup, un bruit tout contraire vint lui apprendre qu'Othon étoit maître de l'armée. En même temps, comme cela arrive dans une grande multitude, les uns veulent que Galba s'en retourne ; les autres qu'il avance et qu'il ne craigne rien ; ceux-là qu'il se défie de tout, et qu'il se tienne sur ses gardes. Sa litière est portée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; comme dans une véritable tourmente, et toujours sur le point d'être renversée. Tout-à-coup on voit paroître d'abord la cavalerie, ensuite les gens de pied qui venoient de la basilique de Paulus (*a*), criant tous ensemble : *Dehors, dehors, homme privé* (*b*). On ne voyoit de tous côtés que des gens qui couroient, non pour prendre la fuite, mais pour s'emparer des portiques et des lieux les plus éminents de la place, comme

(*a*) De Paul Emile.

(*b*) Ce mot s'adresse à Galba, qui n'étoit plus qu'homme privé depuis qu'Othon avoit été salué empereur.

dans les jeux publics. Attilius Sercellon [25], ayant abattu la statue de Galba, ce fut comme le signal de la guerre ; on tira sur sa litière une infinité de dards, et comme aucun ne le blessa, ils coururent sur lui l'épée à la main, sans qu'il restât personne pour le défendre, à l'exception d'un homme qui, parmi tant de milliers d'autres, fut le seul que le soleil vit ce jour-là digne de l'empire romain, par la grande et belle action qu'il fit. Ce fut un centurion, nommé Sempronius Indistrus, qui, sans avoir jamais reçu aucun bienfait particulier de Galba, et seulement pour obéir à l'honneur, à la loi et à son serment, se mit devant la litière de l'empereur, et élevant une branche de vigne dont les centurions ont coutume de se servir pour châtier les soldats qui ont mérité d'être punis, cria et commanda à ceux qui venoient sur Galba, d'épargner l'empereur. Mais ces mutins s'attachant à lui, il mit l'épée à la main, et se défendit très-long-temps, jusqu'à ce qu'ayant reçu un coup qui lui coupa les jarrets, il tomba par terre. La litière de Galba ayant été renversée près du lac Curtius, et lui bouleversé dans la boue, ils fondirent sur lui, et le frappèrent de plusieurs coups. Il leur présenta la gorge en leur disant : « Frap-« pez, si c'est pour l'intérêt des Romains ».

Mais comme il avoit une cuirasse, aucun des coups qu'on lui porta n'entra dans le corps, ils lui percèrent seulement en plusieurs endroits les bras et les cuisses. Celui qui lui porta l'épée dans la gorge, fut, comme la plupart le disent, un soldat de la quinzième légion, nommé Camurius; d'autres disent Térentius Evocatus, quelques-uns Lécanius, et il y en a qui le nomment Fabius Fabulus. Ils ajoutent même que ce dernier lui ayant coupé la tête, la porta enveloppée dans un pan de sa robe, parce qu'étant chauve, elle ne pouvoit être prise par les cheveux; mais ses camarades ne souffrant pas qu'il la tînt ainsi cachée, et voulant qu'il fît parade de ce bel exploit, il la traversa d'une pique, et alla ainsi agitant cette tête d'un vieillard, d'un prince sage et modéré, d'un souverain pontife et d'un consul, et courant comme les Bacchantes qui portoient la tête de Penthée, il secouoit cette pique toute dégouttante de sang.

Quand cette tête fut présentée à Othon, il s'écria: « Ce n'est encore rien, mes compa-« gnons, montrez-moi celle de Pison ». Quelques moments après, on la lui apporta, car ce prince s'étoit sauvé tout blessé dans le temple de Vesta, où un certain Statius Marcus le poursuivit, et l'ayant tiré de cet asile,

il l'égorgea à la porte du temple. On massacra aussi Vinius, qui protesta qu'il étoit complice de la conjuration, et qui cria que c'étoit contre l'ordre d'Othon qu'on le tuoit. On lui coupa la tête, de même qu'à Lacon, et on les porta à Othon en lui demandant récompense. Car, comme dit Archiloque: « Il y a « sept hommes de morts que nous avons « poursuivis et atteints, et nous sommes plus « de mille qui nous vantons de les avoir « tués »; de même plusieurs qui n'avoient point eu de part à ce meurtre, montroient leurs mains et leurs épées toutes sanglantes, et demandoient leur salaire en présentant leurs requêtes à Othon. Vitellius trouva depuis dans les archives cent vingt requêtes qui avoient été présentées ce jour-là au nouvel empereur pour ces crimes qu'on regardoit comme de belles actions; il en rechercha les auteurs, et les fit tous mourir. Marius Celsus vint aussi au camp. D'abord plusieurs s'élevèrent contre lui, l'accusant d'avoir porté les soldats à secourir Galba, et la multitude demandoit à grands cris sa mort. Othon vouloit le sauver; mais comme il n'osoit contredire les troupes ouvertement, il dit qu'on ne devoit pas hâter sa mort, et qu'il y avoit beaucoup de choses qu'il falloit auparavant apprendre de lui. Il commanda donc qu'on le chargeât

de chaînes pour le mieux garder, et le remit entre les mains de ceux en qui il avoit le plus de confiance [26].

Un moment après, on convoqua les sénateurs, et comme s'ils fussent devenus tout-d'un-coup d'autres hommes, ou que soudainement ils eussent changé de Dieux, ils accoururent tous et prêtèrent à Othon le même serment qu'Othon avoit prêté à Galba et qu'il n'avoit pas gardé, et lui donnèrent les titres de César et d'Auguste, pendant que les cadavrés de ceux qui avoient été tués, étoient encore sans tête au milieu de la place dans leurs robes consulaires. Quand les soldats ne surent plus que faire de ces têtes, ils vendirent celle de Vinius à sa fille pour le prix de deux mille cinq cents drachmes (*a*); celle de Pison fut rendue aux prières de sa femme Vérania (*b*), et celle de Galba fut donnée aux esclaves de Patrobius et de Vitellius (*c*), qui après lui avoir fait toutes sortes d'outrages et d'insolences, la jetèrent dans le lieu où l'on jette les corps de ceux que les empereurs font mourir, et qui s'appelle *Sestertium* [27]. Othon permit à Priscus Helvidius d'enlever le corps

(*a*) Près de 1,778 fr. *A. L. D.*

(*b*) Tacite, hist. lib. 1, c. 47.

(*c*) Tacite et Suétone ne parlent que de Patrobius. *A. L. D.*

de Galba, qui fut enterré la nuit par Argius son affranchi.

Voilà quelle fut la vie de Galba, qui, en noblesse et en richesses, ne cédoit qu'à peu de Romains, et qui dans les deux ensemble surpassoit tous ceux de son temps; il avoit vécu sous cinq empereurs avec beaucoup de réputation et d'honneur, de sorte que ce fut plutôt par sa réputation que par sa force qu'il défit Néron. De tous ceux qui conspirèrent contre ce tyran, les uns ne trouvèrent personne qui les jugeât dignes de l'empire, et les autres s'en jugèrent dignes eux seuls. Mais Galba y fut appelé, et ne fit qu'obéir à ceux qui le proclamèrent; et prêtant son nom à l'audace de Vindex, il fit en sorte que ce mouvement, qui, dans Vindex, passoit pour révolte, ne fut regardé que comme une guerre civile, quand il eut pour chef un personnage digne de commander. Aussi ne prétendoit-il pas prendre pour lui l'empire, mais se donner lui-même à l'empire, et dans cette vue il vouloit commander aux Romains qui avoient été corrompus par les flatteries de Tigellinus et de Nymphidius, comme Scipion, Fabrice et Camille commandoient aux Romains de leur temps. Et quoique méprisé pour sa vieillesse, il se montra pourtant un véritable empereur et digne de l'ancienne Rome

dans tout ce qui regarde les armées et les actions de guerre. Il est vrai qu'en se livrant sans réserve à Vinius, à Lacon et à ses affranchis qui vendoient tout à beaux deniers comptants, comme Néron s'étoit livré à des monstres insatiables, il ne laissa personne qui regrettât son gouvernement, mais beaucoup de gens eurent compassion de sa fin malheureuse et tragique.

FIN DE LA VIE DE GALBA.

NOTES.

[1] Le sentiment d'Iphicrate est fondé sur des raisons très-fausses. Car si un soldat avare et voluptueux combat quelquefois avec plus d'audace, aussi quand il aura de quoi passer son temps et faire la débauche, il évitera le danger, outre qu'il sera plus aisé à corrompre.

[2] Ce passage a paru obscur à plusieurs savants qui ont essayé de le corriger en suivant diverses conjectures, dont aucune ne paroît satisfaisante. Quelques-uns pensent que Plutarque a peut-être voulu dire, que comme dans un corps en parfaite santé il n'y a point de mouvement isolé, mais que toutes les fonctions particulières sont dirigées par un principe moteur; dont l'influence universelle les combine pour l'intérêt commun, de même dans une armée toutes les affections, tous les mouvements particuliers doivent être inspirés, présidés et gouvernés par la volonté du général. *A. L. D.*

[3] Moïse Dusoul a raison d'observer que le nom même de la personne manque ici; mais il se trompe en supposant que c'est celui d'Alexandre, tyran de Phères, dont il est souvent parlé dans la vie de Pélopidas. Le trait que Plutarque rapporte ne peut lui convenir, puisqu'il régna onze ans. Des savants ont proposé de rétablir en cet endroit le nom de Polyphron, d'après Xénophon. *V. liv. vj de son Histoire Grecque. A. L. D.*

[4] Ce jugement de Plutarque est très-juste et très-solide; la révolte contre un tyran ne doit être faite que pour délivrer les hommes de ses cruautés, et elle devient trahison quand elle est faite pour le salaire.

5 Il n'est donc pas absolument vrai que Galba n'eût aucune parenté avec la maison des Césars, mais ce n'étoit que par alliance. Ce fut sans doute à cause de cette parenté que Livie lui laissa dans son testament un legs de plus de 1,100,000 fr., mais que Tibère réduisit à environ 100,000 fr., qui ne lui furent pas même payés.

6 Il gouverna deux ans l'Afrique en qualité de proconsul, ayant été nommé extraordinairement pour aller régler cette province, qui étoit agitée par des dissensions intestines, et par les mouvements des Barbares, et il y rétablit l'ordre avec beaucoup de sévérité et de prudence.

7 Ces intendants du prince, *procuratores principis*, étoient des officiers que les empereurs envoyoient dans leurs provinces pour ramasser les tributs et tous leurs revenus, en un mot pour recevoir tout ce qui appartenoit au fisc.

8 La seule négative retranchée avoit défiguré tout ce passage. Voici comme il est dans toutes les éditions : *τίνα τρόπον βυλεύεσθαι; Τὸ γὰρ ζητεῖν, Νέρωνι εἰ πιστοὶ μένοιμεν ἤδη μενόντων ἐστί.* « Car de chercher si nous « demeurerons fidèles à Néron, c'est déjà demeurer « fidèles ». Lipse a fort bien vu qu'il falloit rappeler la négative, *ἤδη οὐ μενόντων ἐστί.* « C'est déjà ne pas « demeurer fidèles », selon cette maxime de Tacite, *Nam qui deliberant, desciverunt.* Car délibérer si l'on violera sa foi, c'est l'avoir déjà violée. Il y a sur cela une belle réponse d'Agrippinus à Florus, qui lui demandoit : « Irai-je au théâtre avec Néron, et danserai-« je avec lui ? Va, lui dit Agrippinus. Et toi, lui dit « Florus, pourquoi n'y viens-tu pas aussi ? C'est, lui « répondit Agrippinus, que je n'ai pas délibéré ». Ep. ij. Max. l. j. Max. 13.

[9] Tacite dit seulement que Titus Vinius fût élevé à un plus haut rang. Il veut dire qu'il fut fait consul. Il étoit de famille prétorienne. Il passa par toutes les charges sans infamie, s'acquitta dignement de celle de tribun d'une légion après sa préture, il se gouverna ensuite avec beaucoup de justice et d'intégrité dans sa charge de gouverneur de la Gaule Narbonnoise; mais enfin devenu un des favoris et des principaux ministres de Galba, il abusa de son autorité, et chargea son maître du mépris et de la haine publique. Il fût tué, et reçut les derniers devoirs des mains de sa fille. Tacit. hist. liv. j.

[10] Ce Tigellinus étoit un homme de basse naissance, qui s'étoit souillé de mille crimes depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. Après avoir obtenu rapidement par ses vices les récompenses tardives de la vertu, et passé de la charge de capitaine du guet à celle de chef des cohortes prétoriennes, il commença à commettre des crimes plus forts, et à mêler à ses débauches la cruauté et l'avarice. Tacite raconte sa mort infâme dans le premier livre de son histoire.

[11] Ce monstre, après avoir passé pour la femme de Néron, pouvoit bien passer pour la femme de Nymphidius; mais cette qualité fait voir qu'au lieu de *Poppaeus* qui est dans le texte, il faut lire *Poppea*, comme je l'ai corrigé; Nymphidius l'appelle *Poppea*, qui est un nom de femme, comme Néron l'avoit appelé *Sabina*. Casaubon en avoit averti dans ses remarques sur le passage de Suétone. Au reste, sur ce monstrueux mariage de Néron avec cet infâme Sporus, il y eut un bon mot d'un Romain, qui dit que « le genre humain auroit été heureux, si Domitius, père de Néron, n'avoit jamais eu qu'une telle « femme ».

[12] Les Romains appellent *Principia* l'endroit où l'on plaçoit les enseignes, et où étoient les autels des

dieux. L'action de Vinius, insolente et honteuse par elle-même, l'étoit encore davantage à cause du lieu où elle fut commise; car cette enceinte étoit sacrée. Tacite ne dit pas que ce fut Vinius qui eût introduit cette femme dans le camp, mais qu'elle y étoit entrée d'elle-même par curiosité. *A. L. D.*

[13] Ils ne périrent pas tous à beaucoup près; car Galba les fit ensuite décimer, et la légion qui étoit plus nombreuse que les autres, demeura encore assez complète. Voy. Suétone et Tacite. *A. L. D.*

[14] Suétone, qui raconte cette histoire, dit que Galba ne lui donna que cinq deniers, c'est-à-dire 4 fr. 44 cent. de notre monnoie. *Cano autem choraulæ mire placenti, denarios quinque donasse, prolatos manu sua è peculiaribus loculis.*

[15] Cette action de Galba est indigne d'un empereur, et paroît bien plutôt venir d'un excès d'avarice, que d'un esprit de réforme. Cette réforme ne pouvoit être approuvée que dans les dons excessifs faits à ces personnages indignes, et qui n'avoient pas encore été payés.

[16] Tacite dit qu'Othon la séduisit et l'épousa, et qu'ensuite ayant loué imprudemment sa beauté à Néron, le tyran qui ne la connoissoit pas encore, conçut pour elle une vive passion. V. c. 45 et 46, liv. xiij des *Annales*. *A. L. D.*

[17] La Lusitanie est aujourd'hui le Portugal. Cet exil honorable qui éloignoit Othon, et qui rendoit Néron seul possesseur de sa maîtresse, parut suffisant; une peine plus grave auroit découvert la comédie que l'on vouloit cacher, qui cependant ne laissa pas de devenir publique, comme cela parut par ce distique qui courut alors :

Cur Otho mentito sit quæritis exul honore?
Uxoris mœchus cœperat esse suæ.

18 La gourmandise de Vitellius étoit célèbre. Tacite dit qu'elle ne pouvoit jamais être assouvie, et que les chemins des deux mers étoient continuellement battus de ses pourvoyeurs qui lui apportoient des ragoûts de Rome et de toute l'Italie, et les villes et les particuliers ruinés des superbes festins qu'il lui falloit faire.

19 L'un étoit *option*, et l'autre *tesseraire*. Dans la cavalerie et dans l'infanterie, il y avoit de ces officiers appelés *options* et *tesseraires* ; l'*option* étoit *uragus*, celui qui marchoit à la queue des bandes, c'étoit à peu près comme nos sergents ; et *tesseraire* étoit un officier un peu plus relevé, c'étoit celui qui recevoit du tribun le mot écrit sur une tablette, et qui le portoit aux centurions. Cette manière de donner le mot parut plus sûre que de le donner de vive voix ; car le mot donné de vive voix peut être mal entendu et mal rapporté. Dans la traduction j'ai expliqué la fonction de ces officiers telle qu'elle étoit, et non pas telle qu'elle est dans le texte ; car Plutarque se seroit visiblement trompé s'il avoit dit que l'*option* et le *tesséraire* faisoient leurs fonctions par le moyen d'espions et de courriers, *οἱ δὶ ἀγγέλων καὶ δὶ ὀπτήρων, ὑπηρεσίας τελοῦντες*. Cela est inoui ; mais c'est ce que Plutarque n'a point dit ; le passage est mal écrit, et l'on a séparé des mots qui doivent être joints. Il faut lire comme Lipse a corrigé, *οἱ διαγγέλων καὶ διοπτήρων*, etc. « Qui faisoient la fonction de courriers « et d'espions ». Car c'étoient eux-mêmes qui étoient les espions et les courriers ; c'est pourquoi, comme Cujas l'a remarqué, ils furent ensuite appelés *scultatores* pour *auscultatores*, qui écouteient tout pour en faire leur rapport.

20. Ce fut Onomaste qui mena à Othon ces deux soldats ; c'est pourquoi Tacite dit de ces deux soldats seuls : *Suscepere duo manipulares imperium populi*

romani transferendum, et transtulerunt. « Deux sol-
« dats entreprirent de transférer l'empire du peuple
« romain, et ils le transférèrent ».

[21] Ce devin dit à Galba en propres termes, selon Suétone : *Caveret periculum, non longe percussores abesse.* « Qu'il prît garde à lui, que ses meurtriers « n'étoient pas loin ».

[22] C'étoit une colonne d'or qu'Auguste avoit mise à l'entrée de la place pendant qu'il étoit *curator viarum*, sur laquelle étoient marqués tous les grands chemins d'Italie et leurs mesures, que l'on distinguoit par milles.

[23] Suétone écrit qu'il se jeta dans une litière de femme. *Tunc abditus propere muliebri sella in castra contendit.* Il veut parler d'une litière fermée comme étoient celles des femmes.

[24] C'est être bien crédule et superstitieux de vouloir se servir de cet événement si prompt, pour donner de l'autorité à la divination qui l'avoit prédit, et de croire que ce n'est que l'ignorance qui empêche d'y ajouter foi, comme si le devin n'avoit pu être instruit de ce qui se tramoit, et comme si dans les entrailles des victimes on pouvoit lire ce qui doit arriver. Il n'y a qu'une superstition très-ignorante qui puisse jeter dans ce foible.

[25] Je ne sais d'où est venu ce mot *Sercellon.* Je crois qu'il est corrompu du mot *Vergilius*; car Tacite l'appelle *Attilius Vergilius.* On sait que les copistes font souvent des fautes plus grossières sur les mots qu'ils ne peuvent lire.

[26] Marius Celsus étoit consul désigné; il avoit été fidèle à Galba jusqu'à la fin. Comme si son innocence eût été un crime, le soldat demandoit sa mort; mais

Othon le sauva en faisant semblant de le réserver pour de plus grands supplices.

27 Ce lieu étoit appelé *Sestertium*, selon Lipse, parce qu'il étoit à deux milles et demi de la porte Esquiline. *Locus sic dictus quia semitertio ab urbe milliari*, et il corrige un endroit du vieux commentateur d'Horace : *Ad sessortum, ubi certus erat locus sepulchrorum*, etc. il lit *ad sestertium*, et il rapporte la correction qu'on avoit faite avant lui d'un endroit de la vie de S. Cyprien : *Cum venisset ad eum locum, qui dicitur sextus quarto ab urbe milliari*. On avoit fort bien corrigé, *qui dicitur Sestertium*.



OTHON.

Statue du Musée.

OTHON.

Le lendemain à la pointe du jour[1], le nouvel empereur monta au Capitole où il fit un sacrifice, et ayant ordonné qu'on lui amenât Marius Celsus, il lui fit un accueil très-favorable, lui parla avec beaucoup de bonté, et l'exhorta à oublier plutôt sa détention, que de se souvenir de la liberté qu'il lui rendoit. Celsus sans montrer ni bassesse ni ingratitude, lui répondit, « que le crime dont on l'accu-« soit étoit une grande preuve de la bonté de « ses mœurs; car on ne lui reprochoit que « d'avoir été fidèle à l'empereur Galba, au-« quel il n'avoit aucune obligation particu-« lière ». Tous les assistants furent très-satisfaits des discours de l'un et de l'autre, et les gens de guerre y applaudirent.

Dans le sénat, Othon tint des discours pleins de douceur et de popularité; il partagea le temps qui restoit de son consulat avec Verginius Rufus; et conserva leur place et leur rang à ceux que Néron et Galba avoient désignés consuls. Il honora du sacerdoce ceux que leur âge ou leur réputation en rendoient dignes. Il rendit à tous les sénateurs qui avoient

été bannis du temps de Néron, et qui étoient revenus sous Galba, tous leurs biens qui n'avoient pas été vendus, et qui se trouvèrent en nature; de sorte que les premiers et les principaux personnages de Rome, qui auparavant étoient saisis de frayeur, comme si ce n'eût pas été un homme, mais quelque furie ou quelque démon exterminateur qui se fût emparé tout-d'un-coup du gouvernement, commencèrent à concevoir de plus douces espérances en voyant un commencement de règne si heureux et si riant. En même temps rien ne fut plus agréable aux Romains, et ne lui concilia tant leurs esprits, que sa conduite envers Tigellinus.

Ce malheureux étoit déjà assez puni par la crainte où il étoit toujours de la punition qu'il avoit méritée, et que la ville demandoit comme une dette publique, dont on ne pouvoit lui refuser le payement, et par les maladies incurables dont tout son corps étoit attaqué. Ses débauches infâmes et impies avec des femmes prostituées, après lesquelles son incontinence sans bornes le faisoit toujours courir, quoiqu'il fût entre les bras de la mort, étoient regardées par les gens sages comme le dernier de tous les supplices, et pire encore que mille morts. Cependant tout le monde étoit affligé de voir jouir de la lumière du

soleil celui qui en avoit privé tant et de si grands hommes. Il étoit à sa maison de plaisance près de Sinuesse (*a*), avec des vaisseaux tout prêts pour sa fuite. Ce fut là qu'Othon lui envoya ordre de se rendre auprès de lui. D'abord il tâcha de gagner à force d'argent celui qui lui portoit cet ordre, et de l'obliger à le laisser échapper. Ne pouvant le persuader, il ne laissa pas de lui faire de grands présents, et le pria de lui donner au moins le temps de se raser; il l'obtint, et prit un rasoir avec lequel il se coupa la gorge.

L'empereur ayant donné cette juste satisfaction aux Romains, ne conserva du reste aucun souvenir de ses haines particulières. Pour gagner les bonnes grâces du peuple, il ne refusa pas d'abord d'être appelé Néron[a] dans les théâtres et autres assemblées publiques; et plusieurs ayant rétabli quelques statues de cet empereur, il ne s'y opposa point. Claudius Rufus[3] assure même que les lettres-patentes qui furent envoyées en Espagne aux gouverneurs des provinces pour les commissions des courriers, portoient ce beau nom de Néron joint à celui d'Othon. Mais s'étant aperçu que cela déplaisoit infiniment aux principaux

(*a*) Ville maritime de Campanie. *A. L. D.*

et aux plus honnêtes citoyens de Rome, il y renonça.

Othon ayant établi ainsi son empire, les soldats lui causoient beaucoup d'inquiétude, et se rendoient très-importuns en le pressant continuellement de se tenir sur ses gardes, et d'empêcher les gens les plus distingués d'approcher de sa personne, soit que par affection ils craignissent pour lui, soit qu'ils se servissent de ce prétexte pour causer du trouble et pour exciter quelque sédition. Un jour l'empereur lui-même ayant envoyé ordre à Crispinus de lui amener d'Ostie (*a*) la dix-septième cohorte qui y étoit en garnison, ce tribun, pour exécuter plus tranquillement cet ordre, se mit à l'entrée de la nuit à faire charger les armes sur des chariots. Les plus hardis s'attroupèrent, et se mirent à crier que Crispinus n'étoit là pour rien de bon, que le sénat ne pensoit qu'à remuer pour changer le gouvernement, et que ces armes n'étoient pas préparées pour César, mais contre César. La plupart sont touchés et excités par ces discours; les uns courent aux chariots pour les arrêter, les autres se jettent sur les centurions qui vouloient repousser cette violence, en tuent

(*a*) Ville de la campagne de Rome, à l'embouchure du Tibre. *A. L. D.*

deux sur la place, Crispinus lui-même est massacré, et tout armés ils s'exhortent les uns les autres à voler au secours de César, et marchent droit à Rome.

En arrivant, ils apprennent que quatre-vingts sénateurs soupoient chez l'empereur; ravis de cette nouvelle, ils courent au palais, disant que c'étoit une conjoncture favorable pour tuer d'un seul coup tous les ennemis de César. Toute la ville est en alarme, se voyant sur le point d'être pillée. On couroit çà et là dans le palais; et l'empereur lui-même étoit dans une perplexité très-grande : car il craignoit pour tous ces sénateurs, lorsque c'étoit lui seul qu'ils craignoient; il les voyoit immobiles, les yeux fixés sur lui et d'autant plus saisis de crainte, que la plupart avoient amené leurs femmes à ce souper. Il envoya d'abord les capitaines parler à ces soldats pour tâcher de les adoucir, et en même temps faisant lever de table ces sénateurs, il les fait sortir par une autre porte. A peine étoient-ils échappés, que les soldats entrèrent dans la salle, demandant où étoient les ennemis de César. Alors l'empereur se levant sur son lit où il étoit encore à table, leur dit beaucoup de choses pour les apaiser, employant les prières, et n'épargnant pas même les larmes, et fit tant qu'enfin il vint à bout de les renvoyer.

Le lendemain, après leur avoir donné à chacun douze cent cinquante drachmes (a), il se rendit au camp, loua tous les soldats de leur bonne volonté et de l'affection qu'ils lui avoient témoignée, en nomma quelques-uns, qui, avec une très-mauvaise intention, faisoient des cabales et cherchoient à décrier sa bonté et sa douceur, et leur fidélité, et les pria d'en marquer leur ressentiment, et de l'aider à les punir. Ils applaudirent tous à son discours, et le pressèrent de châtier les coupables; alors il en fit prendre deux seulement, à la punition desquels personne ne prenoit intérêt, et s'en retourna dans son palais.

Ceux qui avoient de l'affection pour lui, et dont il avoit gagné la confiance, admiroient un si prompt changement; mais les autres étoient persuadés qu'il étoit réduit à cette nécessité par la conjoncture seule, et qu'il flattoit ainsi le peuple à cause de la guerre dont il se voyoit menacé. Car déjà il avoit appris que Vitellius avoit usurpé la souveraine puissance, et qu'il avoit pris le titre d'empereur avec tout l'appareil de cette dignité, et tous les jours il arrivoit des courriers qui lui annonçoient que le parti de Vitellius grossissoit de moment à autre. Il arrivoit aussi

(a) Un peu plus de 1,111 fr. *A. L. D.*

d'autres courriers qui lui apportoient les agréables nouvelles que les armées de Pannonie, de Dalmatie et de Mysie, avec leurs généraux, avoient proclamé Othon. Peu de jours après il reçut encore des lettres très-satisfaisantes de Mucianus et de Vespasien qui commandoient deux puissantes armées, l'un en Syrie, et l'autre en Judée.

Le courage enflé de ces prospérités, il écrivit à Vitellius pour l'exhorter à ne pas aspirer à une fortune plus haute qu'il n'appartenoit à un soldat, lui promettant de lui donner beaucoup d'argent et la propriété d'une ville où il pourroit passer ses jours agréablement dans un parfait repos. Vitellius dans sa réponse, se moquoit de lui en termes couverts; mais ensuite leurs esprits étant aigris, ils s'écrivirent réciproquement des injures, des railleries piquantes, et des infamies même, en se reprochant, avec une folie ridicule mais avec vérité, les vices qu'ils avoient tous deux. Car ils se reprochoient leurs débauches, leur intempérance, leur mollesse, leur incapacité pour la guerre, leur ancienne pauvreté, et les dettes immenses dont ils étoient abîmés, et il étoit difficile de décider lequel des deux avoit en cela l'avantage.

On annonçoit plusieurs signes et plusieurs prodiges, dont la plupart n'étoient que des

bruits incertains, douteux et sans auteur qui les avouât. Mais il y avoit au Capitole une Victoire montée sur un char, et tout le monde vit que cette Victoire laissa échapper les rênes qu'elle tenoit dans ses mains, comme n'en pouvant plus être la maîtresse; et dans l'île du Tibre, on vit une statue de Jules César, sans qu'il y eut ni tremblement de terre, ni tourbillon de vent, se tourner tout-d'un-coup de l'occident à l'orient. On dit que la même chose arriva aussi dans le temps que Vespasien commença à se mettre ouvertement à la tête des affaires. Plusieurs expliquèrent en mauvaise part le débordement du Tibre; car, quoique l'on fût véritablement alors dans la saison où les rivières sont les plus grosses, jamais auparavant le Tibre n'avoit été si enflé, et n'avoit fait de si grands ravages; il s'étoit tellement débordé, qu'il avoit submergé une grande partie de Rome, surtout le marché où l'on vend le blé; de sorte que la famine fut plusieurs jours dans la ville.

Dans ce même temps-là, on reçut la nouvelle que Cécina et Valens, généraux de Vitellius, avoient occupé les sommets des Alpes; et Dolabella, qui étoit d'une des plus nobles maisons de Rome, fut soupçonné par les soldats prétoriens de rouler dans sa tête quelque nouveauté. L'empereur, soit qu'il le crai-

gnît lui-même, ou qu'il en craignît quelqu'autre, l'envoya à Aquinum (*a*), en l'assurant qu'il y seroit tranquille. Ensuite il choisit les gens les plus considérables, qui devoient l'accompagner à l'expédition contre Vitellius, et mit dans le nombre Lucius, frère de cet empereur, sans augmenter ni diminuer les honneurs dont il jouissoit. Il eut soin aussi de bien assurer la mère et la femme de Vitellius qu'elles n'avoient rien à craindre pour elles, et laissa le gouvernement de Rome à Flavius Sabinus, frère de Vespasien, soit pour honorer la mémoire de Néron, car c'étoit lui qui avoit donné à Sabinus ce gouvernement que Galba lui avoit ôté ensuite, soit pour marquer à Vespasien son affection et sa confiance par l'agrandissement de Sabinus.

Il s'arrêta à Brexelles (*b*), ville d'Italie sur le bord du Pô, et envoya son armée sous la conduite de ses généraux Marius Celsus, Suétonius Paulinus, Annius Gallus, et Spurina, hommes de grande réputation. Mais tous ces généraux ne purent gouverner les affaires selon le plan qu'ils avoient fait, à cause du peu de discipline et de l'insolence des soldats qui refusoient de leur obéir, et qui disoient hau-

(*a*) Ville du Royaume de Naples.

(*b*) Aujourd'hui Bersello, sur la rive méridionale du Pô.

tement qu'il n'y avoit que l'empereur qui eût droit de leur commander, et que ce n'étoit que d'eux-mêmes qu'il avoit reçu ce droit.

Du côté des ennemis, les choses n'étoient pas en meilleurs termes, les capitaines n'avoient pas plus d'autorité, et les soldats y étoient aussi mutins et aussi insolents; ce qui procédoit de la même cause. Mais ils avoient cet avantage qu'ils étoient aguerris, et qu'accoutumés à supporter le travail et les fatigues ils ne les fuyoient point, au lieu que les soldats d'Othon, amollis par l'oisiveté et par la vie toute pacifique qu'ils avoient menée loin des guerres, et accoutumés aux théâtres, aux assemblées de Rome et aux spectacles, affectoient de dédaigner les fonctions de soldats, comme les regardant au-dessous d'eux, et non comme manquant de force et de courage pour les remplir. Spurina ayant voulu les contraindre, fut en grand danger de sa vie. Ils furent au moment de le tuer, et il n'y eut sortes d'injures et d'outrages dont ils ne l'accablassent, l'appelant traître, et l'accusant de ruiner toutes les affaires de César, et de perdre toutes les occasions qui lui étoient le plus favorables. Quelques-uns même pleins de vin allèrent la nuit dans sa tente lui demander leur congé, parce qu'il falloit, disoient-ils, « qu'ils allassent trouver César

« pour lui porter leurs plaintes, et pour l'ac« cuser devant lui ». Mais ce qui sauva Spurina et qui servit beaucoup aux affaires dans la conjoncture où il se trouvoit, ce fut l'affront que les ennemis firent à ces soldats en approchant de Plaisance. Car les troupes de Vitellius allant attaquer cette place firent des railleries amères contre les soldats d'Othon qui étoient sur les murailles. Ils les traitoient de comédiens, de danseurs, de farceurs, de gens qui n'étoient propres qu'à être spectateurs des combats pythiques et olympiques, et qui, sans aucune expérience pour la guerre, entièrement novices dans les combats, avoient conçu une grande opinion d'eux-mêmes sur ce seul bel exploit d'avoir coupé la tête à un vieillard nu et sans armes, (ils vouloient parler de Galba), mais n'avoient jamais eu le courage de se présenter en bataille devant des hommes, et de soutenir la vue du moindre danger. Ils furent si émus, si piqués et si enflammés de ces reproches, qu'ils allèrent se jeter aux pieds de Spurina, et le prier de se servir d'eux, et de leur commander ce qu'il voudroit, l'assurant qu'il n'y avoit ni danger qui étonnât leur courage, ni travail qui fût au-dessus de leurs forces.

Les ennemis, repoussés à la première attaque, revinrent le lendemain avec plus d'or-

dre et de furie. L'assaut fut très-rude et très violent, et on employa toutes sortes de machines et de batteries. Enfin, les troupes de Spurina eurent l'avantage, repoussèrent Cécina après avoir fait un grand carnage des troupes qu'il commandoit, et conservèrent par cette vigoureuse défense une des plus belles, des plus illustres et des plus florissantes villes de toute l'Italie. Du reste, les capitaines de l'armée d'Othon étoient plus doux, plus affables et plus accessibles que ceux de Vitellius. Cécina, général de ces derniers, n'avoit rien de populaire et de gracieux ni dans le ton de sa voix, ni dans ses manières. Il avoit une figure étrange et hideuse, avec un corps énorme : habillé à la Gauloise, il portoit des braies et des saies à longues manches; c'étoit dans ce costume qu'il parloit aux enseignes et aux officiers romains. Il étoit toujours suivi de sa femme pompeusement vêtue, montée sur un superbe cheval richement harnaché, et accompagnée d'une troupe de cavaliers choisis dans toutes les compagnies. Fabius Valens, l'autre général des troupes de Vitellius, étoit un homme dont ni le pillage sur les ennemis, ni les vols, ni les concussions sur les amis, ni les extorsions et les exactions sur les alliés, n'avoient pu remplir l'avarice insatiable. Et il semble que ce fut

cette malheureuse avidité qui, l'obligeant à marcher plus lentement, l'empêcha de se trouver à la première bataille qui fut donnée. Il est vrai que d'autres accusent Cécina, qui se hâta de donner cette bataille avant l'arrivée de Valens, afin qu'il n'eût point de part à sa victoire, et qu'ils lui reprochent d'avoir commis, outre plusieurs petites fautes, celle d'avoir donné la bataille mal-à-propos, et de plus, de s'y être mal défendu, et par sa défaite, d'avoir presque entièrement ruiné les affaires de son parti. Car Cécina, repoussé de Plaisance, se jeta sur Crémone, autre ville très-grande et très-riche. Annius Gallus, qui marchoit le premier au secours de Plaisance, ayant appris en chemin que Spurina étoit vainqueur, et que le siége étoit levé, mais que Crémone étoit en danger, mena sur-le-champ de ce côté-là ses troupes, et alla camper à la vue des ennemis. Cécina cacha dans les bois et dans des lieux couverts (*a*) sa meilleure infanterie, fit avancer sa cavalerie pour escarmoucher, avec ordre, quand on en seroit aux mains, de reculer peu-à-peu, et de faire semblant de fuir jusqu'à ce qu'elle les eût attirés dans l'embuscade. Marius Celsus, averti par quelques déserteurs, marcha contre cette

(*a*) Dans un lieu appelé *Castor*, à douze milles de Crémone.

cavalerie, qui d'abord commença à lâcher le pied selon l'ordre qu'elle avoit reçu. Mais Celsus ne la poursuivit qu'avec beaucoup de précaution et de retenue; et ayant enveloppé l'embuscade, il l'obligea à se lever, et fit venir ses légions du camp.

Il paroît que si ces légions fussent arrivées à temps, et qu'elles eussent soutenu la cavalerie, il ne seroit pas resté un seul des ennemis, et qu'elles auroient taillé en pièces toute l'armée de Cécina. Mais Paulin, qui vouloit tout devoir à la prudence, n'étant venu à son secours que fort lentement et fort tard, fut accusé de n'avoir pas soutenu en cette rencontre par son trop de précaution, le nom qu'il avoit de grand capitaine 4. La plupart des soldats l'accusoient même de trahison, et tâchoient d'irriter Othon contre lui en parlant magnifiquement d'eux-mêmes, et en se vantant qu'ils avoient vaincu eux seuls, et que ce n'étoit que la lâcheté de leurs généraux qui leur avoit ravi une victoire complète. Mais Othon ne se fia pas tant à eux, qu'il eut soin de faire paroître qu'il ne s'en défioit point. Il envoya donc à l'armée son frère Titianus, et Proculus, chef des cohortes prétoriennes. Celui-ci avoit en effet toute l'autorité, et Titianus n'étoit que pour la représentation, et n'avoit qu'un vain titre. Celsus et Paulin étoient

honorés du nom d'amis et de conseillers, mais ils n'avoient dans les affaires aucune sorte de crédit ni de pouvoir. De l'autre côté, parmi les ennemis, il n'y avoit pas moins de désordre et de trouble, surtout dans l'armée de Valens; car sur la nouvelle du combat de l'embuscade, les soldats s'emportèrent contre lui de ce qu'ils ne s'y étoient pas trouvés, et qu'ils n'avoient pas secouru tant de braves gens qui avoient péri dans cette rencontre. Ils étoient même sur le point de tomber sur leur général; mais Valens les ayant enfin apaisés par ses prières, leva le camp et alla se joindre à Cécina.

Cependant Othon arrivé à son camp de Bédriac, qui est une petite ville voisine de Crémone, tint un conseil pour délibérer s'il donneroit la bataille. Proculus et Titianus en étoient d'avis, à cause de la bonne volonté des soldats et de la nouvelle victoire qu'ils venoient de remporter, et qui leur avoit élevé le courage; et ils lui représentoient « qu'il ne « devoit ni laisser refroidir cette ardeur, ni « attendre que Vitellius vînt lui-même des « Gaules fortifier son parti ». Paulin représentoit au contraire, « que les ennemis avoient « toutes les troupes dont ils avoient besoin « pour combattre, et qu'ils ne manquoient de « rien; tandis qu'Othon, avec les troupes

« qu'il avoit déjà, en attendoit encore de « plus nombreuses de la Mésie et de la Pan- « nonie (*a*), pourvu qu'il voulût ménager et « bien choisir son temps au lieu de prendre « celui des ennemis. Car quelle apparence « que des troupes qui témoignent aujourd'hui « tant de bonne volonté et tant d'assurance « lorsqu'elles sont peu nombreuses, laissent « refroidir cette ardeur et ces dispositions si « favorables, quand elles verront leur nom- « bre très-augmenté? N'est-il pas au con- « traire à présumer qu'elles combattront avec « plus de courage? Indépendamment de cela « même, ajoutoit-t-il, tous les délais sont « pour nous, parce que nous avons toutes « choses en abondance; au lieu qu'ils sont « très-désavantageux à Cécina, qu'ils jette- « ront bientôt dans la disette de toutes les « choses nécessaires, parce qu'il est dans un « pays ennemi ».

Cet avis de Paulin fut appuyé fortement par Marius Celsus. Annius Gallus n'étoit pas présent, parce qu'il se faisoit traiter d'une chute de cheval qu'il avoit faite. Mais Othon

(*a*) La Mésie s'étendoit le long du Danube, qui la bornoit au nord jusqu'au Pont-Euxin. Elle avoit la Macédoine au midi, et la Pannonie au nord. La Pannonie, ancienne région de la Germanie, se divisoit en supérieure et en inférieure, ou en première et en seconde. *A. L. D.*

lui ayant écrit pour avoir son avis, il lui fit réponse de ne rien précipiter, et d'attendre l'armée de Mésie, qui étoit déjà en chemin. Cependant Othon ne déféra point à de si sages conseils, et aima mieux suivre ceux qui le poussoient à hasarder le combat. On en allègue plusieurs raisons; mais la plus apparente, c'est que les soldats prétoriens, qui composoient la garde de l'empereur, se voyant alors assujettis à une véritable discipline à laquelle ils étoient peu accoutumés, et soupirant après les spectacles et les assemblées de Rome, et après cette vie fainéante qu'ils y menoient, sans avoir à supporter les fatigues de la guerre, ne pouvoient être retenus, et se hâtoient de donner la bataille, comme ne doutant point qu'ils ne renversassent du premier choc les ennemis. D'ailleurs, il paroît qu'Othon ne pouvoit revenir de l'abattement où le jetoit l'incertitude, et que sa délicatesse sa mollesse et le défaut de son esprit qui avoit perdu l'habitude de penser et de soutenir des inquiétudes, le rendoient incapable de fournir aux différentes pensées que lui inspiroit l'état très-dangereux où ses affaires se trouvoient réduites. Accablé donc du nombre et du poids de ces pensées, il ne sut faire autre chose que de se hâter; et comme ceux qui se précipitent les yeux fermés dans quelque abî-

me, d'abandonner ses affaires au hasard. C'est ainsi que le racontoit l'orateur Secundus, qui étoit secrétaire d'Othon.

D'autres disent que les deux armées furent plusieurs fois tentées de mettre bas les armes, et de s'assembler pour élire un empereur en commun, et pour prendre parmi tous les généraux présents celui qui seroit le plus digne; et s'ils ne pouvoient s'accorder, d'en remettre le choix au sénat. Il n'est pas hors de vraisemblance que les deux empereurs qui étoient nommés, paroissant également indignes, les véritables soldats Romains, les soldats sages et expérimentés, n'eussent été frappés de ces pensées : que ce seroit une chose aussi honteuse que déplorable, de se précipiter eux-mêmes dans les mêmes malheurs où leurs ancêtres s'étoient jetés mutuellement pour les factions de Marius et de Sylla, et ensuite pour celles de César et de Pompée, et qui leur avoient attiré la compassion de l'univers; et de s'y précipiter pour donner l'empire à Vitellius, afin qu'il eût de quoi satisfaire sa voracité et son ivrognerie, ou à Othon, afin qu'il pût fournir à son luxe et à ses infâmes débauches [5]. C'étoient ces pensées qui obligeoient Celsus à vouloir temporiser, dans l'espérance que les affaires se décideroient d'elles-mêmes sans aucun combat et sans la

moindre peine. Mais ce fut aussi la crainte de ce même dénouement qui porta Othon à hâter la bataille.

Il s'en retourna sur-le-champ à Brexelles[6], et fit alors une très-grande faute, non seulement en ce que par là il ôta à ses troupes la honte et l'émulation que sa présence leur auroit inspirées, mais encore en ce qu'il emmena avec lui pour sa garde les meilleurs et les plus dévoués des cavaliers et des gens de pied, ce qui ruina toute la force des troupes qui restoient. Il y eut dans le même temps une rencontre entre les deux armées sur le bord du Pô, parce que Cécina dressoit un pont de bateaux sur cette rivière, et que les troupes d'Othon vouloient l'en empêcher. Comme tous leurs efforts étoient inutiles, ils remplirent des barques de torches, enduites de poix et de bitume, où ils mirent le feu, et le vent les poussa par le courant sur l'ouvrage des ennemis. Il s'éleva d'abord une grande fumée, qui fut bientôt suivie d'une flamme très-haute et très-éclatante. Les ennemis troublés et mis en désordre, sont contraints de se jeter dans la rivière; ils renversent leurs bateaux, et se livrent eux-mêmes aux coups et à la risée des soldats d'Othon. Les troupes de Germanie se jettent à la nage pour aller attaquer les gladiateurs d'Othon qui passoient

sur des barques, et leur disputer une petite île située au milieu de la rivière. Les gladiateurs sont repoussés, et on en tue un grand nombre. Les soldats d'Othon qui sont dans Bédriac, irrités de cette défaite, demandent à toute force qu'on les mène au combat. En même temps Proculus les fit sortir, et les mena camper à cinquante stades de la ville; mais il choisit son camp avec tant d'incapacité et d'une manière si ridicule, que, quoiqu'on fût alors au milieu du printemps, et que tout le pays des environs fût arrosé de quantité de rivières et de sources qui ne tarissent jamais, il prit un poste où il manquoit d'eau.

Le lendemain, comme il voulut les mener contre l'ennemi qui étoit campé à cent stades de lui, Paulin ne voulut pas le permettre, disant qu'il falloit attendre et ne pas aller, fatigués d'avance d'une longue marche, attaquer des gens armés, qui auroient eu tout le loisir de se mettre en bataille pendant qu'ils feroient une si longue traite chargés de bagages et embarrassés de valets. Comme tous les généraux étoient en dispute à ce sujet, arrive un cavalier Numide avec des lettres d'Othon, qui ordonne qu'on ne diffère pas davantage, et que sur l'heure même on aille attaquer l'ennemi [7]. Cet ordre reçu, l'armée

se met en marche. Cécina, averti que les troupes d'Othon venoient fondre sur lui, se trouva d'abord dans un grand trouble, et abandonnant promptement le pont et la rivière, il regagna son camp, où il trouva la plupart de ses soldats déjà armés et munis du mot de la bataille, que Valens leur avoit donné.

Pendant que les légions se mettent en bataille, on envoie des deux côtés la fleur de la cavalerie pour escarmoucher. Tout d'un coup il se répand un bruit dans les premiers rangs de l'armée d'Othon, sans qu'on en sache la cause, que les soldats de Vitellius se révoltoient et venoient se joindre à eux. Lors donc qu'ils furent assez près, les soldats d'Othon les saluèrent avec amitié en les appelant compagnons. Mais les soldats de Vitellius ne reçurent point ce salut avec douceur; au contraire, ils y répondirent d'un ton de fureur et avec des cris de guerre comme des gens prêts à charger; de sorte que ceux qui les avoient salués perdirent d'abord courage, et que les autres soupçonnèrent quelque trahison de leur part. Ce fut la première chose qui jeta le trouble dans leur armée dès le premier choc. D'ailleurs, rien ne se fit de leur côté avec ordre; car les bêtes de somme se trouvant mêlées avec les combattants, causoient un dé-

sordre affreux, et l'endroit où l'on combattoit étant traversé de fossés et de coupures, les obligeoit à faire de grands circuits pour les éviter, et à combattre par pelotons, et éloignés les uns des autres. Il n'y eut que deux légions, l'une de Vitellius appelée *la ravissante* (*a*), et l'autre d'Othon appelée *la secourable* (*b*), qui s'étant démêlées de ces défilés, et déployées dans une plaine rase et ouverte, livrèrent un véritable combat, et combattirent fort long-temps. Les soldats d'Othon étoient vigoureux et braves : mais comme cette légion étoit nouvellement levée, elle n'avoit encore rien vu, elle n'avoit aucune expérience de la guerre, et c'étoit la première bataille où elle se trouvoit ; au lieu que les soldats de Vitellius étoient fort aguerris, s'étant trouvés à plusieurs affaires, mais rompus par les fatigues et affoiblis par l'âge.

La légion d'Othon, pleine d'ardeur, donna avec tant de furie sur celle de Vitellius, qu'elle enfonça d'abord les premiers rangs, et emporta l'aigle. Les soldats de Vitellius, forcenés de honte et de rage, ranimèrent leurs forces, et donnant tête baissée sur les ennemis, ils firent de si grands efforts, qu'ils les repoussèrent,

(*a*) *Rapax.*

(*b*) *Adjutrix.* Il y avoit plusieurs légions de ce nom.

tuèrent Orphidius Bénignus qui les commandoit, et enlevèrent plusieurs enseignes. Dans le même temps, Alphénus Varus chargea les gladiateurs d'Othon qui passoient pour gens pleins d'expérience et de courage dans les combats de main, et il mena contre eux les Bataves, qui sont les meilleurs cavaliers de la basse Germanie et qui habitent une île entourée par le Rhin. Il y eut très-peu de ces gladiateurs qui tinrent ferme, la plupart s'enfuirent vers la rivière, et tombèrent dans quelques troupes des ennemis qui étoient là en bataille, et qui les taillèrent en pièces, de sorte qu'il ne s'en sauva pas un seul [8]. Mais ceux qui firent le plus de mal et qui montrèrent le plus de lâcheté dans cette journée, ce furent les soldats prétoriens; car, sans attendre presque la première charge, ils lâchèrent le pied, et fuyant au travers de leurs gens qui étoient en bataille, ils les mirent en désordre et les remplirent d'effroi. Il y eut cependant des troupes d'Othon qui ayant défait tout ce qui s'étoit opposé à elles, se firent jour l'épée à la main au travers de leurs ennemis victorieux, et retournèrent dans leur camp. Mais de leurs capitaines, ni Proculus ni Paulin n'osèrent les y suivre; ils se sauvèrent par différents chemins, craignant la fureur des soldats qui imputoient à leurs chefs leur défaite.

Annius Gallus reçut dans la ville de Bédriac tous ceux qui se sauvèrent de la défaite, et il tâchoit de les consoler, en leur disant que l'avantage avoit été égal, et que plusieurs des leurs avoient remporté la victoire de leur côté. Mais Marius Celsus, assemblant les principaux officiers, les exhorta à pourvoir au salut commun : « Car, leur dit-il, dans une cala-
« mité si grande, et après un si grand carnage
« de tant de citoyens, Othon lui-même, s'il
« est homme de bien, ne voudra pas tenter
« encore la fortune, surtout n'ignorant pas
« que Caton et Scipion, pour n'avoir pas
« voulu céder à César après la victoire qu'il
« avoit remportée dans les plaines de Phar-
« sale, sont blâmés encore aujourd'hui d'avoir
« causé la perte de tant de braves gens en
« Afrique sans aucune nécessité, quoiqu'ils
« combattissent pour la liberté de leur patrie.
« Du reste, la fortune se montrant toujours
« la même pour tous les hommes, c'est-à-dire
« toujours également inconstante et capri-
« cieuse, il y a pourtant une chose qu'elle ne
« sauroit ôter aux gens de bien, c'est, quand
« il leur est arrivé quelque échec, de se servir
« de leur raison pour se relever et pour cor-
« riger leur disgrace ».

Ces paroles persuadèrent les officiers, qui, étant allés d'abord sonder les soldats, trou-

vèrent qu'ils demandoient tous la paix. Titianus lui-même fut d'avis qu'on envoyât des députés aux ennemis pour ménager un accord. Celsus et Gallus se chargèrent de cette démarche, et partirent pour aller traiter avec Cécina et Valens. En chemin ils rencontrèrent quelques centurions, qui leur apprirent que l'armée ennemie s'avançoit vers Bédriac, et qu'ils étoient envoyés devant par leurs généraux pour proposer quelque accommodement. Celsus et Gallus ravis louent cette bonne disposition, et prient ces centurions de retourner sur leurs pas, et de venir avec eux trouver Cécina.

Quand ils arrivèrent auprès de ces troupes qui étoient en marche, Celsus se trouva en très-grand danger de sa vie; car il se rencontra par hasard que la cavalerie qui avoit été battue dans le combat de l'embuscade, marchoit la première. Dès qu'elle vit approcher Celsus, elle courut sur lui en poussant de grands cris; mais les centurions qui l'accompagnoient, se mirent devant lui et le couvrirent. Tous les autres capitaines crièrent aux soldats de ne lui faire aucun mal; et Cécina, informé de ce désordre, accourut lui-même, calma ce tumulte de sa cavalerie, et après avoir salué Celsus avec toute sorte de

démonstrations d'amitié, ils allèrent tous ensemble vers Bédriac.

Cependant Titianus s'étoit repenti d'avoir envoyé ces députés, et ayant choisi les soldats les plus hardis et les plus déterminés, il en avoit bordé les murailles, et exhortoit tous les autres à les soutenir et à défendre la place. Mais Cécina s'avançant à cheval et leur tendant la main, aucun ne résista; les uns saluent ses soldats du haut des murailles, et les autres vont ouvrir les portes, sortent et se mêlent avec ces troupes qui arrivent; aucun ne fait le moindre outrage ni la moindre violence; ce ne sont que caresses, et que démonstrations réciproques d'une véritable amitié. Enfin, tous également las des guerres civiles, ils prêtent serment à Vitellius, et se rangent sous ses enseignes.

C'est ainsi que racontent cette bataille la plupart de ceux qui s'y sont trouvés; avouant tous pourtant qu'ils n'en savent pas toutes les particularités à cause de l'inégalité des lieux où elle se donna, et du désordre avec lequel on combattit. Mais long-temps après, comme je passois sur ce même champ de bataille, Métrius Florus, personnage consulaire, avec qui j'étois, me montra un bon vieillard qui avoit été un des jeunes gens 9 qui s'étoient

trouvés à cette affaire avec les troupes d'Othon, non de leur bon gré, mais par force, et qui nous dit qu'après le combat il étoit allé sur les lieux par curiosité, et que là il avoit vu un monceau de morts si haut, que les derniers cadavres étoient au niveau de ceux qui les approchoient. Il ajouta qu'en ayant souvent voulu chercher la raison, il n'avoit pu la trouver ni l'apprendre d'aucun de ceux à qui il l'avoit demandée. Il est bien vraisemblable que dans les guerres civiles, quand une fois la déroute est commencée, on y tue toujours beaucoup plus de monde que dans les autres guerres, parce qu'on ne fait point de prisonniers, ceux qui les auroient pris ne pouvant ni s'en servir ni les garder; mais que ces morts aient été entassés si haut les uns sur les autres, c'est de quoi il est difficile de rendre raison [10].

Les premières nouvelles qu'Othon reçut de sa défaite, furent obscures et incertaines, comme cela arrive ordinairement; mais grand nombre de blessés arrivant de la bataille, la lui confirmèrent. Il n'est pas surprenant que ses amis particuliers aient fait tous leurs efforts pour l'empêcher de désespérer de ses affaires, pour le consoler, et pour lui redonner courage; mais ce qui est véritablement admirable, et ce qui surpasse toute croyance,

c'est l'affection que lui témoignèrent tous ses soldats. Aucun ne s'en retourna, aucun ne passa aux ennemis, on n'en vit pas un seul qui cherchât à pourvoir à son salut, lors même qu'il voyoit son général désespérer du sien. Mais tous s'assemblant devant sa porte, ils l'appeloient leur empereur; et quand il sortoit, ils tomboient à ses pieds [11], lui tendoient les mains en posture de suppliants, et baignés de larmes ils le conjuroient de ne pas les abandonner, et de ne pas les livrer à ses ennemis, mais de se servir de leurs forces et de leur courage tant qu'il leur resteroit un souffle de vie. Tous lui faisoient les mêmes prières, et un simple soldat s'avançant l'épée nue à la main, lui cria: « César, sachez que « tous mes compagnons sont résolus de com- « battre pour vous jusqu'à la mort, et de « mourir comme je meurs en votre présence », et il se passa l'épée au travers du corps.

Mais ni leurs prières, ni leurs larmes, ni ce grand exemple, rien ne fléchit Othon; jetant ses regards tout autour de lui avec un visage assuré, et où la constance et la gaîté même étoient peintes, il leur parla en ces termes: « Mes compagnons, je regarde cette « journée comme bien plus heureuse pour moi, « que celle dans laquelle vous me déclarâtes « votre empereur, puisque je vous vois dans

« des dispositions si favorables, et que j'y « reçois de si grandes marques de votre affec« tion. Mais j'en attends de vous une plus « grande encore, et je vous prie de ne pas me « la refuser, c'est de souffrir que je meure « généreusement pour tant de braves citoyens. « Si j'ai été véritablement digne de l'empire « romain, il faut que je le fasse voir présen« tement en donnant tout mon sang pour ma « patrie. Je sais bien que la victoire n'est ni « entière ni bien assurée pour nos ennemis. « J'ai des nouvelles que l'armée de Mésie, qui « vient à notre secours, n'est plus qu'à quel« ques journées d'ici; l'Asie, la Syrie, l'É« gypte, viennent sur la mer Adriatique; les « armées qui faisoient la guerre en Judée, « sont pour nous; le sénat est de notre côté; « les femmes et les enfants de nos ennemis « sont entre nos mains. Mais ce n'est ni contre « un Annibal, ni contre un Pyrrhus, ni contre « des Cimbres que nous faisons la guerre, pour « voir qui demeurera maître de l'Italie, c'est « contre les Romains mêmes que nous com« battons, de sorte que vainqueurs et vaincus, « nous ruinons également notre patrie: car « de quelque côté que tourne la victoire, c'est « toujours aux dépens de Rome, c'est Rome « seule qui en souffre. Croyez que je sais mou« rir plus glorieusement que je ne sais régner.

« Car je ne vois point que, par ma victoire, « je puisse jamais procurer aux Romains un « aussi grand avantage que celui que je leur « procurerai par ma mort, en me sacrifiant « pour la paix et pour la concorde, et pour « empêcher l'Italie de voir une autre journée « aussi malheureuse que celle-ci [12] ».

Après leur avoir ainsi parlé et avoir résisté à tous les efforts de ceux qui voulurent le détourner de cette résolution et le consoler, il commanda à tous ses amis et à tous les sénateurs qui étoient dans sa chambre, de pourvoir à leur salut, fit donner le même ordre à ceux qui n'y étoient pas, et écrivit aux villes, afin qu'ils y fussent reçus honorablement, et qu'on leur donnât les escortes nécessaires pour leur sûreté. Il fit ensuite approcher son neveu Coccéjus qui étoit encore jeune, l'exhorta à prendre courage, et à ne pas craindre Vitellius : « Car, lui dit-il, il se souviendra que « je lui ai conservé sa mère, sa femme et ses « enfants, avec autant de soin que j'en aurois « pu avoir pour ma famille; et c'est par cette « raison-là même que je ne t'ai pas adopté « comme j'en avois le dessein. Car je voulois « attendre l'issue de cette guerre, afin que si « j'étois vainqueur, tu régnasses paisiblement « avec moi, et que si j'étois vaincu, je ne « ne fusse pas la cause de ta mort par cette

« adoption que le vainqueur ne t'auroit pas « pardonnée. La seule et dernière chose que « je te recommande, mon fils, ajouta-t-il, « c'est de ne pas oublier entièrement ; mais « aussi de ne pas trop te souvenir que tu as « eu un oncle empereur ».

Un moment après, il entendit quelque tumulte et de grands cris à la porte, car les soldats voyant les sénateurs se retirer, les menaçoient de les tuer s'ils abandonnoient leur empereur, et s'ils ne demeuroient. Craignant donc pour leur vie, il se montra encore, non plus avec cet air doux et en homme qui prie, mais avec un air menaçant et plein de colère ; et jetant un regard terrible sur les plus audacieux, il les effraya tellement qu'ils se dissipèrent. Sur le soir il eut soif, et but un verre d'eau fraîche. Il se fit apporter deux épées, en examina long-temps la pointe, rendit l'une, et mit l'autre sous son bras. Il se mit ensuite à consoler ses domestiques ; et pour leur marquer son affection et reconnoître leurs services, il leur distribua son argent, à l'un plus, à l'autre moins, non en le prodiguant comme des deniers qui appartenoient déjà à d'autres, mais en le donnant avec choix et mesure, selon le mérite de chacun.

Après les avoir tous congédiés, il reposa

si tranquillement le reste de la nuit, que ses valets-de-chambre entendoient qu'il dormoit d'un profond sommeil. Le matin, à la pointe du jour, il appela l'affranchi, dont il s'étoit servi pour faire sauver les sénateurs, et lui ordonna d'aller voir s'ils étoient partis; et ayant appris à son retour qu'il n'en restoit pas un, et qu'ils avoient eu tout ce qui leur étoit nécessaire : « Présentement, lui dit-il, « pense à t'aller montrer aux soldats, si tu « ne veux mourir malheureusement par leurs « mains, comme un homme qui m'auroit « aidé à me donner la mort ».

Dès que l'affranchi fut sorti de sa chambre, il tira son épée, l'appuya à terre; et en tenant avec ses deux mains la pointe droite contre lui, il se jeta dessus de son haut, et se tua de ce seul coup sans donner d'autre marque de douleur qu'un seul soupir. Ses domestiques l'ayant entendu, jetèrent en même temps un grand cri qui fut suivi des gémissements de tout le camp et de toute la ville. Les soldats accoururent à sa porte avec grand bruit, tout retentit de leurs lamentations et de leurs regrets; ils se reprochent tous leur lâcheté d'avoir si mal gardé leur empereur, et de ne l'avoir pas empêché de mourir pour eux. Aucun n'abandonna son corps pour penser à sauver sa vie, quoique

l'ennemi approchât ; mais, après l'avoir honorablement enseveli, ils élevèrent un bûcher et suivirent son convoi tous en armes, en se disputant les uns aux autres l'honneur de porter son lit funèbre. Les uns se jettent sur lui et baisent sa plaie, les autres lui prennent les mains ; ceux qui ne peuvent l'approcher, se prosternent et l'adorent de loin. Il y en eut plusieurs qui, après avoir jeté leurs flambeaux sur le bûcher, se tuèrent eux-mêmes ; et ce ne fut ni par aucune reconnoissance qu'ils eussent pour lui, car ils n'en avoient jamais reçu aucun bienfait, ni par aucune crainte qu'ils eussent du vainqueur ; mais il paroît que jamais ni roi ni tyran n'a été possédé d'une passion si forcenée de régner, que ces soldats l'étoient du violent désir d'obéir à Othon, et d'être sous ses ordres. Car ce désir ne les abandonna pas même après sa mort, mais il continua encore et aboutit à une haine implacable et mortelle contre Vitellius. Et c'est ce que nous exposerons en son lieu.

Quand on eut enterré ses cendres, on lui éleva un tombeau qui ne pouvoit exciter contre lui l'envie, ni par sa grandeur, ni par la magnificence de son épitaphe. Car en passant par Brexelles, j'ai vu ce tombeau qui

est fort modeste, et sur lequel se trouve cette inscription très-simple : *A la mémoire de Marc-Othon.*

Il mourut à l'âge de trente-sept ans, après avoir régné trois mois. Ceux qui ont blâmé sa vie, ne sont ni en plus grand nombre, ni plus considérables que ceux qui ont loué sa mort : car n'ayant vécu guère mieux que Néron, il mourut plus généreusement et avec plus de courage. Les soldats prétoriens s'emportèrent et se mutinèrent contre Pollion, l'un de leurs chefs, qui voulut sur l'heure les porter à prêter serment de fidélité à Vitellius; et sachant qu'il étoit encore resté quelques sénateurs, ils ne demandèrent rien aux autres, mais ils firent beaucoup de peine à Verginius Rufus; car ils se rendirent chez lui en armes, et vouloient encore à toute force l'obliger à accepter l'empire, ou à aller trouver le vainqueur de leur part; mais il trouvoit que ce seroit une folie insigne de recevoir de leur main, quand ils étoient vaincus, un empire qu'il avoit refusé d'eux-mêmes, lorsqu'ils étoient vainqueurs, et de l'autre côté il craignoit d'aller pour eux vers les Germains qu'il avoit forcés à faire plusieurs choses contre leur gré. C'est pourquoi ne voulant faire ni l'un ni l'autre, il se déroba par une porte de der-

rière ; et, lorsque les soldats l'eurent appris, ils prêtèrent le serment à Vitellius ; et, après avoir reçu leur pardon, ils se joignirent aux troupes de Cécina.

FIN DE LA VIE D'OTHON.

NOTES.

[1] Ces paroles, qui lient cette vie d'Othon avec celle de Galba, et qui marquent un récit continué, font assez voir que c'est un plan tout différent de celui que Plutarque a suivi dans ses vies parallèles, et qu'ici l'auteur avoit fait une suite d'histoire de tous les Césars. Ce qui semble confirmer ma conjecture que ces vies sont d'une autre main.

[2] Il n'est pas étonnant que la populace donne ce nom au nouvel empereur; car ce nom de Néron pouvoit lui être cher à cause des désordres et de la licence où elle vivoit sous celui qui le portoit; mais qu'Othon reçoive le nom de ce monstre dont on venoit de se défaire et dont la mort avoit causé une allégresse publique, et qu'il le mette lui-même à la tête des lettres qu'il adressoit aux gouverneurs, voilà de quoi on ne sauroit assez s'étonner.

[3] L'écrivain dont parle ici Plutarque, ne s'appeloit point *Claudius Rufus*, mais *Cluvius Rufus*; M. Cluvius Rufus, qui fut consul subrogé l'an de Rome 697. Il avoit écrit l'histoire de son temps. Au reste, ce passage sert à l'intelligence de celui de Suétone, qui écrit: *Imo, ut quidam tradiderunt, etiam diplomatibus primisque epistolis suis ad quosdam provinciarum præsides Neronis cognomen adjecit.* Il parle des lettres qu'on donnoit aux courriers pour leur établissement, et pour leur faire fournir les choses nécessaires pour leur course.

[4] Tacite dit de Paulin qu'il étoit lent de sa nature, et qu'il aimoit mieux devoir son salut à sa conduite, que la victoire au hasard, et il lui reprocha en cette

occasion deux fautes considérables ; la première, c'est qu'au lieu de faire sonner la charge, et d'aller soutenir sa cavalerie en tombant brusquement sur Cécina, il s'amusa à faire combler les fossés, et à aplanir les chemins pour étendre ses bataillons, ne voulant pas commencer à vaincre qu'il n'eût pris toutes ses précautions pour n'être pas vaincu. Cela donna le temps aux ennemis de se retirer dans les vignes, d'où ils revinrent à la charge, et tuèrent les plus avancés de la cavalerie prétorienne, parmi lesquels le roi Épiphanes fut blessé en combattant vaillamment. Et la seconde, est de n'avoir pas profité du désordre qui se mit dans les Vitelliens, et d'avoir fait sonner la retraite fort mal à propos. Il est bon d'avoir de la prudence, et de ne rien mettre au hasard que le moins qu'on peut ; mais la prudence elle-même veut qu'on profite promptement des occasions que la fortune présente, et dont la rapidité ne donne pas lieu à une longue réflexion.

5 Ces pensées pouvoient fort bien tomber dans l'esprit de quelques gens de bien qui ne souhaitoient rien tant que de voir la paix succéder à la guerre, et de changer deux mauvais princes pour un bon. Mais, comme dit fort bien Tacite, il est à croire que Paulin étoit trop sage pour se persuader que les soldats, qui avoient allumé volontairement une guerre civile, voulussent y renoncer pour le désir du repos dans un siècle si corrompu, ni que deux armées, différentes de mœurs, de langage et d'intérêt, pussent jamais s'accorder en un point si important. D'ailleurs, les chefs des deux partis, accablés pour la plupart de dettes, et souillés de mille crimes, n'avoient garde de donner leur voix qu'à un prince semblable à eux, et qui leur fût obligé de son élection.

6 Quand le combat fut résolu, on délibéra si l'empereur s'y trouveroit en personne, ou s'il se retireroit,

Paulin et Marius Celsus n'osèrent s'opposer à son départ, de peur qu'il ne semblât qu'ils vouloient l'exposer aux dangers. Il se retira donc à Brexelles, ce qui fut le commencement de sa ruine, comme Plutarque le raconte ici.

7 Ces ordres, que les princes envoient de loin à leurs généraux, sont ordinairement malheureux. Mille exemples le prouvent, et il n'est pas difficile d'en donner la raison, on ne voit pas où l'on n'est point, et il est impossible de choisir de loin le lieu, l'occasion, et le moment favorable pour combattre; c'est tout ce que le capitaine le plus expérimenté peut faire quand il est présent.

Ibid. Tacite dit que les ordres d'Othon étoient conçus dans les termes les plus durs, et accompagnés de reproches sanglants sur la lenteur des généraux; tant ce prince étoit impatient de voir à quoi se termineroient ses espérances. *A. L. D.*

8 Tacite a écrit que les gladiateurs n'ont pas tant de résolution dans le combat, que les soldats. *Sed neque ea constantia gladiatoribus ad prœlia, quæ militibus.* Mais nous avons un jugement plus ancien qu'on a porté sur les gladiateurs; c'est celui de Platon, qui, dans son dialogue intitulé *Lachès*, ou *de la Valeur*, fait voir le peu de courage et l'inutilité de ces gens dans les armées, où ils n'ont jamais bien servi. Car voici comme il fait parler Lachès, un des généraux des Athéniens. « J'ai vu, dit-il, grand nombre « de ces gladiateurs dans des occasions assez chaudes, « et je sais ce qu'ils tiennent, je les connois parfaite- « ment; et sur cela il est aisé de fonder le jugement « qu'on en doit faire. Il semble que la Providence « ait permis à dessein qu'aucun de ces gens-là n'ait « jamais acquis la moindre réputation à la guerre ». Tom. II, pag. 351 de ma seconde édition.

9 On pourroit peut-être tirer de ce passage quelque sorte de preuve que cette vie d'Othon n'est pas de Plutarque, mais d'un de ses fils; car dans le temps que Plutarque auroit pu passer dans ce champ de bataille, le jeune homme qui s'étoit trouvé à ce combat, n'auroit pas été bien vieux. En effet, la bataille de Bédriac où Othon fut vaincu, fut donnée l'an lxix de l'ère chrétienne. Or Plutarque se retira dans sa patrie sur la fin du règne de Domitien, à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans, l'an de l'ère chrétienne xciij ou xciv. Le soldat dont il est ici question, étoit fort jeune quand il se trouva à cette bataille; il ne pouvoit donc pas être fort vieux vingt-quatre ou vingt-cinq ans après, lorsque Plutarque se retira, et l'on ne sauroit entendre ce passage d'un autre voyage que Plutarque eût fait en Italie; car il est constant qu'après sa retraite, il ne sortit plus de Chéronée, et qu'il y finit ses jours. Il doit donc être entendu d'un voyage fait quelques années après, non par Plutarque lui-même, mais par un de ses fils. D'où il s'ensuit que ces deux dernières vies sont d'une autre main que de celle de Plutarque qui a fait les Parallèles. Il faut que ce soit l'ouvrage d'un de ses fils. Si l'on joint à cette preuve celle du style, qui est différent, cela fortifiera extrêmement ma conjecture.

10 Il ne pouvoit y avoir d'autre raison que celle-ci, que les paysans des environs accourus pour dépouiller les morts, les avoient ainsi entassés. Je doute que Plutarque se fût amusé à rechercher la cause de tous ces morts entassés jusqu'à la hauteur d'un homme.

11 L'expression du texte est très remarquable; car elle est singulière, et je ne crois pas qu'on en trouve un seul exemple, τρόπαια ἐγένοντο, à la lettre, « ils « devenoient des trophées », pour dire qu'ils tomboient à ses pieds, comme on voit aux pieds des trophées des figures humiliées et suppliantes. L'image

fait deviner l'expression, elle sent le jeune homme. Je ne crois pas que Plutarque s'en fût jamais avisé, ni qu'il l'eût hasardée.

[12] Rien n'est plus glorieux que de sacrifier sa vie pour le salut de son pays. Mais je ne sais si tout le monde jugera si favorablement de cette action. Je suis persuadé qu'il y aura des gens qui s'étonneront qu'Othon, qui avoit encore de si grandes ressources, l'armée de Mésie qui arrivoit, les forces de l'Asie, de la Syrie et de l'Egypte, et les troupes qui faisoient la guerre en Judée, et ce qui est encore plus considérable, qui avoit tant de milliers d'hommes si affectionnés pour lui, prenne le parti de se tuer plutôt que de tenter encore la fortune. Il semble que l'intérêt de sa famille, peut-être même celui de Rome, et sa gloire demandoient qu'il ne se trahît pas ainsi lui-même, et qu'il résistât à ce désespoir. Je laisse cela au jugement des sages.

FIN DES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE.

CHRONOLOGIE

POUR LES VIES

DE PLUTARQUE.

Ans du Monde.	Ans avant la première Olympiade.		Ans av. la fondation de Rome.	Ans avant J. C.
2437	737	Le déluge, qu'on a appelé de Deucalion, parce qu'il arriva sous son règne, 15 ou 16 ans avant la sortie des enfants d'Israël hors d'Egypte.	761	15[illegible]
2547	627	Minos premier, fils de Jupiter et d'Europe, régna en Crète, cent dix ans après ce déluge. Ce fut un roi très-juste.	651	140[illegible]
2698	486	Minos second, fils de Lycaste et petit-fils du premier, succéda à son père. Ce fut un tyran.	500	1250
		THÉSÉE.		
2720	454	L'expédition des Argonautes vers l'an du monde 2720. On ne peut pas douter que Thésée ne vécut en ce temps-	478	12[illegible]8

Ans du Monde.	Ans avant la première Olympiade.		Ans av. la fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		là, puisqu'il étoit avec Jason; et que son fils Démophon alla à la guerre de Troie, qui arriva 40 ans après cette expédition.		
2768	406	La prise de Troie. Jephté étoit alors juge d'Israël.	430	1110
2847	327	Le retour des Héraclides en Péloponèse, 80 ans après la prise de Troie.	351	1101
2880	294	Première guerre des Athéniens contre Sparte, dans laquelle Codrus, roi d'Athènes, se dévoua pour son pays. Saül, premier roi d'Israël.	318	1068
2894	288	Les Ilotes assujétis par Agis, roi de Sparte.	304	1055
2908	266	La migration ionique, 140 ans après la prise de Troie.	290	1040
		LYCURGUE.		
3045	129	Il vivoit du temps du prophète Elisée. Thalès le musicien vivoit en même temps.	153	904

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans av. la fondation de Rome.
3174	I.	*Première Olympiade.*	25
		ROMULUS.	Ans de la fondation de Rome.
3198	VII. I.	ROME bâtie la première année de l'olympiade VII.	
3201	VII. 4.	ENLÈVEMENT des Sabines.	4
3235	XVI. I.	MORT de Romulus.	38
		NUMA.	
3236	XVI. 3.	ELU roi.	39
3279	XXVII. 2.	Sa mort.	82
		SOLON.	
3350	XLV. I.	ON ne peut pas douter du temps auquel Solon florissoit, puisqu'il vivoit du temps de Pisistrate, qui se rendit maître d'Athènes, l'olympiade L. Solon étoit plus vieux que lui de 25 ou 30 ans.	153
		Conjuration de Cylon.	
3354	XLVI. I.	EPIMÉNIDE arrive à Athènes. Les sept sages, Esope, Anacharsis, Scythe.	157
3356	XLVI. 3.	SOLON, archonte.	159
		CRÉSUS, roi de Lydie.	
3370	L. I.	PYTHAGORE va en Italie.	173

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3391	LV. 2.	CYRUS, roi des Perses.	194	557
3401	LVI. 4.	CRÉSUS pris.	204	547
		VALÉRIUS PUBLICOLA.		
3442	LXVIII. I.	IL est fait consul à la place de Collatin. Combat de Brutus et d'Aruns, fils aîné de Tarquin. Ils se tuent tous deux.	245	506
3444	LXVIII. 3.	TROISIÈME consulat de Publicola. Horatius Pulvillus, son collègue, dédie le temple de Jupiter Capitolin. HORATIUS COCLÈS défend l'entrée du pont Sublicius contre les Toscans.	247	504
3448	LXIX. 3.	MORT de Publicola.	251	500
3459	LXXII. I.	On marque à cette année la bataille de Marathon, où Darius, fils d'Hystaspe, fut défait par Miltiade, général des Athéniens. Mais il faut la reculer de deux années. Elle ne fut donnée que la troisième année de cette olympiade lxxij.	262	489

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		Thémistocle et Aristide y combattirent.		
		CORIOLAN.		
3460	LXXII. 2.	IL est exilé, parce qu'il avoit empêché qu'on distribuât au peuple le blé qu'on avoit apporté de Sicile. Il se retire chez les Volsques.	263	488
3462	LXXIII. 1.	NAISSANCE d'Hérodote.	265	486
3463	LXXIII. 2.	CORIOLAN assiége Rome, et se retire à la prière de sa mère et de sa femme. Après son retour chez les Volsques, il est lapidé.	266	485
		ARISTIDE.		
3467	LXXIV. 2.	ARISTIDE banni du ban de l'ostracisme, et rappelé trois ans après.	270	481
		THÉMISTOCLE.		
3470	LXXV. 1.	BATAILLE de Salamine, où Xerxès, fils de Darius, fut défait par Thémistocle, général des Athéniens, et par Eurybiade, général des Lacédémoniens.	273	478
3471	LXXV. 2.	BATAILLE de Pla-	274	477

Ans du monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		tée, où Mardonius, gendre et lieutenant de Darius, fut défait par Aristide et par Pausanias.		
3474	LXXVI. 1.	NAISSANCE de Thucydide.	277	47
3479	LXXVII. 2.	THÉMISTOCLE banni du ban de l'ostracisme.	282	46
		CIMON,		
3480	LXXVII. 3.	Fils de Miltiade, étoit un peu plus jeune que Thémistocle, et vivoit dans le même temps. Il est envoyé en Asie, où il bat les Perses par terre et par mer.	283	46
3481	LXXVII. 4.	NAISSANCE de Socrate; il vécut soixante et onze ans.	284	46
3500	LXXXII. 2.	CIMON meurt.	303	44
		Naissance d'Alcibiade, la même année.		
		Hérodote et Thucydide fleurissent. Thucydide étoit plus jeune qu'Hérodote de 12 à 13 ans.		
		PÉRICLÈS,		
3519	LXXXVII. 2.	FILS de Xantippe, ément la guerre pélo-	322	42

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		ponésiaque, qu'on appelle aussi la guerre d'Archidamus, parce qu'Archidamus étoit alors roi de Sparte. Cette guerre dura 27 ans, Périclès fut tuteur d'Alcibiade. Il étoit fort jeune, lorsque les décemvirs allèrent à Athènes demander les lois de Solon.		
3521	LXXXVII. 4.	MORT de Périclès.	324	427
3522	LXXXVIII. 1.	NAISSANCE de Platon.	325	426
		XERXÈS tué par Artaban.		
		NICIAS.		
3535	XCI. 2.	LES Athéniens font dessein d'aller faire la guerre en Sicile par les conseils d'Alcibiade, auxquels Nicias s'oppose inutilement.	338	413
3537	XCI. 4.	NICIAS défait en Sicile, pris et mis à mort.	340	411
		ALCIBIADE.		
3538	XCII. 1.	IL étoit plus jeune que Nicias, avec lequel il fut long-temps brouillé. Il se retira à Sparte l'année que les	341	410

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		Athéniens résolurent d'aller faire la guerre en Sicile; mais ayant été averti qu'on vouloit le tuer, il se retira vers Tisapherne, général de l'armée de Darius.		
3539	XCII. 2.	Le vieux Denys s'empare de la tyrannie à Syracuse.	342	406
		LYSANDRE.		
3541	XCIII. 4.	Finit la guerre péloponésiaque qui avoit duré 27 ans, et établit trente tyrans à Athènes.	348	403
		Xénophon fleurit; il étoit contemporain de Thucydide, quoique plus jeune, et il commence son histoire où Thucydide finit la sienne. Ainsi ces trois historiens, Hérodote, Thucydide et Xénophon se suivent et comprennent toute l'histoire grecque.		
3546	XCIV. 1.	Alcibiade tué par les ordres de Pharnabaze.	349	402

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		ARTAXERXE.		
3549	XCIV. 4.	Il étoit fils de Darius et frère du jeune Cyrus. Il commença à régner quand Lysandre se rendit maître d'Athènes. Il gagna une grande bataille contre son frère Cyrus. Les Grecs, qui étoient dans l'armée de Cyrus, font cette belle retraite qui est si admirablement décrite par Xénophon.	362	399
3550	XCV. 1.	Mort de Socrate.	363	398
		AGÉSILAS.		
3553	XCV. 4.	Il étoit plus jeune que Lysandre, qui fut amoureux de lui. Il monta sur le trône de Sparte, après la mort de son frère Agis.	356	395
3554	XCVI. 1.	Lysandre relégué dans l'Hellespont par Agésilas.	357	394
3555	XCVI. 2.	Agésilas défait la cavalerie des Perses. Mort de Lysandre.	358	393
3561	XCVII. 4.	Défaite des Romains à Allia.	364	387

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		CAMILLE.		
3562	XCVIII. 1.	Il se retire à la ville d'Ardée.	365	386
3566	XCIX. 1.	Naissance d'Aristote.	369	382
3569	XCIX. 4.	Naissance de Démosthène.	372	379
3574	CI. 1.	Chabrias défait les Lacédémoniens.	377	374
3579	CII. 2.	Traité de paix entre les Athéniens et les Lacédémoniens. La même année la célèbre bataille de Leuctres, où les Lacédémoniens commandés par Cléombrotus, sont défaits par les Thébains, qui avoient pour général Epaminondas. Cléombrotus y fut tué.	382	366
		PÉLOPIDAS.		
3580	CII. 3.	Il étoit général des Thébains, il commandoit le bataillon sacré à la bataille de Leuctres.	383	368
3582	CIII. 1.	Le vieux Denys, tyran de Sicile, meurt, et son fils le jeune Denys lui succède.	385	366
3584	CIII. 3.	Isocrate fleurit ; il étoit beaucoup plus jeune que Platon.	387	364

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		TIMOLÉON.		
3585	CIII. 4.	Il tue son frère Timophanes, qui vouloit s'emparer de la tyrannie à Corynthe.	388	363
3586	CIV. 1.	Pelopidas défait Alexandre, tyran de Phères en Thessalie; mais il est tué dans le combat.	389	362
3587	CIV. 2.	La célèbre bataille de Mantinée, gagnée par Epaminondas, qui y est tué par le fils de Xénophon l'historien.	390	361
3588	CIV. 3.	Mort de Camille.	391	360
3589	CIV. 4.	Mort d'Artaxerxe. Agésilas meurt la même année.	392	359
		DION.		
3593	CV. 4.	Il chasse le jeune Denys, tyran de Sicile.	396	355
3594	CVI. 1.	Naissance d'ALEXANDRE le Grand.	397	354
3596	CVI. 3.	Dion assassiné par Callippus.	399	352
		DÉMOSTHÈNE.		
3598	CVII. 1.	Commence à haranguer contre Philippe.	401	350
3602	CVIII. 1.	Mort de Platon.	405	346

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3605	CVIII. 4.	TIMOLÉON envoyé en Sicile au secours des Syracusains.	408	343
3607	CIX. 2.	DENYS le jeune envoyé à Corinthe.	410	341
3609	CIX. 4.	NAISSANCE d'Epicure.	412	339
3610	CX. 1.	TIMOLÉON gagne une grande bataille contre les Carthaginois.	413	338
3612	CX. 3.	LA célèbre bataille de Chéronée, où les Athéniens et les Thébains sont défaits par Philippe ; Alexandre son fils commandoit une aile.	415	336
3613	CX. 4.	MORT de Timoléon.	416	335
		ALEXANDRE LE GRAND.		
3614	CXI. 1.	DÉCLARÉ général de tous les Grecs contre les Perses, après la mort de son père Philippe.	417	334
3616	CXI. 3.	LA bataille du Granique.	419	332
3619	CXII. 2.	LA bataille d'Arbelles.	422	329
3623	CXIII. 2.	PORUS vaincu.	426	325
3627	CXIV. 1.	MORT d'Alexandre.	430	321

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome	Ans avant J. C.
		PHOCION		
3632	CXV. 3.	Se retire vers Polyperchon, qui le trahit et le livre aux Athéniens, qui le font mourir.	435	316
		EUMÈNE		
3634	CXVI. 1.	Etoit un des principaux capitaines d'Alexandre, il avoit servi sous le roi Philippe. Il est trahi et livré à Antigonus, qui le fait mourir.	437	314
		DÉMÉTRIUS,		
3636	CXVI. 3.	Surnommé Poliorcètes, preneur de villes, fils d'Antigonus. Il est laissé en Syrie avec le commandement de l'armée, quoiqu'il n'eût alors que vingt-deux ans.	439	311
3643	CXVIII. 2.	Il délivre Athènes.	446	305
		PYRRHUS,		
3670	CXXV. 1.	Roi d'Epire, contemporain de Démétrius; il passe en Italie, où il défait le consul Lævinus.	473	278
3685	CXXVIII. 4.	Première guerre	488	263

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J.C.
		punique, qui dura 24 ans.		
3696	CXXXI. 3.	NAISSANCE de Philopœmen.	499	252
		ARATUS,		
3699	CXXXII. 3.	DE Sicyone, délivre sa patrie de la tyrannie de Nicoclès.	502	249
		AGIS ET CLÉOMÈNE.		
3723	CXXXVIII. 2.	ILS étoient contemporains d'Aratus, puisqu'Aratus fut vaincu par Cléomène.	526	225
		PHILOPŒMEN		
3727	CXXXIX. 2.	AVOIT trente ans lorsque Cléomène prit la ville de Mégalopolis, où il donna aux habitants le temps de se sauver, et les empêcha d'écouter les propositions de Cléomène.	530	221
		ANNIBAL, MARCELLUS, FABIUS MAXIMUS, SCIPION L'AFRICAIN, étoient tous de même temps.		
3731	CXL. 2.	SECONDE guerre punique, qui dura 18 ans.	534	217

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3733	CXL. 4.	Annibal défait le consul Flaminius au lac de Trasimène.	536	215
3734	CXLI. 1.	Et les consuls Varron et L. AEmilius, au bourg de Cannes.	537	214
3736	CXLI. 3.	Il est battu à Nole par Marcellus.	539	212
3738	CXLII. 1.	Marcellus prend Syracuse.	541	210
3741	CXLII. 4.	Fabius Maximus se rend maître de Tarente.	544	207
3747	CXLIV. 2.	Mort de Fabius Maximus.	550	201
3749	CXLIV. 4.	Scipion triomphe de l'Afrique.	552	199
		T. QUINCTUS FLAMINIUS.		
3752	CXLV. 3.	Il est consul, et n'avoit pas encore trente ans.	555	196
		CATON LE CENSEUR.		
		Vivoit dans le même temps; car il étoit avec Fabius Maximus quand il prit Tarente, et n'avoit que vingt-un ou vingt-deux ans.		
3754	CXLVI. 1.	Toute la Grèce mise en liberté par T. Q. Flaminius.	557	194

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J.C.
3755	CXLVI. 2.	Il triomphe de l'Espagne.	558	193
3766	CXLIX. 1.	Scipion l'Africain meurt.	569	182
3767	CXLIX. 2.	Philopœmen meurt.	5 0	181
		La même année le premier consulat de		
		PAUL ÉMILE.		
		Il étoit fils de Lucius Emilius, qui fut défait par Annibal à la bataille de Cannes.		
3782	CLIII. 1.	Dans son second consulat, il défait le roi Persée et le prend prisonnier. C'étoit du temps de Judas Machabée.	585	166
		Térence fleurissoit dans le même temps.		
3790	CLV.	Paul Emile meurt.	593	158
3791	CLVI. 3.	Naissance de Marius.	597	154
3801	CLVII. 4.	La troisième guerre punique, qui dura 4 ans.	604	147
		Mort du vieux Caton.		
3804	CLVIII. 3.	Le jeune Scipion, fils de Paul Emile, ruine Carthage.	607	144
		TIBÉRIUS et C. GRACCHUS.		
3827	CLXIV. 2.	Lois de Caïus Gracchus.	630	121

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		MARIUS		
3843	CLXVIII. 2.	VA en Numidie contre Jugurtha. Naissance de Cicéron.	646	105
3844	CLXVIII. 3.	NAISSANCE de Pompée.	647	104
3846	CLXIX. 1.	MARIUS, consul pour la seconde fois, est envoyé contre les Cimbres.	649	101
3850	CLXX. 1.	NAISSANCE de Jules César, sous le sixième consulat de Marius.	653	98
		SYLLA.		
3855	CLXXI. 2.	ENVOYÉ en Cappadoce après sa préture.	658	93
3862	CLXXII. 1.	IL se rend maître de Rome.	665	86
3863	CLXXIII. 2.	IL se rend maître d'Athènes. Mort de Marius la même année.	666	85
		SERTORIUS		
3867	CLXXIV. 2.	ENVOYÉ en Espagne.	670	81
3868	CLXXIV. 3.	LE jeune Marius vaincu par Sylla, qui défait ensuite Pontius Télésinus aux Portes de Rome. Il entre dans	671	80

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		la ville, est fait dictateur, et exerce toutes sortes de cruautés.		
		MARCUS CRASSUS		
		S'enrichit des proscriptions de Sylla. Il étoit plus vieux que Pompée.		
		POMPÉE,		
3869	CLXXIV. 4.	Agé de vingt-cinq ans, est envoyé en Afrique, où il défait Domitius.	672	79
		CATON D'UTIQUE		
		Etoit plus jeune que Pompée; car il n'avoit que quatorze ans lorsque Sylla exerçoit ses plus grandes cruautés.		
		CICÉRON		
3870	CLXXV. 1.	Défend Roscius, que Sylla vouloit secrètement opprimer.	673	78
3871	CLXXV. 2.	Sylla quitte la dictature, et meurt l'année suivante.	674	77
3874	CLXXVI. 1.	Pompée combat en Espagne contre Sertorius.	677	74

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		LUCULLUS		
877	CLXXVI. 4.	ENVOYÉ contre Mithridate, après son consulat.	680	71
879	CLXXVII. 2.	SERTORIUS assassiné en Espagne. Crassus fait consul avec Pompée.	682	69
881	CLXXVII. 4.	TIGRANE défait par Lucullus.	684	67
887	CLXXIX. 2.	MORT de Mithridate. Pompée force le temple de Jérusalem. Naissance d'Auguste.	690	61
		JULES CÉSAR,		
891	CLXXX. 2.	CONSUL avec Bibulus, obtient l'Illyrie et les deux Gaules avec quatre légions, et donne sa fille Julie à Pompée.	694	57
897	CLXXXI. 4.	CRASSUS pris et tué par les Parthes.	700	51
902	CLXXXIII. 1.	CÉSAR défait Pompée dans la plaine de Pharsale. Pompée s'enfuit en Egypte, où il est tué.	705	4
903	CLXXXIII. 2.	CÉSAR se rend maître d'Alexandrie, soumet l'Egypte, passe en Syrie, et va contre Pharnace, roi de Pont, qu'il défait.	706	45

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	An ava J. C
3904	CLXXXIII. 3.	Il défait Juba, Scipion et Pétréius en Afrique, et triomphe quatre fois. Mort de Caton, qui se tue lui-même.	707	44
3905	CLXXXIII. 4.	Il défait les fils de Pompée à Munda en Espagne. Cnéus Pompée fut tué dans le combat, et Sextus s'enfuit en Sicile. César triomphe pour la cinquième fois.	708	43
		BRUTUS.		
3906	CLXXXIV. 1.	César est tué par Brutus et par Cassius.	709	4
3907	CLXXXIV. 2.	Brutus passe en Macédoine.	710	4
		M. ANTOINE.		
		Est vaincu par Auguste, à Modène, la même année. Il se retire vers Lépidus, triumvirat d'Auguste, de Lépidus et d'Antoine, qui partagent entre eux l'empire.		
3908	CLXXXIV. 3.	Bataille de Philippes, où Brutus et Cassius sont défaits par Auguste et par Antoine, et se tuent eux-mêmes.	711	4
3909	CLXXXIV. 4.	Antoine se ligue	712	3

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		avec Sextus Pompée contre Auguste.		
3910	CLXXXV. 1.	AUGUSTE et Antoine se réconcilient après la mort de Fulvie, femme d'Antoine, qui épouse Octavie, sœur d'Auguste.	713	38
3918	CLXXXVII. 2.	NOUVEAU sujet de guerre entre Auguste et Antoine.	721	30
3919	CLXXXVII. 2.	BATAILLE d'Actium, où Antoine est défait par Auguste, et se re-tire en Egypte avec Cléopâtre.	722	29
3920	CLXXXVII. 3.	AUGUSTE se rend maître d'Alexandrie. Antoine se donne la mort, et Cléopâtre suit son exemple.	723	28
		GALBA.		Ans de l'Ere Chr.
3947	CXCIV. 2.	GALBA né la même année que J. C.	750	1
3981	CCII. 4.	NAISSANCE d'Othon.	784	34
3982	CCIII. 1.	GALBA est consul.	785	35
401?	CCXI. 4.	RÉVOLTE de Vindex. Néron se tue lui-même. Galba est nommé empereur.	820	70
		OTHON		
4019	CCXII. 1.	Se révolte contre Galba, le tue et s'saisit de l'empire. Trois mois après, il est vaincu par Vitellius, et se donne lui-même la mort.	821	71

TABLE DES AUTEURS

que Plutarque a cités dans ces Vies.

A.

Anticlide, historien.
Antigène, historien.
Antigénidas.
Antigonus Carysthius, historien.
Antigonus, roi.
Antiloque, poète.
Antimaque de Téos.
Antimaque de Colophone.
Anthiochus d'Ascalon.
Antiphane, poète comique.
Antiphon, sophiste.
Anthisthène.
Apollodore.
Apollonidès.
Apollonius Molon.
Apollothémis.
Aratus, ses *Mémoires*.
Archélaüs, poète.
Archestratus, poète.
Archiloque.
Archimède,
Archippus.
Aristippe de Cyrène.
Aristobule, historien.
Aristocrate, fils d'Hipparchus.
Aristhon le philosophe.
Ariston de Chio.
Aristophane.
Aristote.
Aristoxène.
Athanis, historien.
Athénodore Sandon.
Auguste. Ses *Commentaires* et ses *Mémoires*.
Autoclidès ou Anticlidès.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

S.

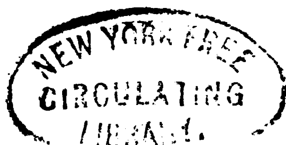
T.

FIN DE LA TABLE DES AUTEURS.

AU LECTEUR.

Il y a des sentiments si bizarres et si étranges dans la vie de ce Philosophe, et dans celles de Théodore, d'Hégésias et d'Annicéris qui l'ont suivi, ou qui ont fait semblant de le suivre, qu'il seroit presqu'à souhaiter qu'il n'en eût jamais été parlé : mais il y en a d'autres aussi qui me paroissent si nobles, si généreux et si élevés, que je voudrois de tout mon cœur que chacun en eût toujours l'âme remplie.

Je pourrois bien marquer ici ces sentiments qui me choquent et qui me font presque peur. Je pourrois bien marquer encore ces autres sentiments qui me paroissent si beaux et si dignes d'un esprit bien fait : mais j'ai trop bonne opinion de mes Lecteurs pour me sentir obligé d'en user ainsi. Il ne me reste donc qu'une chose à faire, ce me semble ; c'est de prier les honnêtes gens de lire mon françois comme ils liroient le grec de Diogène, et de ne pas imputer à l'interprète des fautes qu'il n'a pas commises, et des opinions qu'il n'approuve point.


CIRCULATING



ARISTIPPE.

D'après santi Bartoli.

quelqu'un ayant demandé à Diogène ce qu'il lui sembloit d'Aristippe : « Je trouve, dit-il, « que c'est un fort bon chien pour un « roi (*a*) ».

Timon (*b*) lui a donné un coup de dent aussi-bien que les autres, quand il a dit en quelqu'endroit :

Ce galant docteur de Cyrène
Est fort friand de volupté,
Et souvent ajuste sans peine
L'erreur avec la vérité (*c*).

(*a*) J'avois d'abord traduit, « Je crois, dit-il, qu'un « chien, fait comme Aristippe, réussiroit admirable- « ment bien auprès d'un roi ». Le grec dit seulement *βασιλικὸν κύνα*, *un chien royal*. Au reste, on sait assez que Diogène fut surnommé *le chien* par les Grecs, et c'est à quoi il fait allusion. Mais Diogène étoit un chien sauvage et fâcheux si jamais il en fut ; au lieu qu'Aristippe étoit le plus joli et le plus aimable chien dont on ait parlé, depuis la nourrice du grand Cyrus, jusqu'à la chienne de M. Scarron.

(*b*) Ce Timon n'est pas ce fameux et célèbre misantrope *Amaro Tosco del seme humano*, qui vivoit à Athènes du temps d'Anaxagore et de Périclès ; c'est un poète, c'est un philosophe, pour qui Antigonus et Ptolémée Philadelphe eurent beaucoup d'estime.

(*c*) Je crois que ces quatre lignes expriment assez bien ce vers de Timon,

Οἷα τ' Ἀριςίππου τρυφερὴ φύσις ἀμφαφόωντος ψεύδη.

Elles valent bien encore, si je ne me flatte, la version d'Aldobrandin : *Qualeque Aristippi delicatum ingenium contrectantis falsa.*

Un jour il eut envie de manger d'une perdrix à son souper, et en donna jusqu'à une pistole et demie (a). Quelqu'un de ses amis sut cela, et ne se put empêcher de lui en dire un mot. Aristippe l'écouta fort patiemment ; mais ensuite il lui fit cette demande : « Si les perdrix ne coûtoient qu'un carolus « la pièce, vous en acheteriez à ce prix-là, « n'est-ce pas ? Assurément, dit l'autre. Hé « bien, reprit Aristippe, je n'estime pas plus « une pistole et demie, que vous un carolus (b). Etes-vous content » ?

Denys lui ayant un jour donné le choix de trois femmes qui étoient les plus belles de son serrail, il les prit toutes trois, et dit qu'Alexandre Pâris ne s'en étoit pas mieux trouvé pour avoir jugé en faveur d'une déesse, contre deux autres déesses. Mais les ayant fait conduire jusqu'à la porte du palais, il les renvoya, et leur dit qu'elles seroient assurément mieux chez le prince que chez lui ; faisant voir par là que s'il savoit bien recevoir, il savoit bien dédaigner aussi. Et c'est pour cela sans doute que Straton dit un jour : « Il n'y a qu'un Aristippe au monde qui sa« che porter tantôt une casaque de pourpre, « et tantôt des haillons ».

(a) Le grec dit, cinquante drachmes.
(b) Le grec dit, obole.

Denys lui ayant un jour craché au visage, il l'endura en galant homme, et n'en témoigna aucun ressentiment. Un de ses amis l'ayant rencontré le lendemain : « Quoi, Aris-« tippe, lui dit-il, souffrir de telles indi-« gnités? Vous n'y songez pas, repartit Aris-« tippe; mille pauvres pêcheurs se mouillent « souvent jusqu'à la peau pour n'attraper « peut-être qu'un goujon, ou quelque mé-« chante sardine; et vous ne voudriez pas « que je souffrisse un peu de flegme qui « tombe sur mon visage, pour pêcher un « turbot ou un saumon (a)? C'est l'entendre « mal, ne vous en déplaise ».

Une autre fois, comme il passoit par la rue, Diogène qui lavoit des choux et des poireaux, s'adressa à lui, et lui dit : « Si tu « avois appris à manger de ce que j'apprête, « tu ne ferois point la cour aux rois comme « tu fais. Mais vous, seigneur Diogène, lui « répondit Aristippe, si vous aviez appris à « vivre avec les vivants, vous ne laveriez ni « choux ni poireaux comme vous faites ».

Comme on lui demandoit quel avantage il avoit tiré de la philosophie : « Quel avantage?

(a) J'ai accommodé cela à notre manière. Le texte dit βλέννος, que les grecs mettent au nombre des gros poissons.

« dit-il, c'est que je puis converser avec tout « le monde, et ne rien craindre ».

Quelqu'un le reprenant de ce qu'il faisoit trop grande dépense : « Croyez-moi, dit-il, « la chose ne sauroit être si mauvaise que « vous pensez, puisque les Dieux mêmes « prennent plaisir à la splendeur et à la « magnificence des sacrifices qu'on leur « fait (*a*) ».

Mais vous, messieurs les philosophes, qu'avez-vous tant par-dessus les autres hommes? « Au moins une chose, c'est que quand « il n'y auroit point de lois au monde, nous

(*a*) Ménandre, dans certains vers que rapporte Clément Alexandrin, Horace dans une de ses odes, etc., condamnent ces vanités spécieuses que le peuple admire si sottement; et je tiens pour tout assuré, qu'Aristippe étoit trop éclairé pour donner là-dedans; mais c'est une adresse du personnage qui se vouloit défaire d'un censeur chagrin et importun, et il en usera encore de même; car quand on le reprendra de l'excès de sa dépense, il ne manquera pas de demander: « Le prince n'est-il pas vertueux? (Dieu sait « si on sera assez hardi pour dire que non.) Hé bien, « le prince fait pourtant ce que je fais, et dont vous « me blâmez si fort ». Comme qui diroit : Vous couchez avec la femme de votre voisin. Ah, le grand mal! répondit l'autre. Est-ce que Jupiter n'en fit pas autant avec Alcmène autrefois?

At quem Deum? Qui templa cœli summa sonitu concutit.
TÉRENCE.

ARISTIPPE.

Aristippe étoit de Cyrène, ville de Lybie; mais, au rapport d'Antisthène, la réputation de Socrate, et tant de belles choses qu'il avoit ouï dire de lui, l'attirèrent à Athènes.

Phanias le péripatéticien dit que s'étant mis à professer la philosophie, ce fut le premier des disciples de Socrate qui prit de l'argent de ceux qu'il instruisoit, et que même il lui envoya un jour une somme de quatre cents livres, ou environ, qui étoit venue de ce gain. Mais comme Socrate ne pouvoit souffrir qu'on enseignât la vérité pour de l'argent, il la lui renvoya bientôt, et lui manda en même temps que son bon génie ne lui permettoit pas de recevoir des présents de cette nature.

Xénophon ne goûtoit pas fort Aristippe: apparemment qu'il y avoit quelque mésintelligence entr'eux. C'est pour cela, disent les auteurs qui en parlent, qu'au Traité des choses mémorables, il a introduit Socrate réfutant Aristippe sur le sujet de la volupté.

Théodore, au livre des sectes, le mal-

traite un peu aussi ; et Platon lui a donné quelqu'atteinte au dialogue de l'âme, suivant la remarque que nous avons déjà faite ailleurs.

Aristippe étoit particulièrement admirable (*a*) en une chose ; c'est qu'il s'accommodoit à tout, et que la diversité des lieux, des temps, des personnes, et de toutes les autres circonstances qui varient presque à l'infini, ne le déconcertoit jamais. Il étoit toujours lui-même, quoique tout changeât autour de lui. Enfin, on n'a jamais vu de meilleur acteur pour le théâtre, qu'Aristippe pour la vie civile. Aussi dit-on que ce fut principalement pour cela que Denys, prince de Sicile, l'estima plus que pas un de ceux qu'il avoit attirés à sa cour, voyant qu'il mettoit tout à profit, et usoit admirablement bien des choses, quelles qu'elles pussent être. En effet, il se servoit bien des occasions agréables, et les ménageoit en homme sage : mais comme il est vrai qu'il ne les laissoit jamais échapper lorsqu'elles se présentoient à lui, il est vrai aussi qu'il ne se mettoit pas autrement en peine de courir après les plaisirs absents. C'est pour cela sans doute que

(*a*) Mon françois en cet endroit est un peu plus étendu que le grec de l'auteur ; mais j'espère qu'on me pardonnera cette liberté ; car l'auteur est quelquefois extrêmement sec.

« ne laisserions pas de vivre tout comme nous « faisons (*a*) ».

Pourquoi les philosophes recherchent-ils les riches, et que les riches ne recherchent point les philosophes? « C'est que les philo- « sophes connoissent qu'ils ont besoin des ri- « ches, et que les riches ne connoissent pas « qu'ils ont besoin des philosophes ». Cette demande lui fut faite par Denys.

Platon lui disoit un jour : « Vous devriez « modérer l'excès de votre dépense, Aris- « tippe. Voyons, lui dit-il : Denys n'est-il « pas honnête homme? Sans doute. Or cet « honnête homme vit encore plus somptueu- « sement que moi. On peut donc vivre somp- « tueusement et honnêtement tout ensem- « ble ».

Quelle différence y a-t-il entre un homme bien élevé, et celui qui ne l'est pas? « La

(*a*) C'est que l'homme de bien est soi-même sa propre loi, et qu'il n'agit point vertueusement par la crainte des peines, parce qu'il est fortement persuadé qu'on ne sauroit être heureux et injuste tout ensemble. Il sait bien d'ailleurs « que la loi n'a point été faite « pour le juste, mais pour le méchant ». Je dis plus, quand on pourroit faire voir démonstrativement qu'il n'y a point de Providence, un homme d'honneur vivra toujours comme il a commencé, témoin Epicure, qui étoit sans difficulté le plus homme de bien qui fût à Athènes de son temps, et qui pourtant ne croyoit pas aux Dieux.

« même qu'on voit entre un cheval domté et « un autre qui ne l'est pas ».

Un jour, allant faire visite chez une courtisane, il remarqua qu'un jeune homme qui étoit avec lui en rougissoit; et en même temps : « Mon fils, lui dit-il, le mal n'est « pas d'y entrer, mais de n'en pouvoir sortir « quand on y est ».

Quelqu'un lui proposoit une énigme, et le pressoit fort de lui en donner la solution. Il faut avouer que vous êtes un grand badin, lui dit-il : « Hé pourquoi délier (*a*) une « bête si fâcheuse, puisque, tout attachée « qu'elle est, elle fait néanmoins tant de « peine aux gens » ?

Il disoit qu'il n'y a pas tant de mal à être mendiant, qu'à être ignorant; parce qu'un mendiant n'a besoin que d'être aidé d'un peu d'argent, au lieu qu'un ignorant a besoin d'être humanisé (*b*).

On lui disoit des injures, et il se retiroit tout doucement sans y répondre. Mais pourquoi t'enfuis-tu, Aristippe ? « C'est que, « comme vous avez le pouvoir de me dire

(*a*) Le mot grec, qui signifie *expliquer* ou *donner la solution d'une difficulté*, signifie aussi *délier*.

(*b*) Le terme grec, ἀνθρωπισμὸς, dit la même chose que le françois.

des injures, j'ai celui de ne les pas entendre aussi ».

On voit toujours ces philosophes chez ceux ii sont riches, et on voit toujours aussi les édecins chez les malades; mais on ne met is en question s'il vaut mieux être le malade ie le médecin.

Allant un jour par mer à Corinthe, le isseau sur lequel il étoit fut battu de la mpête, ce qui fit paroître quelque désordre r son visage. Mais, dit quelqu'un, d'où ent que nous autres qui ne sommes nullement savants, n'avons point de peur, penmt que les philosophes tremblent? « Parce que le risque n'est pas pareil, et que l'âme d'une bête ne vaut pas celle d'un homme ».

Quelqu'un se vantant de savoir une infité de choses: « Hé quoi, dit Aristippe, ceux qui mangent davantage, et qui sont perpétuellement au parc des exercices, sont-ils pour cela plus sains que les autres qui mangent avec mesure, et qui s'exercent sans excès » ? Non, sans doute. On peut nc dire avec raison, que pour être véritament savant, il suffit de lire des choses les, sans s'attacher à celles qui sont vaines superflues.

Un avocat ayant plaidé une cause pour, et l'ayant gagnée, lui demanda: hé

bien, dans cette affaire, à quoi vous a servi votre Socrate? « A ceci, dit-il; c'est que « tout ce que vous avez dit pour ma dé« fense est véritable depuis un bout jusqu'à « l'autre ».

Il disoit que le plus important précepte qu'il donnât à Arète sa fille, étoit de ne faire aucun cas de tout ce qui alloit au-delà du nécessaire.

« Quand j'aurai fait étudier mon fils, en « vaudra-t-il beaucoup mieux pour cela? « Au moins quand il sera au théâtre où se « tient l'assemblée du peuple (*a*), on ne dira « pas que c'est pierre sur pierre (*b*) ».

Quelqu'un lui ayant amené son fils, et le priant d'en avoir soin, il lui demanda quinze pistoles (c). Mais, dit l'autre, j'aurois un esclave pour ce prix-là. « Vous avez raison, « répondit Aristippe, achetez-en un, mon « ami, et vous en aurez deux ».

Il disoit qu'il prenoit de l'argent de ses disciples, pour leur apprendre à quoi ils devoient s'en servir.

(*a*) J'ai ajouté ces dernières paroles. C'est qu'en ce pays-là, les assemblées de ville se tenoient au théâtre.

(*b*) Λίθος, qui est employé dans le grec, signifie *une pierre* et *un sot*; et *Lapis*, en latin, tout de même, Tér. *Quid stas, lapis?* « lourdaut, gros sot ».

(c) Six cents drachmes.

On lui reprochoit un jour qu'ayant un procès, il avoit donné un écu à un avocat pour plaider : « Cela est vrai, dit-il ; et « quand je donne à manger à quelques-uns « de mes amis chez moi, j'en use de même « avec le cuisinier qui vient apprêter nos « viandes (*a*) ».

Denys voulut un jour qu'Aristippe l'entretînt de quelque point de philosophie, quoique ce ne fût ni le temps ni le lieu d'en parler ; car on étoit en débauche. « Je vous admire, lui « dit-il ; c'est moi qui vous apprends com- « ment il faut que vous parliez, et aujour- « d'hui vous voulez m'apprendre quand il « faut que je parle ». Le prince se sentit piqué de cette réponse : C'est donc ainsi que vous en usez ? lui dit-il. Hé bien, vous n'avez qu'à descendre tout à cette heure au bas-bout, Aristippe.

« De tout mon cœur : car vous voulez sans

(*a*) Anciennement, quand on vouloit traiter ses amis et ne pas aller au cabaret, on prenoit des cuisiniers à qui on donnoit tant par jour pour apprêter les viandes. Les fragments des *Comiques Grecs* que cite Athénée, font foi de cela, comme aussi plusieurs comédies de Plaute. Il y a même des savants qui croient que le passage de Térence où il est dit, *manipulus furum*, s'entend de ces sortes de gens ; mais d'autres l'entendent comme celui où Virgile dit :

Furta paro belli.

« doute que cette place devienne plus hono-
« rable qu'elle n'est (a) ».

Quelqu'un se vantoit de bien manger. « Si est-ce pourtant qu'un marsouin na-
« gera toujours aussi bien que vous pour le
« moins ».

Quelle différence y a-t-il entre un homme bien fait, et celui qui ne l'est pas?

« Il est fort aisé de prononcer là-dessus :
« envoyez-les l'un et l'autre en un lieu où ils
« n'aient aucune connoissance, et vous le
« saurez bientôt ».

Je bois autant que je veux, Aristippe, et je ne m'enivre pourtant jamais.

« Un mulet boit tout de même, répondit-
« il, et un mulet ne s'enivre pourtant jamais,
« non plus que vous ».

Il aimoit une certaine dame qui en avoit bien vu d'autres que lui ; et quelqu'un de ses amis lui ayant dit : Je m'étonne, Aristippe, du choix que vous avez fait de cette personne-là ; n'y en a-t-il point d'autre en ville? « Ah ! pauvre homme, lui répondit-il, fe-
« riez-vous difficulté de loger en une maison
« où quelqu'autre auroit logé avant vous » ? Nullement. « Et si un vaisseau avoit servi au
« passage de mille ou dix mille hommes, et

(a) On donne encore ce mot à un certain Lacédémonien.

« qu'un autre vaisseau n'eût jamais été en « mer, vous serviriez-vous plutôt de l'un « que de l'autre » ? Point du tout. Il n'y a donc point de différence considérable entre une femme qui a vu plusieurs hommes, et celle qui n'en a vu aucun.

Quoi, vous êtes disciple de Socrate, et vous prenez de l'argent pour enseigner la philosophie ? « Il n'y a pas là de quoi s'étonner si fort, répondit-il : Socrate en avoit de « reste, et moi je n'ai tout juste que ce qu'il « me faut ». Quand ses amis lui envoyoient sa provision de blé et de vin, il en renvoyoit une partie, mais il retenoit l'autre : aussi les plus grands seigneurs d'Athènes lui servoient-ils de pourvoyeurs et de maîtres-d'hôtel ; « et moi, par malheur, je n'ai point de pour-« voyeurs de cette importance ; je n'en ai « qu'un qui est un esclave que j'ai acheté à « la place ».

Il voyoit souvent Laïs, cette belle Corinthienne, et quelques-uns en parloient. « Cela « n'est rien, dit-il ; je possède Laïs, mais « elle ne me possède pas ; et la vertu ne nous « défend pas l'usage de la volupté, pourvu « qu'on y tienne une mesure honnête ; et « qu'on ne se laisse pas emporter aux plai-« sirs, cela n'est que bien ».

Une autre fois que quelqu'un lui repro-

choit la délicatesse de sa table : « Pour vous, « lui dit-il, vous ne donneriez pas deux sous « de tout cela » ? Non, sans doute. « Il ne « faut donc pas dire que j'aime la volupté ; « mais que vous aimez furieusement l'argent, « et redoutez terriblement la dépense ».

Simus, maître-d'hôtel chez Denys, faisoit voir à Aristippe sa maison toute pavée à compartiments de marbre, et meublée magnifiquement ; quoiqu'au reste Simus ne fût qu'un misérable esclave de Phrygie (*a*), et, de plus, grand faquin. Aristippe lui cracha au visage, et cet honnête homme en demeura tout interdit. « Mais pardon, seigneur Simus, lui « dit-il, tout est si beau céans, tout y est si « bien paré, si bien ajusté, que, pour ne « rien gâter, j'ai cru qu'il valoit mieux cra- « cher sur vous, que de salir la place ».

Carondas (quelques auteurs disent Phédon) ayant dessein de le jouer, dit un jour en sa présence : Mais qui est un certain docteur qu'on rencontre toujours si bien peigné, si bien parfumé ? « Hélas, répondit-il, « c'est moi, malheureux que je suis ; si faut- « il néanmoins se consoler, car tout de bon, « je trouve que le roi de Perse est encore « plus heureux que le docteur qui aime tant

(*a*) Ce pays, aussi bien que la Mysie, qui en étoit proche, fournissoit la Grèce d'esclaves.

« les parfums et qui est si propre. Mais ce-
« pendant, pourquoi estimera-t-on moins
« un homme pour sentir bon, puisqu'on es-
« time davantage les autres animaux quand
« ils ne sentent pas mauvais ? Que le Ciel
« donc confonde ces efféminés, qui sont cause
« que des choses si bonnes et si agréables
« sont décriées, et qu'on en fait des repro-
« ches aux honnêtes gens ».

De quelle façon mourut Socrate? « Com-
« me je voudrois mourir moi-même ».

Polyxène le sophiste, l'étant allé visiter un jour, et ayant vu dans la salle quantité de belles esclaves, et des viandes exquises et rares qu'on servoit sur table, il en demeura tout surpris, et lui témoigna qu'il y avoit là-dedans quelque chose, qui, selon son sens, ne convenoit pas autrement à la profession d'un philosophe. Aristippe le laissa dire: et, après avoir écouté sa censure sans émotion:
« Seigneur Polyxène, faites-nous une grâce;
« soyez des nôtres ce soir, je vous en sup-
« plie ». Vous m'obligez trop, dit Polyxène; il n'y a pas moyen de vous refuser. « Je vois
« donc bien, Polyxène, ce n'étoit pas la qua-
« lité des viandes qui vous choquoit tantôt,
« c'étoit la dépense peut-être que tout le
« monde ne voudroit pas faire pour un sou-
« per tel que celui-là ».

Bion dit de lui en quelqu'endroit de ses *Entretiens* (*a*), qu'un jour comme il faisoit voyage, l'esclave qui portoit son argent lui dit qu'il n'en pouvoit plus, et qu'il lui étoit impossible d'en porter tant. « Jette ce qui « t'incommode, lui dit-il, et porte le reste « si tu peux ».

Il s'étoit embarqué pour aller en son pays; mais il ne s'étoit pas aperçu que le vaisseau sur lequel il s'étoit mis, étoit un vaisseau de corsaires. Il le reconnut à la fin, et commanda en même temps à son valet-de-chambre de lui apporter la cassette où étoit son argent. Il se mit à le compter; et l'ayant remis dedans, il la laissa tomber en mer comme par mégarde, et ne manqua pas de faire l'affligé comme il faut. Cette adresse le sauva; et l'on rapporte que depuis, étant en lieu de sûreté, il dit à ceux qui lui en parloient: « J'ai per- « du mon argent, il est vrai; mais mon ar- « gent m'eût perdu si je ne l'eusse perdu, « et Aristippe vaut un peu mieux que son « argent ».

Lorsqu'il arriva à la cour de Syracuse, Denys lui demanda ce qu'il y étoit venu faire? « Pour donner de ce que j'ai, dit-il, « et recevoir ce que je n'ai pas ».

Quelques-uns disent qu'il répondit autre-

(*a*) Ou *dissertations*.

ment : « Lorsque j'avois besoin de sagesse, « je me retirai auprès de Socrate ; et mainte- « nant que j'ai besoin d'argent, je me retire « auprès de vous ».

« La plupart des hommes sont bien étran- « ges, disoit-il ; car s'ils veulent acheter « quelques meubles, ils apportent toutes les « précautions imaginables pour n'y être pas « trompés : mais s'il s'agit de savoir quel « genre de vie ils doivent choisir, ils n'y « songent nullement ; tout leur est bon ». Il y en a qui attribuent ce mot à Diogène, et non pas à Aristippe.

Un jour, dans une débauche qui se faisoit à la cour, Denys voulut que tous ceux qui étoient à table dansassent avec des robes de pourpre : « Pour moi, dit Platon, je ne sau- « rois faire cela » ; et en même temps il prononça ce vers d'Euripide :

Je ne saurois porter une robe de femme.

Mais, comme on eut présenté la même robe à Aristippe, il la prit sans façon, et récita un passage du même poète, qui dit ailleurs :

Celle dont les pensers sont pleins d'honnêteté,
En tous lieux saura bien garder sa pureté.

Il demandoit un jour je ne sais quoi à Denys pour un de ses meilleurs amis ; et voyant

qu'il ne pouvoit rien obtenir, il se jeta à ses pieds le visage contre terre. Quelqu'un l'en railla, car c'étoit une espèce d'adoration, et les Grecs ne pouvoient souffrir une soumission si honteuse. « Cela est fâcheux, dit-« il, je l'avoue; mais vous ne savez pas que « le bon prince a souvent les oreilles aux « pieds, et je n'en suis pas cause ».

Pendant le séjour qu'il fit en Asie, Artapherne, lieutenant du roi de Perse, le fit arrêter, et commanda qu'on le lui amenât. Aristippe y allant sans paroître aucunement étonné, quelqu'un lui dit : Quoi, vous êtes si assuré que cela?

« Et que dois-je craindre, répondit-il, « puisqu'on me mène à un satrape du grand « roi (*a*) ».

(*a*) Satrape est un ancien mot Persan, qui signifie gouverneur de province; et par le *grand roi*, les Grecs entendent toujours le roi de Perse. Or on sait qu'il y avoit en ce pays-là des écoles où l'on apprenoit aux enfants ce que c'est que justice et injustice. Xénophon le dit assez. Quand donc Aristippe répond : « Que « dois-je craindre, etc. », c'est comme s'il disoit : Rien ne doit alarmer mon innocence, puisque je me vais présenter devant Artapherne, le plus juste de tous les lieutenants du grand roi. Il ne faut pas oublier que les vieux rois de Perse étoient fort rigoureux à l'égard des juges, lorsqu'ils manquoient à leurs devoirs, et qu'ils oublioient leur caractère. Il n'y avoit point d'asile pour eux, et la règle de ce pays-là, c'étoit :

Aut peccare nefas, aut pretium est mori.

Il disoit que ceux qui laissoient l'étude de la sagesse pour s'attacher aux autres sciences, faisoient comme les galants de Pénelope, qui, au lieu de s'attacher à la maîtresse, s'amusoient après les suivantes.

Il y a un mot d'Ariston qui ressemble fort à celui-là : car il disoit que telles gens faisoient comme Ulysse, qui avoit vu presque tous les morts qui étoient aux enfers, mais qui n'avoit point parlé à la reine.

On lui demandoit ce qu'il falloit apprendre à un enfant : « Apprenez-lui, dit-il, de « bonne heure ce qui lui doit servir quand « il sera grand (*a*).

On lui disoit, comme par reproche : vous vous attachiez autrefois à Socrate, et à présent vous vous attachez auprès de Denys.

(*a*) Plût à Dieu donc que quelque nouvel Aristippe parût aujourd'hui au monde pour repurger notre siècle, réformer par la force et les grâces de son éloquence les abus où tombent presque tous les pères, quand il s'agit de l'instruction de leurs enfants! Il ne seroit pas d'avis que cette jeunesse passât ses plus belles années à disputer sur la théogonie d'Hésiode, sur la métaphysique de Parménide, sur les idées de Platon, et sur les syllogismes de Chrysippe : rien de tout cela. Il leur diroit plutôt, si je ne me trompe : Que ces enfants étudient ce que j'ai appris autrefois, et qui me fait tant d'honneur aujourd'hui : qu'ils s'attachent bien à la morale et à la politique : qu'ils lisent avec soin les bons historiens et les bons poëtes : qu'ils apprennent à bien parler et à bien écrire.

« Cela est vrai, répondit-il ; mais en ce « temps-là j'avois besoin de m'instruire, et « maintenant je cherche à me divertir ».

S'étant enrichi par les discours qu'il faisoit à ceux qui le venoient voir, Socrate lui demanda : d'où vous est venu tant de bien que vous avez, Aristippe ? « De la même sour- « ce, lui dit-il, d'où vous est venu le peu « que vous avez, Socrate (a) ».

Une courtisane l'ayant rencontré un jour, lui dit : savez-vous bien, Aristippe, que je suis grosse de vous ? « Bagatelle, lui dit-il : « est-ce que vous pourriez courir par un « champ couvert de chardons, et me dire « précisément quel chardon vous auroit pi- « quée » ?

Il avoit une fille admirablement bien faite, et capable des plus hautes contemplations : mais il avoit un fils fort brutal, et qui n'avoit aucun goût pour les belles choses ; si bien qu'Aristippe n'en pouvant rien faire, fut contraint de l'éloigner d'auprès de lui. Un de ses amis sut cela, et l'étant venu voir, il

(a) Il y a là dedans une souplesse d'Aristippe ; car Socrate lui demandoit d'où étoient venues tant de richesses ; et Aristippe lui répond : D'où vous est venue la modération que vous avez. J'ai gagné beaucoup de bien par la philosophie, et cette même philosophie vous a inspiré l'amour d'une pauvreté honnête que vous préférez aux richesses.

lui dit entr'autres choses : mais après tout, Aristippe, ce garçon-là est venu de vous ; c'est votre fils, c'est tout dire. « Ah ! vous « raisonnez donc ainsi, dit Aristippe : la ver- « mine vient de nous aussi ; le flegme et plu- « sieurs autres saletés viennent de nous en- « core : nous ne les voudrions pas tenir près « de nous pourtant ».

Il avoit reçu en argent quelque libéralité du prince ; et Platon en avoit reçu une aussi, mais en livres. On dit à Aristippe qu'on s'étonnoit de cela. « Bon Dieu, répondit-il, « que les gens sont donc aisés à étonner ! « Platon a besoin de livres, et il en prend ; « et moi, j'ai besoin d'argent, et j'en prends : « trouve-t-on cela si étrange » ?

On lui demandoit : de quoi Denys vous reprend-il quelquefois ? « De la même chose, « dit-il, dont les autres me reprennent quel- « quefois aussi (*a*) ».

Il dit un jour à Denys : « Si vous vouliez « me faire donner cent pistoles, je vous se- « rois infiniment obligé ». DE. Ha, ha, vous m'aviez dit tant de fois que le sage ne manquoit de rien ! « AR. Il est vrai, seigneur ; « mais donnez toujours, et puis nous met-

(*a*) Je crois que c'étoit quelque importun qui lui vouloit parler de la somptuosité de sa table, et du luxe de ses habits.

« trons l'affaire en question ». Il lui fit donc délivrer ce qu'il demandoit; et Aristippe l'en remerciant, lui dit : « Hé bien, seigneur, « vous le voyez, le sage ne manque de « rien (a) ».

Denys lui ayant un jour allégué ces deux vers de Sophocle pour lui faire peur :

> Quiconque vient à la cour d'un grand roi,
> S'il y vient libre, il y demeure esclave.

Disons mieux, seigneur :

> Quiconque vient à la cour d'un grand roi,
> S'il y vient libre, il n'est jamais esclave.

Quelques-uns donnent ce mot à Platon; mais Dioclès, au livre de la *vie des Philosophes*, le donne à Aristippe.

Il y avoit eu quelque froideur entre lui et Eschine. Aristippe l'ayant rencontré un jour, lui dit : « Quoi donc, n'y a-t-il point moyen « de nous remettre jamais bien ensemble ? ne « cesserons nous point de badiner comme des « enfants ? et faut-il attendre que quelque « discoureur qui fera l'homme d'importance, « nous vienne réconcilier entre les verres » ?

(a) C'est une équivoque sur le mot ἀπορεῖν, qui signifie *manquer de bien*, et *manquer de moyens et d'adresse pour faire réussir quelque chose.* C'est sur cette seconde signification qu'est fondée la réponse d'Aristippe.

Eschine lui dit qu'il seroit ravi de vivre bien avec lui. « Souvenez-vous donc, Eschine, que, quoique plus âgé que vous, je « vous suis pourtant venu trouver le premier ». Par Junon, vous dites bien, Aristippe : aussi êtes-vous beaucoup meilleur que moi, car j'ai commencé la brouillerie, et vous recommencez l'amitié.

Voilà à-peu-près tous les bons mots qu'on lui attribue, et que j'ai recueillis de plusieurs auteurs. Or, je trouve quatre Aristippe remarquables entre les autres; celui dont nous parlons; celui qui a fait une histoire d'Arcadie; un autre surnommé Métrodidacte (*a*), et le quatrième fut un philosophe de la nouvelle Académie.

Outre les ouvrages que le premier Aristippe avoit faits, quelques-uns disent qu'il avoit composé encore six livres de dissertations; et quelques autres, du nombre desquels est Sosicrate de Rhodes, disent qu'il n'a rien écrit absolument; mais Sotion et Panétius assurent qu'il fit une partie des livres qui portent son nom, et en mettent quelques-uns en la place de quelques autres.

Il tenoit que la fin étoit un mouvement

(*a*) C'est-à-dire, *instruit par sa mère*, et cette mère étoit fille de notre Aristippe.

doux, qui se distribue et s'étend à la sensation (*a*).

Or, puisque nous avons décrit la vie d'Aristippe (*b*), il est temps de dire un mot des CYRÉNAÏQUES qui sont venus de lui.

Ces philosophes se partagent en trois branches : les uns sont surnommés HÉGÉSIAQUES ; les autres ANNICÉRIENS ; les autres THÉODORIENS, auxquels on ajoute encore certains ERÉTRIAQUES (*c*), qui sont descendus de Phédon. Voici leur suite, ou leur succession, telle qu'on la trouve dans les anciens auteurs.

Aristippe, dont nous venons de parler,

(*a*) La fin des biens et la fin des maux ; ce sont des termes de philosophie, pour dire : « Le souverain « bien, le souverain mal ». Le mot sensation est encore un terme de philosophie, qui ne se peut changer.

(*b*) Il n'a parlé ni de sa maison, ni de son éducation, ni de ses premières études, ni de sa femme ni de sa mort, etc., et cependant il appelle cela *décrire la vie d'Aristippe*. C'est donc à dire que les deux ou trois remarques que j'ai faites sur la préface de Diogène et sur la vie de Thalès, sont très-véritables. En effet, ce livre n'est autre chose que l'extrait d'un ouvrage très-ample, qu'on a perdu il y a déjà longtemps. Et si cela n'étoit pas ainsi, on n'y trouveroit pas tant de bévues qu'on y trouve, et qu'on impute à Diogène très-injustement.

(*c*) Ou Erétriques. Diogène en parle ailleurs.

fut suivi d'Arète sa fille ; d'Ethiope, de la ville de Ptolémaïde (*a*), et d'Antipater de Cyrène.

A Arète succéda Aristippe son fils, surnommé le disciple de sa mère (*b*).

Cet Aristippe fut suivi de Théodore, qui fut au commencement surnommé l'*Athée*, et ensuite *Dieu*.

A Antipater succédèrent ceux-ci : Epitimédès de Cyrène, Parébatès, Hégésias surnommé l'*Orateur de la Mort* (*c*), et Annicéris (*d*).

(*a*) M. Vossius en son livre posthume des Philosophes, a traduit Ptolémée l'Ethiopien ; mais je n'ai pas son livre ici. On y prendra garde si on veut.

(*b*) Métrodidacte.

(*c*) *L'Orateur de la mort*, c'est ainsi que j'ai traduit *πεισιθάνατος*, qui est dans le Grec. Ce mot signifie un homme *qui persuade de mourir*. Au reste, on lui donna ce nom à cause d'un certain livre homicide qu'il avoit fait ; car ceux qui l'avoient lu avec un peu d'application, renonçoient au boire et au manger, quoi qu'on leur pût dire ; après quoi ils *devenoient morts sans ressource*. Cicéron en parle en ses déclamations philosophiques, autrement en ses Tusculanes.

(*d*) M. Casaubon fait Annicéris successeur de Hégésias, et il a raison. M. Ménage a raison aussi de croire que ces mots : *ὁ καὶ Πλάτωνα λυτρωσάμενος*, « qui délivra autrefois Platon de l'esclavage », ont été ajoutés par quelque ignorant. Car la chronologie ne s'accorde pas avec cela.

OPINIONS DES CYRÉNAIQUES.

Ceux qui suivoient la discipline d'Aristippe, et qu'on appelle simplement *Cyrénaïques*, bâtissoient sur ce fondement : Qu'il n'y a que deux passions, la douleur et la volupté : que la volupté est un mouvement doux et agréable, et la douleur un mouvement âpre et fâcheux.

Qu'une volupté ne diffère point d'une autre volupté, et qu'il n'y a pas plus de douceur en celle-ci qu'en celle-là (*a*).

Que tous les animaux reçoivent la volupté avec joie, et rejettent la douleur avec aversion.

Que la volupté du corps est la fin : mais que, par cette volupté, ils n'entendent pas celle que se propose Epicure, et qui n'est volupté qu'en tant que l'animal ne sent ni peine ni douleur.

Que la fin et la félicité ne sont pas même chose : car chaque volupté particulière est fin ; et la félicité est l'assemblage de toutes les voluptés particulières, parmi lesquelles

(*a*) « Qu'une volupté ne diffère point d'une autre « volupté, où qu'une volupté n'est pas plus volupté « qu'une autre ». Au reste, j'ai suivi la correction de Casaubon, qui est absolument nécessaire.

on range celles qui sont passées, et celles qui sont à venir.

Que chaque plaisir particulier est souhaitable de soi-même ; et que la félicité n'est souhaitable qu'à cause des plaisirs particuliers qui la composent.

Pour prouver que la volupté est la fin, ils disent que dès notre plus tendre enfance, nous nous y attachons même sans aucun raisonnement; et que quand nous l'avons obtenue, nous ne cherchons plus rien : mais qu'au contraire, nous fuyons de toute notre force la douleur qui est son ennemie, et faisons toutes choses pour nous en délivrer.

Que la volupté est un bien, quoiqu'elle vienne quelquefois d'une chose vilaine : que l'action voluptueuse peut être ou déshonnête, ou indécente ; mais que cela n'empêche pas que cette action ne soit un bien, et que d'elle-même elle ne soit désirable.

Pour l'éloignement de la douleur dont parle tant Epicure, et qu'il propose comme fin, ils tiennent que ce n'est ni volupté ni douleur, parce que, comme ils disent, la volupté et la douleur consistent en mouvement ; et que de la manière dont Epicure propose son opinion, il n'y peut avoir de mouvement : si bien que sa volupté n'est après tout que ce qui se voit en un homme qui dort.

Il se peut faire, disent-ils encore, qu'il y ait certains hommes qui ne recherchent point la volupté (*a*); et que la raison de cela est que telles gens ont l'esprit mal tourné, et le jugement perverti.

Qu'au reste, tous les plaisirs et toutes les douleurs de l'âme ne viennent pas des plaisirs, ou des douleurs du corps, puisque le simple bonheur d'un ami, ou l'heureux succès de nos affaires, font naître la volupté dans nos cœurs.

Que ni le simple souvenir, ni la simple espérance des biens qu'on se représente, ne fait point la volupté, comme estime Epicure; parce que le mouvement de l'âme cesse et se détruit avec le temps.

Que l'ouïe simplement et la vue simplement n'engendrent point la volupté : par exemple, disent-ils, nous prenons plaisir à ouïr ceux qui contrefont les pleureux et les pleureuses (*b*); mais nous voyons avec dou-

(*a*) Je crois qu'ils disoient cela pour aller au-devant d'une objection qu'on leur faisoit, et la voici. « Si la « volupté est la seule fin que l'homme se doit pro- « poser, d'où vient donc qu'il y a des gens qui n'en « ont aucun sentiment »? Ils répondoient : « Les « hommes dont vous nous parlez, n'ont que la forme « extérieure de l'homme, ou, pour mieux dire, les « hommes de cette sorte sont de vraies bêtes ».

(*b*) Le Grec dit : *qui imitent les lamentations*; mais

leur et avec peine ceux qui pleurent et se lamentent effectivement et tout de bon.

Pour l'indolence et l'éloignement du plaisir, ils appeloient cela un état moyen, ou une constitution moyenne.

Ils disoient que les voluptés du corps valent mieux que celles de l'esprit; et que la peine d'un corps qui souffre est pire que celle d'un esprit outré de douleur : c'est pour cela, ajoutent-ils, que les lois emploient les peines corporelles contre les scélérats, plutôt que celles qui s'adressent à l'âme (*a*).

j'ai cru qu'ils entendoient parler de ces gens qui alloient autrefois pleurer aux funérailles pour de l'argent.

(*a*) C'est une grande question. Pour moi, il me semble que toutes les voluptés du corps ne sont point capables de faire oublier un déplaisir vif et sensible dont un cœur est outré; comme vous diriez, la perte d'un ami généreux, la perte de son honneur, etc. Il n'y a point de festins, point de musique, point de partie de chasse qui puissent guérir de telles blessures : de plus, comme les plaisirs de l'âme, quand ils sont extrêmes, nous ôtent le sentiment de tout ce qui touchoit nos sens auparavant; l'on peut dire aussi, ce me semble, que les peines de l'âme, quand elles sont extrêmes, l'emportent de beaucoup sur celles du corps. Mais, dira-t-on, les lois en ont pourtant jugé autrement : il est vrai; mais le jugement que je fais sur cette matière, est conforme à celui de Jules César, qui avoit bien autant d'esprit que ceux qui avoient fait des lois et des ordonnances avant lui.

(*a*) « Car ils croyoient que la douleur étoit « plus fâcheuse, et que la volupté étoit plus « naturelle à l'homme. C'est pourquoi aussi ils « apportoient beaucoup plus de soin à ména« ger l'une que l'autre, et que, c'est pour« quoi, la volupté étant désirable d'elle« même, il y avoit des choses fâcheuses qui « produisoient certains plaisirs, et qui se con« trarioient souvent : de sorte que cet assem« blage de voluptés qui constitue la félicité, « leur paroissoit très-difficile ».

Ils estimoient que tous les sages ne vivent pas avec volupté, et que tous les fous ne vivent pas avec douleur; mais que l'un arrivera toujours plutôt que l'autre. Car il suffit d'avoir l'usage de quelque plaisir particulier, qui peut tout seul remettre une âme abattue et qui languit (*b*).

(*a*) Je suis entièrement persuadé que les lignes suivantes, que j'ai guillemettées, n'ont point été tirées de Diogène; cela ne se peut. Elles sont du crû de quelque ignorant, qui avoit mis cela à la marge de son exemplaire. Cet avertissement suffira, si je ne me trompe, pour justifier ce que je dis.

(*b*) Comme, par exemple, le plaisir des festins, l'entretien d'une belle personne, la satisfaction qui se trouve à entendre une excellente voix, ou un luth bien touché, témoins Saül, Achille, Sapho, Pindare, et Horace, qui appelle sa lyre, *curarum dulce lenimen*, pour dire que c'est elle « qui charme ses in-

Que la prudence est un bien, et que pourtant elle ne doit pas être recherchée pour elle-même, mais pour les commodités qui en viennent.

Qu'on doit chérir un ami pour l'utilité, comme nous chérissons les parties de notre corps tant que nous en tirons quelques services.

Qu'un homme peut avoir certaines vertus, quoiqu'il soit d'ailleurs très-vicieux (*a*).

Que l'exercice corporel sert à l'acquisition de la vertu (*b*).

Que le sage ne sera jamais atteint ni d'en-

« quiétudes et calme tous ses déplaisirs ». Car il est certain qu'un tel plaisir, quoique seul, peut servir à faire diversion, et à suspendre les peines que sent l'âme, pourvu qu'on s'y attache bien. Il me semble même que la mémoire des occasions agréables où nous nous sommes trouvés autrefois, est capable d'adoucir une partie de nos amertumes. Mais ce remède n'est pas bon pour toutes sortes d'âmes; il faut pour cela être sage comme Epicure, qui en recommandoit si fort l'usage, et qui s'en trouvoit si bien. Pour les fous et les emportés, un tel remède produiroit en eux un effet tout contraire.

(*a*) C'est que beaucoup de philosophes ont tenu, qu'on ne pouvoit avoir une vertu qu'on ne les eût toutes.

(*b*) Socrate en jugeoit ainsi, et on ne peut douter qu'une âme ne fasse ses fonctions bien plus noblement et plus aisément en un corps bien disposé, que dans un qui ne l'est pas; et il n'y a que l'exercice pris à propos qui mette nos corps en cet état.

vie, ni de superstition; parce que l'une et l'autre ne viennent que d'une opinion vaine et folle; mais qu'à la vérité il pourra quelquefois sentir de la tristesse et de la crainte, parce que l'une et l'autre arrivent naturellement.

Que les richesses produisent des plaisirs; mais qu'elles ne doivent pas être recherchées pour elles-mêmes.

Qu'on peut comprendre les passions, mais non pas leur origine.

Pour la physique, ils ne s'y attachoient point, d'autant, disoient-ils, qu'on n'en sauroit avoir de pleine et entière connoissance (*a*).

Ils faisoient cas de la logique, à ce que quelques-uns tiennent, à cause de l'utilité de cet art. Mais Méléagre et Clitomaque assurent

(*a*) La raison de cela (mais il n'y a que très-peu de gens qui songent à ces importantes vérités), c'est que nous ne connoissons les choses que par certaines convenances qu'elles ont avec notre goût, avec notre odorat, etc. Nous sentons à la vérité les effets, et cela suffit pour notre misérable mortalité; mais un même effet peut venir de plusieurs causes. D'ailleurs, qui nous assurera que nous avons tout ce qui nous est nécessaire pour la compréhension des choses? Au moins est-il bien constant que certains animaux, qui ont les mêmes sens que nous, voient mieux, flairent mieux, et entendent mieux que nous ne faisons. Et peut-être que si nous avions ce que ces animaux ont par-dessus nous, nous verrions bien des choses qui nous sont cachées.

qu'ils n'estimoient ni la physique ni la logique, croyant, comme ils faisoient, qu'un homme qui a une fois connu parfaitement ce que c'est que le bien, et ce que c'est que le mal, parlera toujours comme il faut, aura le cœur net de superstition, et ne craindra point la mort.

Que ce qu'on appelle juste, honnête et déshonnête, n'est point tel naturellement (*a*); mais parce que la coutume et la loi le veulent ainsi.

Qu'un homme de bien pourtant ne fera rien qui choque l'usage établi; parce qu'il ne veut pas tomber dans les peines portées par la loi, ni donner mauvaise opinion de sa conduite; et ils ajoutent qu'en faisant ainsi, il est sage.

Ils sont aussi de l'opinion de ceux qui tiennent qu'on peut faire progrès dans les sciences et dans les arts (*b*) : qu'un homme peut s'attrister plus qu'un autre : que les sens ne nous rapportent pas toujours la vérité.

LES HÉGÉSIAQUES.

Ceux qu'on appelle Hégésiaques avoient les mêmes principes, la volupté et la douleur.

(*a*) Il y a encore aujourd'hui des gens qui soutiennent cette opinion. Il y a sujet de s'en étonner.

(*b*) C'est encore une question fort agitée parmi les philosophes grecs, et M. Casaubon en a touché quelque chose dans ses notes.

Ils tenoient que la courtoisie (*a*), l'amitié et la bénéficence ne sont rien, parce qu'on ne les recherche point pour elles-mêmes, mais pour les avantages qui en reviennent; et que ces avantages étant une fois ôtés, ces choses-là ne sont plus qu'un pur néant.

Que la parfaite félicité étoit entièrement impossible, et ils le prouvoient ainsi: Notre corps est rempli d'une infinité de désordres et de passions; or notre âme participe à tous les désordres de ce corps; et d'ailleurs la fortune traverse souvent les espérances que nous concevons. Quelle est donc cette souveraine félicité, et où la trouverons-nous?

Que la vie est souhaitable; mais que la mort l'est aussi.

Que rien n'est agréable ni désagréable de sa propre nature.

Que les choses nous plaisent à cause de la rareté (*b*) et de la nouveauté, et qu'elles cessent de nous plaire par la satiété.

Que les richesses et la pauvreté, à l'égard du plaisir, ne sont rien; puisque la volupté

(*a*) Il y a dans le texte, χάρις, qui signifie *grâce*, *courtoisie*, et *reconnoissance*; on peut choisir.

(*b*) Le mot grec σπανία, qui est employé dans le texte, peut signifier aussi *petite quantité* et *disette*; et le mot ξενισμὸς que j'ai traduit par celui de *nouveauté*, peut aussi signifier *inaccoutumance*.

du riche n'est point différente de celle du pauvre.

Que la liberté, la haute naissance et la gloire ne font pas plus pour la mesure de la volupté, que la servitude, l'obscurité et la bassesse d'extraction.

Qu'il est inutile à celui qui n'est pas prudent, de vivre; mais qu'à celui qui est sage et bien avisé, c'est une chose indifférente.

Que le sage fera tout pour soi-même, croyant que les autres ne le valent pas (*a*), et que s'il semble tirer d'eux des avantages très-considérables, ces avantages pourtant ne seront rien au prix de ce qu'ils reçoivent de lui.

Ils n'admettoient point le témoignage des sens, comme un témoignage certain (*b*);

(*a*) Je connois un galant homme qui croit que toutes ces grandes âmes que les chroniques et les histoires ont tant chantées, devoient avoir ce sentiment. Il ajoute même que le magnanime des Philosophes ne sauroit être tel, s'il ne pense de soi-même ce que les Hégésiaques disoient de leur sage; et il en pourroit bien être quelque chose.

(*b*) Le Grec dit, ἀνῄρων; et moi j'ai ajouté ὡς, *comme*, avant cette particule οὐκ, et il faut lire ainsi. Mais il y a plus encore, et ce passage est bien plus corrompu qu'il ne paroît. Voici comme il se trouve dans le grec, ἀνῄρων τὰς αἰσθήσεις οὐκ ἀκριβούσας τὴν ἐπίγνωσιν, τῶν τε εὐλόγως φαινομένων πάντα πράττειν. Or il n'y a point d'homme qui puisse entendre cela,

parce que les sens ne peuvent avoir de connoissance distincte et exacte et qu'ils suivent simplement les apparences, sans être aidés de la raison.

Ils tenoient que celui qui a commis une faute est digne de pardon; parce que quiconque fait mal, ne le fait point volontairement; mais qu'il y est forcé par la violence de sa passion.

Qu'on ne doit point haïr un tel homme (a), mais plutôt l'instruire et le corriger.

Que le sage n'a jamais tant d'avantage dans le choix des biens, que dans la fuite des maux, ne se proposant autre chose que de vivre sans

ni trouver même la moindre couleur pour excuser ce langage. Car si l'on traduit le grec mot pour mot, voici ce qu'il dira : « Ils ôtoient les sens qui ne ren« dent point la connoissance exacte, et qu'ils font « tout des choses qui paroissent raisonnablement ». Voilà un fort bon galimatias, comme vous voyez. Je dis donc premièrement qu'il faut ôter ces deux mots πάντα πράτξειν, qui ont été tirés du passage qui précède celui-ci, et où il est dit que le sage fera tout, etc. πάντα πράξειν. En second lieu, il faut ôter la virgule qui est après ἐπὶ γνῶσιν, comme aussi la particule τε qui est devant εὐλόγως, après quoi le sens sera net et incontestable. C'est celui que vous trouverez dans ma version. Au reste, la note est un peu longue; mais si j'en demandois pardon, elle le seroit encore davantage.

(a) L'empereur Antonin dit la même chose dans

douleur et sans chagrin ; ce qui arrivera toujours à ceux qui sont indifférents pour tout ce qui produit la volupté.

LES ANNICÉRIENS.

Les Annicériens avoient presque les mêmes maximes que les Hégésiaques ; mais ils ne ruinoient pas l'amitié, la courtoisie et l'honneur qu'on porte à père et à mère, non plus que l'affection tendre qu'on doit avoir pour sa patrie. Ils tenoient même que si ces choses faisoient quelquefois de la peine au sage, il ne laissoit pas pour cela d'être heureux, dût-il avoir très-peu de plaisirs.

Que la félicité d'un ami n'est pas souhaitable d'elle-même, parce que nous ne sentons point la félicité d'un autre.

Que la raison ne suffit pas pour nous affermir et nous mettre au-dessus des sentiments du vulgaire ; mais qu'on a besoin encore pour cela de faire une habitude contraire à celle qui

ses mémoires, et d'autres l'avoient dit avant lui. Je crois vous devoir avertir en passant (quoique cela ne fasse rien pour ma version), qu'au lieu de *ὀυ γάρ ἑκόντα ἁμαρτάνειν*, il faut lire, *ὀυ γάρ ἁμαρτάνοντα ἑκόντα ἁμαρτάνειν*. Si on considère ce qui précède dans l'original, on n'aura pas de peine à recevoir cette correction.

s'est formée et nourrie en nous (*a*) depuis le moment de notre naissance.

Que ce n'est pas à cause de l'intérêt seulement que nous devons chérir nos amis; parce que cet intérêt venant à cesser, nous ne nous soucierons plus d'eux; mais qu'il les faut aimer à cause de la bienveillance qu'on a l'un pour l'autre. Que cette bienveillance, au reste, est si considérable dans la vie, qu'un homme d'honneur, pour ne pas manquer à un si juste et si raisonnable devoir, ne fera point difficulté de souffrir de la peine, encore qu'il se propose la volupté pour fin. Ils ajoutent à cela : Quoique la privation de la volupté soit douloureuse à cet honnête homme, il la souffrira néanmoins volontiers, et s'y exposera en homme de bien, parce que la tendresse qu'il a pour son ami le veut ainsi.

LES THÉODORIENS.

Les Théodoriens ont tiré leur nom de ce Théodore dont nous avons dit quelque chose ci-dessus, et ils s'attachent à ses maximes.

Ce philosophe renversoit entièrement toutes les opinions qu'on a des Dieux, comme il paroît par un livre qu'il a écrit sur ce sujet,

(*a*) Le grec dit : *Disposition qui s'est nourrie avec nous.*

et qui n'est pas un ouvrage à mépriser; car la plupart tiennent qu'Epicure en a tiré beaucoup de choses.

Antisthène, au livre qu'il a fait de la suite ou de la succession des philosophes, dit qu'il fut auditeur d'Annicéris et de Denys le dialecticien.

Il tenoit que la joie et la tristesse sont la fin des biens et des maux.

Que la joie vient de la prudence, et la tristesse de l'imprudence.

Que les seuls et uniques biens de la vie sont la justice et la prudence, et que les deux maux souverains et extrêmes sont l'imprudence et l'injustice; mais que la douleur et la volupté ne sont d'elles-mêmes ni maux ni biens.

Il disoit que l'amitié n'est rien, parce qu'elle ne se rencontre ni parmi les fous, ni parmi les sages; car les fous, disoit-il, ne reconnoissent point d'amitié sitôt que l'utilité en est ôtée, et les sages se contentent d'eux-mêmes, sans se soucier d'être aimés de qui que ce soit.

Qu'il n'étoit nullement raisonnable qu'un honnête homme s'exposât à la mort pour sa patrie. Car à quoi bon perdre la prudence et une heureuse constitution d'âme pour des ignorants et des fous? Que d'ailleurs la patrie

du sage est tout le monde universellement, et non pas quelque ville, quelque bourg, ou quelque village.

Qu'un homme vertueux pourroit prendre le bien d'autrui, jouir de la femme de son voisin, et n'épargner pas même les temples s'il le falloit, parce qu'il n'y a aucune de ces choses qui soit vilaine naturellement, si l'on en ôte l'opinion, qui n'a été établie que pour arrêter la brutalité des fous.

Que le sage satisferoit ouvertement et sans scrupule ses désirs amoureux. Et là-dessus il n'y aura pas de danger de faire voir ici un échantillon de certaines demandes qu'il faisoit quelquefois, car c'étoit là son fort, à ce que l'on dit.

Une femme savante ne seroit-elle pas utile à quelque chose, en tant que savante? Oui. Et une femme qui seroit belle, seroit aussi utile à quelque chose, en tant que belle? Oui. Et cette utilité qu'on en peut tirer va à coucher avec elle? Oui encore. Donc si quelqu'un se servoit d'une personne, pour la fin à laquelle cette personne peut être utile, ce quelqu'un ne feroit point de mal? Non. Il n'en fera donc point non plus, s'il se sert de la beauté de cette personne pour la fin qui est proposée à la beauté.

Nous avons dit ci-dessus que Théodore fit

surnommé Théos ou Dieu; et on croit que cela arriva à cause d'une demande que lui fit Stilpon pour le surprendre. « Ce que tu dis que tu es, Théodore (*a*), ne l'es-tu pas aussi? Oui, Stilpon. Et tu dis que tu es Dieu? Je le dis. Tu l'es donc? Sans doute, dit Théodore ». Et alors Stilpon s'étant pris à rire de toute sa force : « Méchant et détestable, lui dit-il, ne vois tu pas que, par la même raison, tu pourrois être geai, merle, perroquet et cent autres choses ».

S'entretenant un jour avec Euryclide, hiérophante (*b*) de la sainte religion d'Eleusine (*c*), il lui fit cette demande : « Qui sont ceux « qui commettent impiété contre les divins « mystères? — Ce sont ceux, lui dit Eury- « clide, qui les révèlent aux personnes qui ne « sont pas encore initiées. — Vous êtes donc

(*a*) Le nom de Théodore est composé de Θέος, qui signifie *Dieu*, et de δῶρον, qui signifie *don*. Mais il me semble que cette demande, qui n'est qu'un jeu de paroles, devoit être conçue autrement, et je ne vois rien là-dedans qui mérite qu'on s'y arrête davantage.

(*b*) Celui qui montroit les mystères à ceux qui se faisoient initier.

(*c*) Il n'y avoit rien de plus auguste en toute la Grèce, que cette religion où l'on montroit les mystères de Cérès, de Proserpine et de Bacchus. Meursius a fait un très-joli livre sur ce sujet, et c'est un des meilleurs et des plus utiles qu'il ait faits.

« impie vous-même, Euryclide; car vous les
« expliquez à ceux qui ne sont pas encore
« initiés ».

Mais ce trait d'esprit pensa lui coûter bien cher; car peu s'en fallut qu'on ne le traînât devant les aréopagites (*a*); et cela ne lui eût pas manqué, si Démétrius le Phalérien, qui en ce temps-là étoit le tout-puissant dans Athènes, ne l'eût tiré d'affaire, quoique Amphicrate, au livre des *Hommes illustres*, ait dit qu'il fut condamné à la mort, et qu'il but la ciguë.

S'étant retiré en Egypte auprès de Ptolémée, fils de Lagus, ce prince l'envoya en ambassade vers Lysimaque; et comme Théodore lui parloit un peu librement : « Dites-
« moi, lui dit Lysimaque, n'êtes-vous pas ce
« Théodore qui a été chassé d'Athènes ? —
« Oui, seigneur; et la ville d'Athènes m'a fait
« ce que Semèle fit autrefois à Bacchus; elle
« m'a poussé dehors par une fausse couche,
« ne me pouvant pas porter davantage ».

Une autre fois Lysimaque lui ayant dit :
« Donnez-vous garde de revenir jamais ici.
« — Je n'y reviendrai pas, seigneur, lui ré-

(*a*) C'étoit le conseil d'état d'Athènes; et ceux qui étoient accusés d'impiété, étoient cités devant eux. Budé en a parlé assez amplement en ses annotations sur les Pandectes.

« pondit-il, à moins que Ptolémée m'y ren-
« voie ». Là-dessus Mythras, intendant de Lysimaque, lui ayant dit : « Il me semble à « vous entendre parler si librement, que vous « ne croyez pas qu'il y ait aucuns rois sur la « terre, comme vous ne croyez pas qu'il y ait « des dieux au ciel. — Comment cela, sei- « gneur Mythras? repartit Théodore. Il faut « bien que je croie qu'il y ait des dieux au « ciel, puisque je suis persuadé qu'ils détes- « tent et ont en abomination ceux qui vous « ressemblent ».

On dit qu'un jour étant à Corinthe, et se promenant avec une foule de disciples qui l'accompagnoient, Métroclès le cynique, qui par hasard lavoit des herbes sauvages pour son dîner, lui tint le même discours que Diogène avoit autrefois tenu à Aristippe, et que Théodore lui fit une réponse pareille à celle dont Aristippe avoit payé Diogène ; car Métroclès lui ayant dit : « Si tu pouvois te contenter « d'un dîner tel que le mien, tu n'aurois que « faire de tant de disciples ». L'autre lui répliqua : « Et vous, Métroclès, si vous n'étiez « pas sauvage et farouche comme vous êtes, « vous mangeriez de ce que mangent les hon- « nêtes gens ».

Sur la fin de ses jours s'étant retiré à Cy-

rène, le prince qui y régnoit (*a*) alors lui donna plusieurs marques de son amitié et de son estime. Et voilà tout ce qu'on trouve de Théodore chez les anciens. Mais avant que de finir, il ne faut pas oublier un mot qu'il dit étant encore jeune et lorsque les Cyrénéens le bannirent. Il se présenta à l'assemblée des bourgeois, et leur dit : « Bien loin de me « plaindre, Messieurs, je me loue de votre « procédé ; vous me bannissez de la Libye, « et me reléguez en Grèce (*b*) ».

(*a*) Le mot de prince n'est point dans le grec, je l'ai ajouté. Le texte nomme *Μάριον* celui chez qui se retira Théodore ; or, comme je sais bien que *Marion* étoit un nom cyrénien, et qu'on le peut prouver par l'histoire, je crois qu'au lieu de *Μαρίῳ*, il faut lire *Μαρίωνι*. Il se peut faire que *Μαρίῳ* est bon ; car *Μαρίων* en vient. On pourroit encore, au lieu de *Μαρίῳ*, lire *Μάρκῳ*. Car ce nom d'hommes étoit usité chez les Grecs avant que les Romains fussent fort connus en Grèce ; et on le prouveroit bien s'il en étoit besoin. M. de Grentemesnil croit qu'il faut lire *Μάργα*.

(*b*) C'est que la Grèce étoit un pays très-agréable, et le séjour de la politesse et de la galanterie ; mais la Libye n'étoit pas de même.

FIN DE LA VIE D'ARISTIPPE.

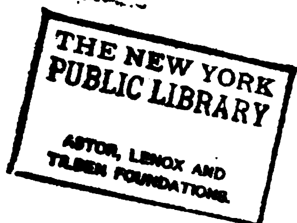
LIVRES

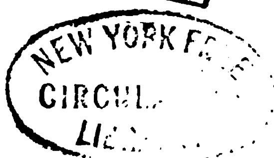
qu'on attribue à Aristippe.

Trois livres de l'Histoire de Libye, dédiés à Denys.
Un autre livre contenant vingt-cinq Dialogues, les uns en attique, les autres en dorien, savoir Artabaze.
A ceux qui avoient fait naufrage.
Aux Bannis.
Aux Pauvres.
A Laïs.
A Porus.
A Laïs, touchant le miroir.
Hermias.
Le Songe.
A l'Echanson.
Philomélus.
A ses Domestiques, ou à ses Familiers.
A ceux qui le reprenoient de ce qu'il avoit des vins rares, et tenoit des femmes chez lui.
A ceux qui lui reprochoient la dépense excessive de sa table.
Une lettre à Arète sa fille.
A un qui se préparoit pour les jeux Olympiques.
Deux Demandes.
Une Chreïe, *ou* petit Discours à Denys.
Une autre, touchant l'Image.
Une autre sur la fille de Denys.
A un qui croyoit qu'on lui faisoit tort.
Mais selon Sotion et Panétius, il n'avoit écrit que ce qui suit. De la Vertu. De la Discipline. Une Exhortation. Artabaze. Pour les Bannis. A ceux qui avoient fait naufrage. Six livres d'Entretiens. Trois livres de Chreïes. A Laïs. A Porus. A Socrate. De la Fortune.

Il se trouve plusieurs Théodore dont l'histoire ancienne fait mention. Voici ceux qui ont été remarqués par Diogène.

1. Théodore de Samos, fils de Rhoccus : ce fut lui qui conseilla de mettre grande quantité de charbon bien cuit sous le fondement du fameux temple d'Ephèse, disant que par là on consumeroit l'humidité du terrain, et qu'ainsi il deviendroit ferme et solide.
2. Théodore le Cyrénien, maître de Platon en géométrie.
3. Théodore, dont la vie a été décrite ci-dessus.
4. Théodore, auteur du beau livre intitulé: Φωνασκικὸν, c'est-à-dire *la manière de conduire et d'exercer la voix*.
5. Théodore, auteur du livre *touchant ceux qui ont inventé les* divers modes *de la Musique*, (νομοποιῶν, qui ne signifie pas *Législateurs*, comme disent les interprètes) *commençant à Terpandre*.
6. Théodore le stoïcien.
7. Théodore, auteur d'une Histoire Romaine.
8. Théodore de Syracuse, qui a écrit des Tactiques, ou de l'*Art de ranger des troupes en bataille*.
9. Théodore de Byzance, qui a écrit des Discours politiques.
10. Théodore : celui dont parle Aristote en l'Abrégé des Rhéteurs.
11. Théodore de Thèbes, statuaire.
12. Théodore, peintre, dont Polémon fait mention.
13. Théodore, peintre encore, mais Athénien, dont parle Ménodote.
14. Théodore d'Ephèse, dont parle Théophane au Livre de la Peinture.
15. Théodore, qui a fait des Epigrammes.
16. Théodore, qui a fait un Livre des Poètes.
17. Théodore le médecin, disciple d'Athénée.
18. Théodore, philosophe stoïcien, de Chios.
19. Théodore de Milet, philosophe stoïcien encore.
20. Théodore, poète tragique.







ANNIBAL.

Iconographie de Mr. Visconti.

ANNIBAL.

(Par M. Dacier.)

Rome et Carthage, fondées presque dans le même temps, et parvenues toutes deux par les armes à un haut degré de réputation et de gloire, sembloient avoir été destinées par la nature à être rivales, et à se disputer l'empire de l'univers. Carthage étoit enorgueillie par ses conquêtes; car elle avoit soumis l'Afrique, la plus grande partie de la Sicile, la Sardaigne, et plusieurs autres îles; et Rome étoit fière de la conquête de toute l'Italie, qu'elle avoit assujétie jusqu'au détroit de Sicile. Elles ne cherchoient donc l'une et l'autre que les moyens de s'agrandir. Les Romains voyant devant eux la Sicile pleine de richesses, qu'il sembloit que la violence des flots avoit détachée de leur continent, voulurent comme la réunir à leur domaine : mais ils manquoient d'un prétexte juste. Les prétextes spécieux ne manquent guère à une ambition qui ne veut point reconnoître de bornes. Messine, leur alliée, se plaignoit des vexations et de la tyrannie des Carthaginois. Les Romains embrassent cette occasion, et passent en Sicile sous ombre de secourir leurs alliés,

et en effet pour se mettre en possession de cette île qui ouvroit la porte à tous leurs projets ambitieux. Ce fut là le commencement de la première guerre punique, qui dura vingt-quatre ans sans aucune discontinuation, et qui fut féconde en événements extraordinaires et merveilleux. Les Romains remportèrent de grandes victoires et reçurent de grands échecs. Polybe assure que, pendant cette guerre, ils perdirent sept cents vaisseaux, ou dans les combats, ou par des tempêtes. La facilité avec laquelle ils réparoient ces pertes, est digne de mémoire. Sous le consulat de Duillius, ils construisirent une flotte de cent soixante vaisseaux, qui se trouva toute prête à faire voile en soixante jours, à compter du jour que les arbres eurent été coupés. Trois ans après, sous le consulat d'Atilius Régulus, ils en bâtirent encore une de deux cents vaisseaux en trois mois. Homère (*a*) ne s'éloigne donc pas de la vraisemblance, quand il écrit qu'Ulysse abattit vingt arbres, les tailla et les dressa, et en bâtit sa nacelle ; qu'il y fit un bon mât et des antennes, la munit d'un bon gouvernail, et que tout l'ouvrage fut fait en quatre jours. Enfin les Carthaginois, réduits à l'extrémité par la perte d'une grande bataille navale contre le consul Lutatius, fu-

(*a*) Odyssée, livre v.

rent obligés de demander la paix, et de la recevoir aux conditions qu'il plut aux Romains de leur imposer.

De tous les généraux Carthaginois qui avoient servi à cette guerre, celui qui avoit fait le plus de peine aux Romains, étoit Amilcar Barca, père d'Annibal : c'étoit un homme d'une prudence consommée, et d'une valeur si héroïque, qu'on l'appeloit un autre Mars. Polybe lui donne ce grand éloge, que les soldats romains l'emportoient pour la valeur sur les soldats carthaginois, mais que pour les capitaines, Amilcar étoit supérieur à tous ceux de son temps en valeur et en prudence. Il en donna de nouvelles marques dans la guerre qu'il eut à soutenir en Afrique contre les Africains, que les soldats étrangers avoient fait soulever. Il remporta plusieurs grandes victoires, et finit glorieusement cette guerre.

Il passa ensuite en Espagne avec une armée pour y établir la domination des Carthaginois; mais il ne bornoit pas là ses vues, il cherchoit à tirer de là des secours et des forces pour renouveler la guerre contre les Romains; car il avoit toujours sur le cœur cette paix onéreuse et honteuse que ses concitoyens avoient eu la bassesse d'accepter.

Avant que de s'embarquer, il fit un sacrifice, et le sacrifice fini, il fit retirer tout le

monde ; et prenant par la main son fils Annibal qui n'avoit que neuf ans, il lui demanda s'il vouloit venir avec lui en Espagne. Le jeune enfant ravi lui répondit non seulement qu'il le vouloit, mais qu'il le conjuroit de l'emmener avec lui. Sur cela, Amilcar l'approcha de l'autel, le fit jurer que toute sa vie il seroit l'implacable ennemi des Romains, et l'emmena, selon le rapport de Polybe. Tite-Live paroît avoir suivi de faux mémoires, quand il a écrit qu'Annibal ne passa en Espagne que treize ans après, et âgé de vingt-deux ans. Polybe est plus croyable, et d'autant plus, que son témoignage est confirmé par Annibal lui-même, qui dit, long-temps après, qu'il étoit sorti de Carthage à neuf ans, et avant que de pouvoir être instruit des lois et des usages de sa patrie. Amilcar passa ainsi en Espagne, où il fit la guerre pendant près de neuf ans, soumit aux Carthaginois plusieurs peuples, et mourut glorieusement dans une bataille contre le roi Orisson.

Après sa mort, les Carthaginois donnèrent le commandement de l'armée à son gendre Asdrubal qui commandoit la flotte. Il gouverna pendant huit ans avec beaucoup de sagesse et de prudence, fit beaucoup de grandes choses, moins par la force que par l'insinuation, et par les liaisons qu'il avoit

contractées. Il rendit surtout un très-grand service à son pays, en bâtissant Carthage la neuve, qui augmenta considérablement la puissance des Carthaginois, et qui leur servit de boulevard pour la défense de l'Espagne et de l'Afrique.

Les Romains voyoient avec un œil d'envie les grands progrès que les Carthaginois faisoient en Espagne; mais la guerre des Gaulois, dont ils étoient menacés, les empêcha de s'y opposer et de leur déclarer la guerre. Ils envoyèrent seulement des ambassadeurs à Asdrubal, pour conclure avec lui un traité, qui ne seroit que comme une explication de celui qu'ils avoient déjà fait avec Lutatius. Il fut dit dans ce traité que les Carthaginois ne passeroient pas l'Ebre, et qu'on laisseroit libres les Sagontins.

Voici le temps où Tite-Live a placé le voyage d'Annibal en Espagne. Il rapporte qu'Asdrubal, qui ignoroit le serment qu'Amilcar avoit exigé de son fils encore enfant, et qui vouloit lui inspirer la même haine que son père avoit eue pour les Romains, et qu'il conservoit lui-même, écrivit à Carthage pour demander qu'on lui envoyât Annibal, qui n'avoit pas encore vingt-deux ans, afin qu'il apprît le métier de la guerre, et qu'il se rendît capable de lui succéder.

Dès que ces lettres furent arrivées à Carthage, on les porta au sénat. Hannon s'opposa de toute sa force à cette demande par des raisons de morale et de politique. Il dit que le commerce d'Asdrubal seroit aussi dangereux pour ce jeune prince, que celui d'Amilcar l'avoit été pour Asdrubal qu'il avoit corrompu; qu'ils ne devoient nullement permettre que leurs jeunes gens, sous le prétexte d'apprendre le métier de la guerre, allassent s'exposer à la brutalité de leurs généraux. « Craignons-nous, ajouta-t-il, qu'Annibal ne voie « trop tard cette puissance immense et cette « espèce de royauté qu'Amilcar a laissée, et « que nous ne soyons pas assez tôt soumis au « fils de celui qui a donné à son gendre nos « armées comme un héritage paternel? Pour « moi, je suis d'avis que nous gardions ici « Annibal, et que nous lui apprenions à vivre « dans l'égalité avec ses concitoyens, et à « obéir à nos lois et à nos magistrats, de peur « que cette étincelle ne cause un jour un fu- « rieux embrasement. »

Les plus gens de bien étoient de son avis, mais le plus grand nombre fut contre Hannon. Annibal fut envoyé en Espagne. Dès qu'il y fut arrivé, il attira sur lui les yeux de toute l'armée. Tous les vieux soldats croyoient voir Amilcar même qui leur étoit rendu. Ils

remarquoient le même feu dans ses yeux, et les mêmes traits sur son visage. Bientôt la considération de son père n'eut plus de part à la faveur qu'on lui porta. Jamais on n'a vu un esprit plus propre à deux choses aussi différentes que l'obéissance et le commandement; aussi ne pouvoit-on remarquer à qui il étoit plus cher, à son général ou à toute l'armée. Quand il y avoit quelque grande action à faire, Asdrubal ne la confioit qu'à lui, et il n'y avoit point d'officier avec lequel les soldats fussent plus assurés et osassent davantage. Sa prudence et son sang-froid égaloient son intrépidité et son audace au milieu des plus grands périls, et il n'y avoit point de travaux au-dessus de ses forces et de son courage. Il étoit également fait à supporter le froid et le chaud. Dans son boire et dans son manger, il se bornoit au seul besoin de la nature, et ne donnoit rien à la volupté; ni le jour ni la nuit, il n'avoit aucun temps réglé pour ses veilles et pour son sommeil. Il ne donnoit au repos que le temps que lui laissoient les affaires dont il étoit chargé, et il ne cherchoit ni un bon lit, ni le silence. On l'a souvent vu coucher à terre, couvert de sa seule cotte-d'armes, au milieu des gardes et du bruit du camp, toujours aussi simplement vêtu que le moindre de ses camarades; il ne

se distinguoit que par la magnificence de ses armes et de ses chevaux. Il alloit toujours le premier au combat, et se retiroit le dernier. Ses grandes vertus étoient accompagnées de vices qui n'étoient pas moins grands; une cruauté atroce, une perfidie plus que punique, rien de vrai ni de sain dans son procédé, aucune crainte des Dieux, sans foi et sans religion. Avec ce mélange de vertus et de vices, il servit trois ans sous Asdrubal; et pendant ce temps-là il donna tant de marques de capacité et de courage, qu'Asdrubal ayant été tué une nuit dans sa maison, par un Gaulois à qui il avoit fait quelque injure, que, malgré sa jeunesse, car il n'avoit pas encore vingt-cinq ans, on lui donna le gouvernement de l'Espagne. Il ne se vit pas plutôt à la tête des troupes, que, sans perdre un moment, il fit connoître qu'il seroit plus fidèle au serment qu'il avoit fait à son père, qu'au traité fait avec Lutatius, et ensuite avec Asdrubal. Il passa l'Ebre et se jeta dans la province des Olcades, peuple de l'Espagne Taraconoise, assiégea Althéa qui en étoit la capitale, ville très-riche, la prit et la pilla. Les villes voisines, effrayées, se rendirent par composition, et Annibal ramena ses troupes, chargées de butin, passer l'hiver à Carthage la neuve. Là il partagea le butin à ses soldats, et leur paya

tout ce qui leur étoit dû de leur solde ; et ayant affermi par ce moyen la fidélité de ses troupes et celle de ses alliés, dès que le printemps fut venu, il se jeta dans la province des Vaccéens. D'abord il se rendit maître de la ville d'Elmantique, et alla mettre le siége devant Albucare, place très-forte qui fit une vigoureuse résistance, et qui lui donna beaucoup de peine; mais enfin il la prit d'assaut. Les Carpétiens, qui étoient les peuples les plus aguerris de cette contrée, s'étant joints à ceux qui avoient été chassés des Olcades, et à ceux qui étoient sortis d'Elmantique, l'attaquèrent à son retour. Ils étoient plus de cent mille hommes, de sorte que si Annibal leur eût donné bataille, il auroit été en grand danger. Mais comme il n'avoit pas moins de prudence que de valeur, il fit sa retraite en grand capitaine, et profitant d'une nuit obscure, il passa le Tage, qu'il mit devant lui pour se couvrir, et s'éloigna du bord, pour donner aux ennemis l'audace de le passer. En effet, les ennemis prenant cet éloignement pour un effet de sa crainte, et croyant qu'il n'y avoit que cette rivière qui mît un obstacle à leur victoire, ils se jettent en foule dans l'eau, sans attendre d'ordre. Annibal revient sur eux, tue tous ceux qui sont passés, lâche

sa cavalerie dans l'eau contre ceux qui passoient encore, dont les uns sont emportés par la rapidité du fleuve, les autres sont mis au fil de l'épée, ou regagnent leur bord. Annibal les suit, passe la rivière, fait main basse sur tous ceux qui s'opposent à ses efforts, achève leur défaite, et en très-peu de jours il reçoit les Carpétiens à composition.

Après ce grand succès, il n'y avoit au-delà de l'Ebre que Sagonte qui pût s'opposer à ses armes; mais Annibal, avant que de l'attaquer et de donner aux Romains un juste prétexte de lui déclarer la guerre, voulut achever de soumettre tout ce qui étoit aux environs. Il retourne à Carthage la neuve, il y trouve les ambassadeurs des Romains qui lui demandent qu'il n'entreprenne rien contre Sagonte leur alliée, et qu'il ait à s'abstenir de passer l'Ebre, selon un des articles du traité fait avec Asdrubal. Annibal leur répondit avec fierté, que bien loin qu'ils eussent regardé Sagonte comme leur alliée, ils l'avoient traitée comme leur ennemie, puisqu'ayant été appelés pour y calmer une sédition qui s'y étoit émue, ils y avoient fait mourir injustement un grand nombre de citoyens; qu'il ne laisseroit donc point sans punition cette perfidie, et qu'il suivroit les

maximes de ses ancêtres, qui ne souffroient point qu'on fît injure à personne, et moins encore à leurs voisins.

Ces ambassadeurs vont porter leurs plaintes à Carthage. Cependant Annibal part de Carthage la neuve à la tête d'une redoutable armée, et s'approche de Sagonte. Cette place étoit la plus forte et la plus riche de tout le pays. Elle est située à mille pas de la mer, au pied des montagnes qui séparent l'Espagne de la Celtibérie. Annibal en forme le siége, qui fut long et difficile, et où il courut de grands dangers. A un assaut, comme il s'exposoit le premier sans aucun ménagement, il eut la cuisse percée d'un trait. Sa blessure ralentit les attaques; mais bientôt après il la pressa plus vivement.

Sur ces entrefaites, on lui rapporte qu'il arrive de nouveaux ambassadeurs des Romains, pour l'obliger à abandonner le siége. Annibal envoie au-devant d'eux, sur le rivage de la mer, leur dire qu'il n'y a pas de sûreté pour eux de s'avancer au travers de tant de nations féroces qui ont les armes à la main, et que pour lui, au milieu de si grandes affaires, il n'a pas le temps de les écouter; et se doutant bien que ces ambassadeurs iroient à Carthage, il écrivit à ceux de sa faction, pour les prévenir et pour les préparer à faire

tous leurs efforts pour empêcher qu'on ne leur accordât leurs demandes.

Ces ambassadeurs introduits dans le sénat, se plaignirent d'abord de l'infraction des traités, et demandèrent qu'on leur livrât Annibal avec tous les officiers qui avoient été de son avis. Hannon, qui étoit de la faction opposée à Annibal, parla avec beaucoup de force pour appuyer la cause des Romains. Il dit qu'Annibal ne cherchoit à continuer et à étendre la guerre, que pour s'ouvrir un chemin à la monarchie; qu'il avoit rejeté l'ambassade de leurs alliés qui étoit envoyée pour des alliés, lorsqu'il est inouï qu'on ait jamais rejeté une ambassade d'un ennemi même; que s'ils n'y prennent garde, les ruines de Sagonte tomberont sur Carthage, et que les légions romaines viendront assiéger cette ville sous la conduite des mêmes Dieux, qui dans la guerre précédente ont déjà puni si sévèrement et d'une manière si visible l'infraction des traités; qu'on livre donc Annibal aux Romains qui le demandent; et quand personne ne le demanderoit, je conseillerois de reléguer au bout de la terre ce monstre, qui, s'il n'est puni, causera enfin notre entière ruine. Je suis d'avis qu'on envoie une ambassade à Rome pour faire satisfaction au sénat, une autre à Annibal pour lui ordonner d'aban-

nner le siége de Sagonte, et une troisième
ur faire rendre aux Sagontins tout ce qu'on
ur a enlevé.

Ce discours fut inutile ; le sénat prévenu
ar Annibal, renvoya les ambassadeurs avec
tte réponse, « que les Sagontins étoient la
cause de la guerre, et nullement Annibal,
et que les Romains commettroient une très-
grande injustice, s'ils préféroient les Sa-
gontins à l'ancienne alliance des Cartha-
ginois ».

Cependant Annibal pousse le siége avec
us d'ardeur ; il fait offrir des propositions
ix Sagontins, qui les trouvant trop dures,
réduits au dernier désespoir, allument un
and feu au milieu de la place, y jettent leur
· et leur argent, et tout ce qu'ils ont de
us précieux, et la plupart s'y précipitent
ix-mêmes. Annibal profitant du tumulte et
n désordre que cette fureur excite dans la
ille, donne un assaut, et s'en rend maître
près huit mois de siége, fait passer au fil de
épée tous ceux qui sont en âge de porter
es armes, s'en retourne à Carthage la neuve,
t met ses troupes en quartier d'hiver.

Les ambassadeurs, de retour à Rome, y
nnoncent la prise de Sagonte et la guerre
qui se prépare. Les Romains consternés de
cette nouvelle, et plus honteux encore d'a-

voir laissé périr Sagonte, et de n'avoir pas secouru leurs alliés, se préparent à se défendre; mais avant que de déclarer la guerre, ils envoient à Carthage quatre ambassadeurs, à la tête desquels étoit Quintus Fabius. Leur instruction portoit de demander aux Carthaginois, si Annibal avoit détruit Sagonte de son propre mouvement, ou par l'ordre de ses supérieurs? Fabius introduit à l'audience, s'acquitte de sa commission. Les Carthaginois répondent qu'il ne s'agit pas de savoir par quels conseils et par quels ordres Sagonte avoit été détruite, mais seulement si c'est avec justice ou contre les traités. Que dans le traité fait avec Lutatius, où l'on n'avoit fait aucune mention des alliés de part et d'autre, il n'étoit nullement parlé des Sagontins, qui n'étoient pas encore leurs alliés; que véritablement, par le traité fait avec Asdrubal, les Sagontins avoient été nommément exceptés, et qu'à cela ils ne feroient d'autre réponse que celle qu'ils avoient apprise des Romains eux-mêmes; car comme les Romains n'avoient pas cru devoir se tenir au traité de Lutatius, parce qu'il n'avoit pas été ratifié et autorisé par le sénat et par le peuple, eux de même ne se croyoient point obligés à se tenir au traité fait avec Asdrubal, parce qu'il avoit été fait sans leur autorité. Qu'ils ne par-

lassent donc point ni de l'Ebre, ni de Sagonte, et qu'ils déclarassent nettement le dessein qu'ils couvoient dans leur cœur.

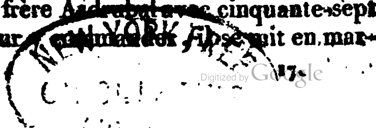
A ces mots Fabius rassemblant un pan de sa robe : « Je vous apporte, leur dit-il, la « paix ou la guerre, choisissez ». Les Carthaginois répondirent avec la même fierté : « Donnez-nous celle que vous avez choisie « vous-mêmes ». Et Fabius dépliant le pan de sa robe, comme s'il en avoit versé la guerre : « Je vous donne donc la guerre, leur « dit-il. Nous la recevons, s'écrièrent les « Carthaginois, et nous la ferons avec le « même courage que nous l'acceptons ». Cette déclaration de guerre parut plus digne de la majesté de Rome, que de s'amuser à disputer sur les termes des traités, quoiqu'à ne regarder même que ces termes, la justice parût toute entière du côté des Romains; car dans le traité de Lutatius, on avoit exprimé cette clause, « qu'il ne seroit valable qu'étant ra« tifié par le peuple »; au lieu que dans celui d'Asdrubal, on n'avoit fait aucune mention de cette clause, et qu'il paroissoit avoir été assez ratifié par le silence de plusieurs années pendant la vie d'Asdrubal, et qu'après sa mort on n'avoit point parlé d'y rien changer. Que d'ailleurs, quand on ne consulteroit que le premier traité fait avec Lutatius,

les Sagontins y paroissoient compris sans être nommés, puisque dans ce traité on exceptoit tous les alliés des deux nations, et on n'avoit point distingué ceux qui l'étoient alors de ceux qui le deviendroient dans la suite. Car, puisqu'il a toujours été permis de faire de nouveaux alliés des peuples qui ont rendu de grands services, quelle justice y auroit-il à les abandonner après les avoir reçus? Que l'esprit de ces traités étoit de ne pas solliciter les alliés des Carthaginois à changer de parti, et de ne pas les recevoir, s'ils vouloient changer d'eux-mêmes.

Ces ambassadeurs ayant si mal réussi à Carthage, allèrent, suivant leurs ordres, en Espagne pour tâcher d'attirer les villes, ou de les détourner de l'alliance des Carthaginois. Ils gagnèrent d'abord les Burgusiens, déjà las de la domination de ce peuple; mais ils furent mal reçus des Volscianiens, qui leur répondirent qu'ils allassent chercher des alliés dans les lieux où le bruit de la ruine de Sagonte n'auroit pas retenti; que cette ruine étoit pour tous les Espagnols une leçon triste, mais sensible, qu'on ne devoit point se fier à la foi et à l'alliance des Romains. De là ces ambassadeurs passèrent dans la Gaule pour emander aux Gaulois qu'ils ne donnassent point passage dans leurs terres aux Carthaginois.

Cette demande fut reçue avec un ris mêlé de colère et d'indignation ; car ils trouvoient qu'il y avoit de la folie et de l'imprudence à leur demander que, pour empêcher la guerre de passer en Italie, ils la reçussent dans leur pays, et que pour épargner les terres des Romains, ils exposassent les leurs au pillage.

Tous les grands succès qu'Annibal avoit eus en Espagne ne remplissoient pas son ambition, et satisfaisoient encore moins la haine implacable qu'il avoit vouée aux Romains. Pendant qu'il hiverne à Carthage la neuve, il fait ses préparatifs pour porter la guerre en Italie, et attaquer Rome dans Rome même. Il assemble d'abord tous les Espagnols qu'il avoit dans ses troupes, leur permet d'aller passer l'hiver dans leurs maisons, à condition qu'ils se rendront auprès de lui au printemps, et va à Cadix pour s'acquitter de quelques vœux qu'il avoit faits à Hercule. Après son retour, avant que de s'engager dans une expédition si longue et si difficile, il pourvut avec beaucoup de prudence à la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne, en faisant passer en Espagne des soldats africains, et en Afrique des soldats espagnols ; et laissant en Espagne son frère Asdrubal avec cinquante-sept galères pour la commander. Il se mit en mar-



che avec ses troupes qui s'étoient rendues auprès de lui.

De toutes les entreprises des grands capitaines, il n'y en a point de plus merveilleuses et de plus dignes de mémoire, que les grandes marches pour porter la guerre en des pays fort éloignés : car là se réunissent d'ordinaire tous les obstacles qu'on a à surmonter dans toutes les autres actions de la guerre les plus périlleuses ; et il y en a une infinité d'autres qui ne se trouvent point dans celles-ci. Il ne suffit pas de vaincre la résistance des hommes, il faut vaincre encore celle des lieux et des élémens.

Celle d'Annibal en Italie est une des plus surprenantes qui aient jamais été faites. Elle a paru si étonnante aux historiens, qui, avant Polybe, avoient entrepris de la décrire, que pour la rendre croyable, ils ont eu recours aux miracles, à la manière des anciens historiens, qui, pour divertir davantage les lecteurs, mêloient la fable avec l'histoire. Polybe a blâmé avec raison l'impertinence de ces historiens, et a fait voir que l'histoire ne doit nullement recourir aux fictions qui ne sont propres qu'à la poésie. Malgré cette grave censure, Tite-Live n'a pas laissé de rapporter un de ces miracles comme un bruit de la renommée, en nous disant

qu'Annibal arrivé à la ville d'Etovissa, et sur le point de passer l'Ebre, « vit une nuit en « songe un jeune homme d'une figure toute « divine, qui lui dit, qu'il étoit envoyé par « Jupiter pour lui servir de guide, et pour le « conduire en Italie ; qu'il eût donc toujours « les yeux attachés sur lui ». C'est ainsi qu'Homère feint que Mercure se présente à Priam, et lui dit, « qu'il est envoyé par Jupiter pour « lui faire traverser secrètement le camp des « Grecs, et pour le conduire jusqu'à la tente « d'Achille ». Ce que Tite-Live ajoute enchérit encore sur cette fiction : car il dit « qu'Annibal effrayé d'abord de cette vision, « suivit ce jeune homme sans regarder autour « de lui, et qu'ensuite pensant en lui-même « ce que pouvoit être ce qu'il lui étoit dé- « fendu de regarder, il n'eut pas la force de « retenir sa curiosité ; qu'ayant tourné la « tête il vit un serpent, d'une grandeur mer- « veilleuse, qui s'avançoit avec un grand « abattis d'arbres et de buissons, et qui étoit « suivi d'un nuage affreux accompagné de « tonnerres ; qu'il demanda ce que signifioit « ce prodige ; qu'il entendit une voix qui lui « dit, que c'étoit le ravage de l'Italie ; qu'il « n'avoit qu'à continuer son chemin sans s'en « informer davantage, et à laisser les desti- « nées dans leurs secrets ».

Voilà le premier prétendu miracle qui fut fait en faveur d'Annibal dès le commencement de sa marche ; mais dans le passage des Alpes, ces historiens ont recours à des prodiges, encore plus grands. Ils représentent ces monts comme entièrement impraticables, et comme si jamais ni bêtes ni hommes n'y avoient passé. Ainsi il falloit nécessairement qu'un Dieu descendît du ciel pour mener Annibal par la main, et pour lui faire surmonter ces passages, où toute son armée auroit péri infailliblement sans ce secours.

Mais Annibal, un des plus sages et des plus prudents capitaines qui aient jamais commandé des armées, n'étoit pas assez insensé pour s'engager dans une entreprise dont le dénouement n'auroit pu être fait que par une machine, comme dans une tragédie. Il savoit que les Gaulois avoient plus d'une fois passé ces monts avant lui avec des armées nombreuses ; il s'étoit informé des chemins qu'ils avoient tenus et qu'ils devoient tenir, et il avoit pourvu à tout ce que la prudence humaine exigeoit pour s'assurer le succès d'un si grand dessein. Polybe est en cela plus croyable que ces historiens ; car il n'écrit pas sur les bruits confus de la renommée, il rapporte ce qu'il a appris des témoins mêmes de cette expédition ; et pour mieux s'assurer de la vé-

rité, il avoit eu soin d'aller visiter les lieux où Annibal avoit passé avec ses troupes.

Quand Annibal partit de Carthage la neuve, il avoit quatre-vingt dix mille hommes de pied et douze mille chevaux. Il passa l'Ebre sans trouver aucune résistance ; mais en approchant des Pyrénées, il eut à livrer plusieurs combats, et à se rendre maître de plusieurs places assez fortes. Il perdit dans ces occasions vingt-deux ou vingt-trois mille hommes.

Il laissa son frère Hannon pour commander entre l'Ebre et les Pyrénées, avec dix mille hommes de pied et mille de chevaux. Il en renvoya un pareil nombre dans leurs maisons pour se concilier l'affection d'une infinité de familles, et pour laisser dans le pays de quoi faire des recrues quand il en auroit besoin. Tite-Live assure que dans ce dernier parti, il s'accommoda à la nécessité par un effet de sa prudenee : car voyant que trois mille hommes de son infanterie rebutés par les difficultés de cette entreprise, avoient déserté dans le passage des Pyrénées, qu'il étoit dangereux de les faire revenir et de les retenir par force, il fit semblant de les avoir congédiés, et en renvoya encore sept mille de ceux qui lui parurent les plus découragés et les plus capables de décourager les autres.

Avec cinquante mille hommes de pied et neuf mille chevaux qui lui restoient, il passa les Pyrénées et prit le chemin du Rhône. Pour traverser toutes les terres des Gaulois, il fallut gagner les uns par argent, et réduire les autres par la force. Après divers combats, il arriva au bord du Rhône, à quatre journées de la mer. Les Gaulois qui habitoient au-delà, s'assemblèrent et se présentèrent de l'autre côté pour lui disputer le passage.

Annibal voyant qu'il ne pouvoit passer ce fleuve devant une armée si nombreuse, ni demeurer là long-temps sans être enveloppé, détacha la nuit du troisième jour la moitié de ses troupes, avec ordre de remonter le long du Rhône, et de chercher un passage, pendant que par sa présence il amuseroit les Gaulois, et feroit travailler à des barques.

Ces troupes détachées sous la conduite d'Hannon, fils de Bomilcar, remontèrent cinq ou six lieues; et ayant trouvé quantité de bois, ils creusèrent une infinité d'arbres, sur lesquels elles passèrent le Rhône. Après s'être reposées un jour, elles descendirent de l'autre côté, et donnèrent à Annibal le signal qu'elles approchoient du camp des Gaulois. En même temps, Annibal embarqua ses troupes, et passa sans beaucoup de peine. Les Gaulois ne pouvant résister tout à la fois à Hannon

qui les attaquoit par les derrières, et à Annibal qui, étant passé, mettoit ses troupes en bataille à mesure qu'elles débarquoient, et les envoyoit à la charge, prirent la fuite.

Annibal fit passer trente-sept éléphants qu'il menoit avec lui, et envoya cinq cents cavaliers Numides apprendre des nouvelles de la flotte des Romains, qui, sous la conduite de Scipion, étoit arrivée à l'embouchure du Rhône. Scipion détache en même temps trois cents cavaliers choisis, et les envoie contre ces Numides sous la conduite de quelques Marseillois et de quelques troupes auxiliaires des Gaules. Il y eut là un grand combat entre cette cavalerie. Les Numides furent défaits et poussés jusque dans leur camp. Annibal après avoir harangué ses troupes, dont la hauteur des Alpes qu'elles avoient à passer, avoit presque glacé le courage, décampa, n'ayant plus que huit mille chevaux et trente-huit mille hommes d'infanterie, et le quatrième jour il arriva au confluent de la Saône et du Rhône. Là il trouva deux frères qui disputoient le royaume, et qui alloient décider de leur sort par une bataille. Il se joignit à l'aîné, et lui fit remporter la victoire, comme Polybe l'écrit. Mais Tite-Live a suivi d'autres mémoires, qui portoient que les deux frères prirent An-

nibal pour arbitre de leur différent, et qu'Annibal jugea en faveur de l'aîné qui avoit tout le droit, et le mit en possession du royaume. Ce prince pour lui témoigner sa reconnoissance, lui fournit toutes sortes de provisions de bouche, donna à ses troupes des armes et des habits dont elles avoient grand besoin, et l'escorta jusqu'aux Alpes pour le défendre contre les Allobroges, sur les frontières desquels il étoit obligé de passer.

Annibal fit cent milles en dix jours de marche le long du Rhône en tirant vers sa source, et arriva au pied des Alpes sans aucun obstacle, selon Polybe; mais Tite-Live écrit qu'il fut très-embarrassé au passage d'une rivière des Alpes qu'il appelle Druentia. Les interprètes, pour dire cela en passant, ont cru que c'étoit le fleuve des Gaules appelé la Durance; mais ce fleuve n'étoit pas sur le chemin d'Annibal. Tite-Live parle assurément du fleuve appelé Druentius, qui est une des deux Dunes, et qui se jette dans le Rhône.

Quand Annibal fut arrivé au pied des Alpes, les Allobroges qui n'avoient osé l'attaquer dans la plaine à cause de sa cavalerie et des Gaulois qui l'escortoient, l'attendirent dans les défilés des montagnes. Annibal étoit perdu s'ils avoient bien gardé ces passages :

mais ils ne les gardoient que le jour, et ils se retiroient la nuit dans une ville prochaine. Annibal en ayant été averti, décampa en plein jour, s'approcha des ennemis, et sur la première veille de la nuit, après avoir fait allumer beaucoup de feux dans son camp, il choisit ses meilleurs soldats, et alla s'emparer des lieux que les Allobroges avoient quittés. Le lendemain matin, les Allobroges, bien surpris de trouver Annibal maître de ces postes, ne savoient à quoi se déterminer. Enfin, voyant que sa cavalerie ne pouvoit se déployer dans ces passages étroits, que ses bagages causoient un embarras horrible, et que ses troupes ne marchoient qu'avec beaucoup de peine, ils l'attaquèrent de toutes parts. Les Carthaginois perdirent là beaucoup de monde, quantité de chevaux, et grand nombre de bêtes de somme qui furent prises ou tuées, ou qui tombèrent dans les précipices.

Annibal qui vit qu'il n'y avoit plus de salut pour ceux qui échapperoient, s'il laissoit entièrement périr ses bêtes de charge et ses bagages, quitta les hauteurs dont il s'étoit emparé, marcha à leur secours avec ses troupes d'élite, tailla en pièces une grande partie des Allobroges, et mit les autres en fuite. Son armée passa alors sans danger, mais avec des peines infinies.

Après ce grand péril, Annibal, sans perdre un moment, alla assiéger la place où les ennemis se retiroient, et la prit. Il recouvra là beaucoup de bêtes de somme et de bagages qui lui avoient été enlevés, et y trouva un assez grand amas de provisions. Il campa là un jour. Le lendemain il poursuivit sa route, et marcha trois jours sans autre obstacle que la difficulté des chemins. Mais le quatrième jour il tomba dans le plus grand danger qu'il eût encore couru. Tous les peuples qui étoient sur son passage, ayant comploté ensemble, vinrent au-devant de lui avec des couronnes et des branches d'olivier en signe d'amitié et de paix. Annibal, quoiqu'il se défiât d'eux, n'osa pas les rebuter, de peur de les irriter par cet affront, et les reçut dans son alliance. Mais bientôt leur manière d'agir qui parut franche et sincère, les otages qu'ils lui donnèrent, et les vivres qu'ils lui fournirent abondamment, le jetèrent dans une telle confiance, qu'il les prit même pour guides. Ces traîtres, après avoir conduit son armée pendant deux jours, et l'avoir engagée dans une vallée étroite et environnée de rochers escarpés, se jetèrent sur elle tout d'un coup. Il n'en seroit pas échappé un seul homme, si Annibal, par une sage précaution qui n'abandonne jamais entière-

ment les grands capitaines, n'avoit mis à l'avant-garde sa cavalerie et ses bagages, et à son arrière-garde sa meilleure infanterie. Cela fit que sa perte, bien que très-considérable, fut beaucoup moins grande qu'elle n'auroit été. Annibal soutenant tout l'effort des Barbares, passa la nuit sur un rocher pour donner le temps à sa cavalerie et à ses bagages d'avancer. Le lendemain l'armée se trouva hors de cette vallée, et le neuvième jour elle arriva au sommet des Alpes.

Annibal campa deux jours pour faire reposer ses troupes, et pour attendre ceux qui étoient demeurés derrière. Beaucoup de bêtes de somme et quantité de chevaux, qu'on croyoit perdus, arrivèrent au camp en suivant la piste.

L'armée affoiblie par tant de fatigues, tomboit dans le dernier découragement à l'aspect des nouveaux dangers que lui présentoit la descente des Alpes couvertes de neiges. Mais Annibal ralluma le courage de toutes ses troupes, et leur inspira une nouvelle force en leur montrant du haut de ces monts l'Italie et Rome même comme le prix assuré de leurs travaux, et en leur faisant valoir les intelligences qu'il disoit avoir avec les peuples des environs du Pô, qui, las de la do-

mination romaine, n'attendoient que leur présence pour se déclarer en leur faveur.

Dès le lendemain, il commença à descendre, et il n'eut plus sur les bras que des ennemis qui cherchoient plutôt à voler qu'à combattre. Mais il perdit autant de monde en descendant, qu'il en avoit perdu en montant; car comme le chemin étoit fort étroit et fort penchant, le soldat ne voyant pas où il marchoit à cause des neiges, tomboit dans les précipices pour peu qu'il s'écartât du grand chemin.

Les troupes supportèrent ces maux avec quelque sorte de patience; mais on ne sauroit exprimer leur désespoir, quand elles se virent dans un lieu où ni hommes ni bêtes ne pouvoient passer; car à droite et à gauche, on n'avoit que des rochers insurmontables, et on ne voyoit devant soi qu'un précipice de cent quatre-vingt dix pas de profondeur; le chemin qui le bordoit et qui étoit naturellement très-étroit, étoit devenu encore plus étroit par la chute des terres que les neiges avoient entraînées; et il étoit si glissant, qu'il étoit impossible de s'y soutenir.

Dans cette extrémité, Annibal vouloit d'abord faire le tour de ces rochers; mais les neiges ne lui permettant pas de prendre ce parti trop dangereux, il se résolut à s'ouvrir

un chemin au travers de ces roches mêmes. Les historiens dont j'ai déjà parlé, se laissant aller au penchant qu'ils avoient pour les choses extraordinaires et merveilleuses, ont écrit qu'il fit entasser sur ces roches une quantité prodigieuse de bois, qu'il y mit le feu; que quand ces roches furent bien embrasées, il les amolit et les fendit par le vinaigre qu'il y versa; qu'ensuite il les ouvrit avec le fer, et y pratiqua un chemin : car c'est ainsi que l'écrit Tite-Live, en suivant la tradition de ces historiens; et c'est sur la foi de ces témoins, que Pline le naturaliste n'a pas fait difficulté d'assurer que la force du vinaigre est telle, qu'il fend les rochers que la force du feu n'a pas entièrement séparés et rompus.

Mais on peut raisonnablement douter de cette prétendue vertu du vinaigre, et je suis persuadé que les bons naturalistes n'en conviendront point. D'ailleurs, quelle grande quantité n'en auroit-il point fallu pour fendre et pour calciner des roches si grandes et si hautes, et pour y pratiquer un chemin pour des chevaux et pour des éléphants?

J'ai voulu examiner ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette fable, et j'ai trouvé que c'étoit une tradition que le penchant de ces historiens pour le merveilleux avoit fait mal

expliquer. On disoit simplement qu'Annibal étoit venu à bout, avec du vinaigre, de s'ouvrir un chemin dans des rochers impraticables, et sur cela, sans approfondir davantage le fait, ces historiens ont imaginé cette prétendue vertu du vinaigre, au lieu d'avoir recours à la discipline même des Carthaginois, qui leur en auroit fait découvrir le véritable sens. Nous savons, par le témoignage de Platon et d'Aristote, que les Carthaginois avoient une loi qui défendoit de boire du vin à l'armée. Les soldats ne buvoient que de l'eau; mais dans les occasions extraordinaires, lorsqu'on exigeoit d'eux des travaux pénibles, on leur donnoit un peu de vinaigre; car le vinaigre est rafraîchissant, comme Pline l'a reconnu; c'est pourquoi dans la suite, le vinaigre devint une des provisions ordinaires pour les armées. L'empereur Julien, en parlant de son expédition contre les Perses, écrit dans son épître xxviij à Libanius : « On « remplit les vaisseaux de froment, ou plu-« tôt de biscuit et de vinaigre ».

Annibal donc, pour soutenir ses soldats dans ce travail si pénible de fondre ces roches, leur donna du vinaigre; et c'est ainsi, à mon avis, que devoit être expliquée cette tradition, et nullement comme l'ont expliquée ces historiens, plus amoureux de la fa-

ble que de la vérité. C'est comme nous disons tous les jours, qu'un général a emporté une demi-lune, ou un autre ouvrage à force d'eau-de-vie, pour faire entendre qu'il l'a emportée en faisant boire à ses troupes de l'eau-de-vie pour enflammer leur courage, et pour leur faire fermer les yeux au péril. Aussi Polybe, historien fort sage, n'a eu garde de corrompre son histoire par cette fable du vinaigre. Au contraire, il écrit qu'Annibal fit pratiquer ce chemin dans ces roches à force de bras, avec beaucoup de peine et de travail; et il ajoute que le premier jour il fit un sentier pour les chevaux, et qu'ensuite les Numides, en se relevant tour-à-tour, travaillèrent si bien, qu'en trois jours ils ouvrirent un chemin aux éléphants.

Annibal sorti de ce mauvais pas, fut trois jours à faire passer ses éléphants demi-morts de faim. Il continua de descendre encore pendant trois jours, et le septième il arriva dans la plaine aux environs du Pô. Il employa cinq mois à aller de Carthage la neuve jusqu'aux Alpes, quinze jours à passer ces monts, et arriva en Italie après le coucher des Pléïades, c'est-à-dire vers la mi-novembre.

Il fit d'abord la revue de son armée. Les historiens ne conviennent point du nombre

des troupes qui lui restoient. Les uns disent qu'il se trouva cent mille hommes de pied et vingt mille chevaux; ce qui ne peut être, puisqu'Annibal n'en avoit pas un si grand nombre quand il partit même de Carthage la neuve, et qu'il n'avoit que cinquante mille hommes de pied, et neuf mille chevaux, quand il passa les Pyrénées. Les autres ne lui donnent que six mille chevaux, et vingt mille hommes de pied. Il semble qu'Annibal devoit être plutôt cru que ces historiens : car en quittant l'Italie, il laissa à Lacinium une colonne où il avoit marqué qu'après qu'il eut passé les Alpes, il ne lui resta que huit mille Espagnols, six mille chevaux, et douze cents Africains. Mais il y a bien de l'apparence qu'Annibal, par un raffinement d'orgueil, diminua le nombre de ses troupes pour augmenter sa réputation, et pour ravaler la gloire des Romains. La tradition la plus vraisemblable est celle de Polybe, qui rapporte qu'Annibal, en quittant le Rhône, avoit trente-huit mille hommes de pied et plus de huit mille chevaux, et qu'il en perdit la moitié en passant les Alpes. Mais tous ceux qui se sauvèrent étoient si défigurés par les grandes fatigues qu'ils avoient souffertes, qu'ils ressembloient plutôt à des spectres qu'à des hommes.

Le premier soin d'Annibal fut de faire rafraîchir ses troupes, et de rétablir les forces des hommes et des chevaux.

Quand son armée fut refaite, il proposa aux Tauriniens de se joindre à lui ; mais ces peuples qui le méprisoient dans le misérable état où ils le voyoient, rejetèrent ses propositions ; ce qui l'obligea à attaquer leur capitale, qu'il prit en trois jours. Ce succès intimida si fort les Gaulois d'autour du Pô, qu'ils ne cherchoient qu'un moment favorable pour abandonner les Romains, et pour se joindre à lui ; mais l'arrivée de Scipion qui marchoit à Plaisance, les retint dans le devoir. Scipion se hâta de passer le Pô, et s'avança sur le Tésin, où il fit jeter un pont. Annibal s'avança à sa rencontre. Ces deux généraux étoient prévenus d'une grande admiration l'un pour l'autre. Les grandes choses qu'Annibal avoit faites en Espagne, la prise de Sagonte et les Alpes qu'il venoit de passer avec tant d'audace, le faisoient regarder par Scipion comme un homme extraordinaire ; et Scipion avoit excité une grande estime pour lui dans l'esprit d'Annibal, puisque les Romains l'avoient choisi pour le lui opposer, et pour remettre entre ses mains la fortune de Rome.

Avant que d'en venir au combat, ils haranguèrent chacun leurs troupes. Scipion dit

aux siennes : soldats, si j'étois à la tête de l'armée que j'avois en arrivant dans la Gaule, je m'épargnerois la peine de lui parler. Car à quoi bon exhorter des troupes qui, sur les bords du Rhône, ont renversé la cavalerie des ennemis, et qui, en leur ôtant l'assurance de m'attendre et d'en venir aux mains avec moi, ont rendu leur fuite un aveu de ma victoire? Mais comme cette armée a été envoyée à mon frère Scipion en Espagne, où elle combat sous mes auspices, selon les ordres qu'elle a reçus, je suis venu me présenter à ce combat, afin que vous ayez à votre tête un consul qui vous mène contre les Carthaginois. Il est donc nécessaire de parler en peu de mots à des troupes que leur général ne connoît point, et qui ne connoissent pas leur général. Soldats, les ennemis que vous allez combattre sont les mêmes que vous avez vaincus sur terre et sur mer dans la précédente guerre, qui ont été vos tributaires pendant vingt ans, et sur lesquels vous avez pris la Sardaigne et la Sicile. Je suis sûr que vous aurez, vos ennemis et vous, les sentiments que doivent avoir les vaincus et les vainqueurs. Ce n'est pas l'audace qui les pousse contre vous, c'est la nécessité. Car pourriez-vous penser que ceux qui ont refusé le combat avec leurs forces entières, auront

repris courage et conçu de meilleures espérances, après avoir perdu au passage des Alpes les deux tiers de leurs troupes parmi des rochers? Dira-t-on qu'ils sont véritablement en petit nombre, mais des corps vigoureux, pleins de courage, et dont rien ne pourra soutenir les efforts? Au contraire, ce sont des spectres et des ombres d'hommes. Ils sont presque consumés par la faim, par le froid et par toutes les misères qu'ils ont souffertes. Leurs membres sont gelés, leurs armes presqu'en pièces, et leurs chevaux hors d'état de servir. Ce ne sont pas les ennemis, mais les malheureux restes des ennemis. Ma seule crainte, soldats, c'est que l'on ne dise que les Alpes les avoient défaits avant que vous les eussiez combattus. Et c'est peut-être un effet de la justice des Dieux. Ils ont voulu venger leur injure particulière, en détruisant sans vous la plus grande partie de l'armée de ce général et de ce peuple perfide; et comme après eux nous sommes les seuls qu'attaque leur infidélité, ces mêmes Dieux ont voulu vous laisser achever leur défaite. Essayons si la terre en vingt ans a produit de nouveaux Carthaginois, ou si ce ne sont que les mêmes que nous avons déjà vaincus, qui ont été nos tributaires, et que nous avons laissé échapper après les avoir mis à rançon: c'est

pourquoi, soldats, je ne vous demande point que vous combattiez contre eux avec ce même courage que vous témoignez contre vos autres ennemis ; je veux que vous marchiez contre eux avec la colère et l'indignation dont vous seriez animés si vous voyiez vos propres esclaves prendre les armes contre vous. Plût aux Dieux que nous eussions à combattre seulement pour la gloire, et que ce ne fût pas pour notre propre salut! Il ne s'agit plus de conserver la Sardaigne et la Sicile. C'est pour l'Italie que nous combattons. Si nous ne remportons la victoire, nous n'avons pas derrière nous d'autre armée qui puisse s'opposer à votre ennemi, il n'y a point d'autres Alpes dont le passage retarde Annibal et nous donne le temps d'assembler de nouveaux secours. C'est ici qu'il faut s'opposer à ses efforts, comme si nous combattions devant les murailles de Rome. C'est entre nos mains que le sénat et le peuple ont remis tout leur salut. Pensez donc que telle que sera notre valeur, telle sera la fortune de Rome et de l'empire. Voilà ce que Scipion dit aux Romains.

Annibal de son côté harangua aussi les Carthaginois; mais comme il étoit persuadé que ce que l'on voit fait plus d'impression que ce que l'on ne fait qu'entendre, avant que de leur parler, il voulut leur remettre

devant les yeux une image sensible de leur fortune. Il fit donc venir quelques prisonniers chargés de chaînes et tout défigurés par les mauvais traitements qu'ils avoient reçus. Il ordonna que l'on mît devant eux des armes gauloises et des chevaux de bataille, et leur fit demander par un truchement s'il y en avoit parmi eux qui eussent le courage de combattre d'homme à homme, pour gagner la liberté avec ces prix qu'il leur offroit. Ils se présentèrent tous, et il n'y en eut pas un qui ne briguât avec empressement l'honneur d'être choisi. On jeta le sort, et ceux sur qui il tomba, s'armèrent avec une extrême allégresse. Il y eut plusieurs couples qui combattirent, comme autant de paires de gladiateurs; et toute l'armée, qui étoit spectatrice de ces combats, ne loua pas moins la fortune des vaincus que celle des vainqueurs : car si ces derniers s'étoient délivrés de leurs misères par leur victoire, les autres s'en étoient affranchis par leur mort. Annibal les voyant ainsi animés, leur parla en ces termes : « Si vous appliquez à votre fortune présente « l'exemple que vous venez de voir, nous « avons vaincu; car je ne vous ai pas donné « un simple spectacle, c'est une image sen- « sible de votre état que j'ai étalée à vos « yeux; je ne sais même si les liens et la

« nécessité dont la fortune vous a liés, ne « sont pas plus forts que ceux de vos prisonniers ; à droite et à gauche vous avez la mer « sans un seul vaisseau qui puisse aider votre « fuite. Vous êtes environnés du Pô, plus « violent et plus rapide que le Rhône. Derrière vous vous avez les Alpes, que vous « avez eu tant de peine à passer lorsque vos « forces étoient entières. C'est ici, soldats, « qu'il faut vaincre ou mourir. La même fortune qui vous impose la nécessité de combattre, vous présente les prix que vous « devez mériter par votre victoire, prix les « plus grands que les hommes puissent demander même aux Dieux. Quand nous ne « ferions que recouvrer par notre valeur la « Sicile et la Sardaigne enlevées à nos pères, « ne seroit-ce pas beaucoup? Mais toutes les « richesses que les Romains ont accumulées « par tant de triomphes, vont tomber en « votre pouvoir avec leurs maîtres mêmes. « Courez donc à cette riche proie et prenez « les armes, bien sûrs de la protection des « Dieux. Il est temps que vous fassiez des « campagnes qui vous enrichissent. La fortune a marqué ici le terme de vos travaux, « et elle va vous donner la récompense de « vos services. Vous allez combattre contre « une armée qui a déjà été vaincue cet été

« et assiégée par les Gaulois, aussi inconnue « à son capitaine que son capitaine lui est « inconnu; car je suis sûr que si l'on pré- « sentoit à Scipion l'armée des Romains et « celle des Carthaginois, sans les distinguer « par leurs enseignes, il ne sauroit de laquelle « il seroit le chef. Me compareriez-vous donc « à un général de quatre jours; et après les « grandes choses que vous avez exécutées, « vous compareriez-vous à des troupes déjà « vaincues ? Vos ennemis peuvent mettre « leur espérance dans la fuite; car leur pays « leur offre partout des retraites sûres. Mais « pour vous, c'est une nécessité que vous « vous montriez gens de cœur, et que le dé- « sespoir vous pousse à la victoire ou à la « mort. Il faut vaincre, ou si la fortune ba- « lance, mourir plutôt dans le combat que « dans la fuite. Si vous vous mettez cela for- « tement dans l'esprit, je vous le dis encore, « soldats, nous avons vaincu. Je ne vous « ferai pas le tort de croire que vous ayez « moins de courage que vos prisonniers ».

En mêlant dans son discours beaucoup d'autres choses semblables, il leur inspira les sentiments dont il vouloit qu'ils fussent animés. Ils témoignèrent tous leur allégresse par leurs cris.

L'allégresse fut moins grande dans l'armée

des Romains, troublés par des prodiges qui venoient d'arriver. Un loup étoit entré dans leur camp, avoit déchiré tous ceux qu'il avoit rencontrés sur son passage, et s'étoit retiré sans danger; et un essaim d'abeilles s'étoit posé sur un arbre qui ombrageoit le Prétoire. Scipion, après avoir expié ces prodiges, s'avança et rangea ses troupes en bataille. Il mit à la première ligne ses gens de trait avec la cavalerie gauloise, et fit sa seconde ligne de ses Romains et de ses alliés. Annibal mit à son corps de bataille sa cavalerie qui avoit des freins, et plaça les Numides sur les ailes.

Les gens de trait de Scipion n'eurent pas plutôt tiré leurs premiers coups, qu'effrayés de la furie avec laquelle la cavalerie d'Annibal fondoit sur eux, ils lâchèrent le pied, et se mirent à couvert sous leur seconde ligne. Le combat de la cavalerie fut opiniâtre et long-temps douteux. Mais enfin le désordre se mit dans celle de Scipion; elle fut poussée; et les Numides profitant de ce moment favorable, s'avancèrent, la prirent par derrière, ce qui jeta l'effroi parmi les Romains. Cet effroi fut augmenté par la blessure de Scipion, qui auroit été tué si son fils Scipion, qui remporta dans la suite le glorieux surnom d'Africain, ne fût accouru à son secours, et ne lui eût sauvé la vie. Sa cava-

lerie, ranimée par la honte, le mit au milieu; et le couvrant de ses armes, le ramena dans le camp en faisant une retraite qui ne tenoit point de la fuite. Ce combat fit connoître à Scipion que les Carthaginois étoient plus forts en cavalerie, et que par cette raison les plaines qui sont entre le Pô et les Alpes, lui étoient désavantageuses. Il se hâta de décamper, repassa le Pô, et se retira à Plaisance, colonie romaine. Annibal l'y suivit peu de jours après, mit ses troupes en bataille, et lui présenta le combat. Mais Scipion, obligé de se faire panser de ses blessures, ne faisant aucun mouvement, campa à six milles de Plaisance. Une nuit, les Gaulois qui étoient dans l'armée de Scipion, prirent les armes; et ayant tué les gardes qui étoient aux portes du camp, allèrent se rendre aux Carthaginois au nombre de deux mille hommes de pied et de deux cents chevaux. Annibal leur fit un très-bon accueil, les anima encore davantage par les grandes promesses qu'il leur fit, et les renvoya dans leurs villes, afin qu'ils y répandissent la nouvelle de ce qui s'étoit passé, et qu'ils portassent leurs citoyens à suivre leur exemple. Scipion jugeant bien que tous les Gaulois prendroient le parti des Carthaginois, décampa la nuit suivante, et alla camper sur la rivière de

Trébie dans un poste sûr, et où il seroit appuyé par un grand nombre d'alliés qui étoient aux environs.

Annibal le suivit sans perdre de temps, et campa à cinq milles des Romains; et comme il ne pouvoit se maintenir long-temps dans ce poste faute de vivres, il envoya quelques troupes à Clastidium, où les Romains avoient un magasin de blé, et le prit par intelligence, ayant gagné par quatre cents pièces d'or Dassius qui en étoit gouverneur.

Cependant Sempronius, qui venoit à grandes journées, étoit arrivé à Rimini. De là il alla avec son armée joindre Scipion qui avoit passé la Trébie. Quand les deux armées furent ensemble, il n'y eut personne qui ne vît que si l'empire Romain n'étoit défendu par de si grandes forces, il n'y avoit plus d'espérance de le sauver. Sempronius, qui avoit plus d'ambition que de prudence, se hâtoit de donner le combat avant que Scipion fût remis de sa blessure, afin de remporter seul la gloire du succès qu'il se promettoit. Scipion n'oublioit rien pour le détourner de cette résolution. Il lui représentoit que leurs troupes étoient de nouvelles levées, et par conséquent peu aguerries; qu'en les exerçant pendant l'hiver, on les mettroit en état de mieux servir au printemps prochain; que,

pendant ce temps-là, les Gaulois, naturellement légers, pourroient abandonner Annibal, et que lui-même étant guéri de sa blessure, il seroit en état de le seconder. Mais, malgré ces remontrances, Sempronius persista dans son dessein. Un heureux succès qu'il eut peu de jours après contre deux mille chevaux numides et gaulois qu'Annibal avoit envoyé faire le dégât entre le Pô et la Trébie, qu'il battit et poussa jusque dans leur camp, augmenta cette ardeur de précipiter la bataille, et le remplit d'une si grande opinion de lui-même, qu'il regardoit déjà Annibal comme vaincu. Annibal de son côté se hâtoit d'en venir à une bataille par les mêmes raisons qui portoient Scipion à la différer; d'ailleurs, il pensoit que, quand un général entre dans le pays ennemi avec une armée, le seul moyen de s'y maintenir, c'est de renouveler incessamment par des actions éclatantes l'espérance de ses alliés.

La plaine qui étoit entre les deux camps, étoit une campagne rase, mais traversée par un ruisseau dont les bords étoient élevés et remplis d'arbres et de buissons. Annibal jugea ce lieu d'autant plus propre à une embuscade, que les Romains ne s'en défieroient point: car ils n'avoient pour suspects que les bois et les lieux couverts, ne faisant pas ré-

flexion que l'on peut quelquefois se cacher plus aisément dans les plaines que dans les forêts ; parce qu'on y trouve d'ordinaire des éminences et des lieux creux où l'on peut être couvert, et où ceux qui y sont cachés peuvent mieux découvrir ce qui se passe autour d'eux, et saisir le moment favorable pour exécuter leur ordre.

Annibal ayant tenu un conseil avec les principaux officiers de son armée, donna à son frère Magon mille hommes de pied et mille chevaux, lui indiqua le lieu où il devoit se placer pour l'embuscade, et lui marqua le temps où il se leveroit pour faire son attaque. Le lendemain dès le point du jour, il ordonna à ses Numides de passer la Trébie, de s'approcher du camp des ennemis ; et quand ils les verroient sortir de leurs retranchements, de reculer peu à peu, et de repasser la rivière pour les attirer après eux. Sempronius voyant ces Numides aux portes de son camp, fit sortir contre eux toute sa cavalerie, la fit soutenir par six mille hommes de pied, et sortit enfin avec toutes ses troupes. Les Numides font leur retraite comme il leur étoit ordonné, et les Romains passent après eux la rivière, qui étoit fort enflée par les neiges et par la pluie qui étoit tombée toute la nuit. Le temps étoit si froid que ce

passage incommoda extrêmement les Romains, qui d'ailleurs étant sortis de leurs retranchements sans avoir mangé, ne purent soutenir les travaux de cette journée. Ulysse dit fort bien à Achille dans (*a*) Homère : « Ne menez pas vos troupes à jeun attaquer l'ennemi. Le pain et le vin font la force du soldat. Il est impossible que des troupes qui n'ont pas mangé combattent toute une journée ; car si leur courage ne les abandonne pas, leurs forces les abandonnent : au lieu que celles qui ont pris de la nourriture, combattent tout le jour, et leurs forces répondent à leur courage ». Annibal avoit obéi à ce précepte : car il avoit eu soin de faire repaître ses troupes, et non seulement de les faire repaître, mais encore de les frotter d'huile, afin qu'elles pussent résister au froid. Il envoya d'abord contre les Romains ses Baléares et le reste de son armée légère, au nombre de huit mille hommes, pour les soutenir. Il fit une ligne de vingt mille Espagnols, Gaulois et Africains ; il mit sur les ailes sa cavalerie qui consistoit en dix mille hommes, et plaça ses éléphants à la tête de ses deux ailes.

Sempronius rangea son armée selon la cou-

(*a*) Iliade, livre xix.

tume romaine. Il avoit seize mille hommes de pied Romains, et vingt mille des alliés : il mit à ses ailes sa cavalerie qui consistoit en quatre mille chevaux, et marcha fièrement contre l'ennemi. Le combat commença par l'armure légère. Les gens de trait de Sempronius furent poussés d'abord, et sa cavalerie ne put soutenir le choc de la cavalerie carthaginoise, qui avoit bien repu avant que de sortir de son camp. Ses deux ailes étant donc découvertes, les piquiers carthaginois et les Numides les attaquèrent avec tant de furie, qu'ils les firent plier, et les poussèrent jusqu'à la rivière. Alors Magon s'étant levé de son embuscade, chargea en queue le corps de bataille des Romains, qui, ranimé par la nécessité et par la honte, fit des efforts inouis, battit les Gaulois et une grande partie des Africains, et enfonça le bataillon des Carthaginois. Mais enfin voyant la défaite de ses deux ailes, et pressé de tous côtés avec grand meurtre, il s'abandonna à la fuite. Ils se retirèrent à Plaisance au nombre de dix mille; le reste fut passé au fil de l'épée, à la réserve de quelques cavaliers qui, n'ayant pu repasser la rivière, se retirèrent aussi à Plaisance. Les Carthaginois perdirent peu de monde; la plupart des morts étoient Gaulois : mais un grand nombre d'hommes et de chevaux

moururent de froid, et presque tous leurs éléphants.

Sempronius, pour déguiser cet échec, écrivit au sénat que le mauvais temps lui avoit arraché des mains la victoire. Ce déguisement ne trompa pas long-temps les Romains; les suites leur firent bientôt connoître la grandeur de leur perte : mais leur courage ne paroissoit jamais si grand ni si invincible que dans leurs malheurs. Ils firent de nouvelles levées, pensèrent à s'assurer des villes voisines de l'ennemi; et le temps de l'élection des consuls étant arrivé, ils nommèrent consul Cn. Servilius et C. Flaminius, qui levèrent des troupes chez les alliés, et envoyèrent des vivres à Rimini et dans la Toscane. Servilius alla à Rimini. Flaminius traversa la Toscane avec ses légions, et alla camper à Arrétium.

Cependant Scipion, la nuit même qui suivit le combat, passa la Trébie sur des radeaux avec ses troupes pour aller joindre Sempronius, sans que les Carthaginois s'aperçussent de son passage, soit que le mauvais temps et une pluie violente qui tomboit leur en eût dérobé la connoissance, soit que la fatigue et les blessures les eussent mis hors d'état de s'y opposer. Quand il fut arrivé à Plaisance, il ne jugea pas à propos de fouler cette seule

colonie par les quartiers d'hiver de deux armées, il passa le Pô et mena son armée à Crémone.

Annibal, qui avoit pris ses quartiers dans la Gaule Cisalpine, n'y demeura pas oisif. Il y avoit près de Plaisance un château très-bien fortifié et muni d'une bonne garnison, il résolut de s'en rendre maître. Il part avec sa cavalerie et son armure légère, et va l'attaquer pendant la nuit.

Les gardes qui virent son approche jetèrent un si grand cri, qu'il fut entendu de Plaisance. Le consul marcha aussitôt à leur secours avec sa cavalerie, après avoir donné ordre aux légions de le suivre en bataille. Il y eut là un grand combat de cavalerie où Annibal fut blessé et obligé de se retirer. Peu de jours après, sans attendre sa guérison, il marcha contre un autre château que les Romains avoient fortifié pendant la guerre des Gaules, et où plusieurs peuples des environs s'étoient réfugiés. Cette multitude ramassée, jalouse de la gloire que la garnison du château voisin avoit acquise par sa défense, sortit au-devant d'Annibal au nombre de plus de trente mille hommes; mais comme cette multitude marchoit sans ordre et sans discipline, elle fut facilement mise en déroute par Annibal qui la suivit, la força à rendre

la place et à livrer leurs armes. Ce qui ne fut pas plutôt exécuté, qu'Annibal l'abandonna au pillage. Les Carthaginois y commirent les plus grands excès, et les cruautés les plus grandes qui aient jamais été exercées dans une ville prise d'assaut.

Voilà les seules expéditions qu'Annibal fit pendant l'hiver, dont la rigueur étoit extrême. Aux premières approches du printemps, il sortit de ses quartiers pour aller dans la Toscane; mais il ne fut pas plutôt entré dans l'Apennin, qu'il essuya un temps si affreux et des tempêtes si violentes, que le passage des Alpes ne l'avoit pas jeté dans un plus grand danger. Après avoir perdu beaucoup d'hommes et de chevaux, et sept éléphants qui lui restoient du combat de la Trébie, il fut obligé de retourner sur ses pas; il alla camper à dix milles de Plaisance, et dès le lendemain, il sortit à la tête de douze mille hommes de pied et de cinq mille chevaux. Sempronius ne chercha pas à éviter le combat. Les deux armées étant en présence, à trois milles l'une de l'autre, le combat commença avec une égale animosité. Les Romains eurent d'abord l'avantage, et poussèrent les Carthaginois jusque dans leur camp, qu'ils attaquèrent avec furie. Annibal, après avoir reçu les fuyards et disposé des troupes aux portes et

devant ses retranchements, leur ordonna d'être attentives au signal qu'il leur donneroit pour une sortie à la neuvième heure du jour. Sempronius voyant que tous ses efforts étoient inutiles, et qu'il étoit impossible de forcer le camp, fit sonner la retraite. Dans ce moment, Annibal donne le signal, lâche sa cavalerie à droite et à gauche, et sort à la tête de son infanterie. Le combat recommença avec une nouvelle fureur : il n'y en auroit pas eu de plus meurtrier, si le temps eût permis de le continuer; mais la nuit vint séparer les combattants. La perte fut égale des deux côtés, et plus grande pourtant du côté des Romains, parce qu'ils y perdirent plusieurs chevaliers, cinq tribuns de soldats et trois généraux des alliés.

Sempronius se retira à Luques, et Annibal passa dans la Ligurie. Comme c'étoit le plus rusé de tous les généraux, il étoit aussi le plus défiant; car la défiance est la compagne ordinaire de la ruse. La légèreté naturelle des Gaulois lui rendoit leur fidélité suspecte. Pour se garantir donc des attentats qu'ils pourroient faire sur sa personne, voici la ruse africaine qu'il imagina, ruse très-comique et pourtant sérieuse, et dont on n'avoit jamais vu d'exemple. Il fit faire différentes perruques et différents habits, dont il chan-

geoit continuellement; de manière que ceux qui venoient de le voir, ne pouvoient le reconnoître un moment après ainsi déguisé. On ne sait si ce fut cette précaution qui le sauva.

Après un court séjour dans la Ligurie, il reprit son premier dessein de passer dans la Toscane pour attaquer Flaminius qui étoit à Arrétium. Pour y arriver, il y avoit deux chemins: l'un facile et fort long; l'autre fort court, mais très-dangereux et très-difficile; car il falloit traverser de grands marais très-profonds, et que l'inondation de la rivière d'Arne rendoit encore plus impraticables; mais les difficultés ne faisoient qu'enflammer davantage le courage d'Annibal, et irriter son impatience. Il fit donc ses dispositions pour passer ces marais. Il mit à la tête les Espagnols et les Africains, avec ses bagages, les fit suivre par les Gaulois; après les Gaulois il fit marcher sa cavalerie; il mit à la queue son frère Magon, avec ses Numides les plus dispos, afin que si les Gaulois, rebutés par les difficultés, vouloient reculer, ils en fussent empêchés par la cavalerie et par ces Numides qui les forceroient de marcher. Il n'y a point d'exemple d'une si longue marche au travers des marais. L'armée fut quatre jours et trois nuits dans l'eau. Il y

périt beaucoup de monde : les uns étoient engloutis dans les fondrières, d'où ils ne pouvoient se relever ; les autres mouroient de fatigue et de défaillance. Il y mourut aussi beaucoup de chevaux et de bêtes de somme. Encore tiroit-on de cette perte une grande commodité, c'est que ces chevaux et ces bêtes de somme paroissoient au-dessus de l'eau, et que ceux qui pouvoient s'en saisir, s'en servoient comme de lit pour s'y reposer et pour y dormir quelques moments. Annibal paroissoit au milieu monté sur un éléphant, qui étoit le seul qui lui restoit; par son courage toujours invincible, il soutenoit seul ses troupes qui, voyant sa constance, avoient honte de se décourager. Il étoit travaillé d'un mal d'yeux, que les fatigues et l'humidité du marais augmentèrent si considérablement, qu'il perdit un œil. Dès qu'il eut traversé ces marais, et qu'il eut gagné un lieu sec, il y fit reposer son armée; après quoi il continua sa marche entre la ville de Cortone à sa gauche, et le lac de Thrasymène à sa droite. Un des principaux devoirs d'un général d'armée, c'est de connoître l'esprit et le caractère du général qui lui est opposé. C'est à la connoissance qu'Annibal avoit du génie de Flaminius qu'il dut le succès qu'il eut contre lui. Il savoit que c'étoit un homme très-élo-

quent, mais très-incapable de conduire une guerre; d'ailleurs, si plein d'ambition et de témérité, et si enflé de quelques succès qu'il avoit eus dans son premier consulat, qu'il se douta bien que jamais il ne souffriroit patiemment les dégâts qu'il feroit sur son passage, et qu'il se hâteroit de venir seul contre lui sans attendre son collègue, pour avoir seul la gloire de l'avantage qu'il se flatteroit de remporter. Il ne se trompa pas dans sa conjecture. Flaminius n'écouta point les remontrances qu'on lui faisoit, qu'il devoit attendre Servilius, et ne rien hasarder contre un ennemi très-aguerri, supérieur en cavalerie, et dont les victoires qu'il venoit de remporter, avoient extrêmement élevé le courage. Il ne fut pas même ému des signes qui arrivèrent dans ce temps-là, et qu'il regardoit comme des choses frivoles, parce qu'il n'avoit pas la crainte des Dieux; car son malheur fut précédé et annoncé par des prodiges épouvantables. En Sicile, les dards des soldats, et en Sardaigne le bâton d'un cavalier, furent vus en feu, tout le rivage de la mer parut éclairé par des flammes. On vit des boucliers tout couverts de sang. Quelques soldats furent frappés de la foudre : le globe du soleil parut diminué à Preneste : il tomba du ciel des pierres embrasées. A Arpi, on vit quantité

de boucliers couvrir le ciel, et la lune combattre contre le soleil. A Capoue, on vit en plein jour deux lunes. A Cère, les eaux parurent mêlées de sang. On moissonna des épis sanglants dans les champs d'Antium. Au-dessus de la ville de Phalère, on vit le ciel se fendre et s'entr'ouvrir, et une grande lumière remplir ce grand vide. A Preneste, les sorts s'appetissèrent, et il en tomba un où on lut ce mot : « Mars prépare ses armes ».

Ces prodiges, qui remplirent d'effroi la plupart des esprits, n'étonnèrent pas Flaminius. Il dit « qu'il ne souffriroit point que la « guerre s'avançât jusqu'aux portes de Rome, « et qu'il n'attendroit point à combattre pour « elle au-dedans de ses murailles, comme « avoit fait autrefois Camillus ». Aussitôt il ordonna à ses troupes de se mettre en marche; comme il montoit à cheval, il arriva que sans aucune cause apparente, son cheval s'effaroucha et le jeta par terre, la tête la première. Cet accident ne le fit point changer de dessein; il poursuivit Annibal qui avoit déjà passé au-delà de son camp, et rangea son armée en bataille près du lac de Thrasymène.

Le chemin que tenoit Annibal entre ce lac et la ville de Cortone, est fort étroit; il aboutit à une assez grande plaine, bordée

d'un côté par des montagnes, de l'autre par le lac, et terminée par une colline. Annibal, que la ruse n'abandonnoit jamais, profita habilement de cette situation. Il mit en bataille dans la plaine ses Africains et ses Espagnols, envoya ses Baléares et son armure légère derrière les montagnes, et plaça sa cavalerie à couvert sous le coteau. Flaminius entre inconsidérément dans la plaine sans l'avoir fait reconnoître, va attaquer les troupes qu'il voit en bataille, sans se défier de celles qu'il ne voyoit point. On combattit de part et d'autre avec tant d'animosité et d'acharnement, qu'aucun des combattants ne sentit la violence d'un tremblement de terre qui se fit pendant le combat, et qui fut si terrible, que des villes entières furent renversées, que les rivières changèrent leur cours, et que les montagnes furent entr'ouvertes et leurs fondements découverts. Annibal ayant donné le signal, l'embuscade se leva et enveloppa les Romains, qui, attaqués de front, en queue et par les flancs, se virent livrés à une cruelle boucherie. Flaminius, après avoir fait des actions d'une force prodigieuse et d'une audace encore plus étonnante, fut tué avec les plus braves de l'armée. Plusieurs périrent dans le lac où ils avoient cherché leur salut. Il y eut plus de quinze

mille morts sur la place, et quinze mille prisonniers. Annibal ne perdit que quinze cents hommes, et la plupart Gaulois. Son premier soin fut de faire chercher parmi les morts le corps de Flaminius, pour l'enterrer avec tous les honneurs dus à son courage; mais il fut impossible de le trouver, et l'on ne sut point ce qu'il étoit devenu. La nouvelle de cette défaite jeta la consternation dans Rome. Cette consternation fut même extrêmement augmentée trois jours après par la nouvelle qu'un corps de quatre mille chevaux, que Servilius avoit envoyé au secours de son collègue, sous la conduite de Centronius, avoit été défait et pris par Maharbal. Alors le trouble et l'effroi furent si grands, que personne ne pouvoit ni donner ni prendre conseil. Mais ils convinrent tous que leur unique ressource étoit la dictature; qu'il falloit choisir un homme capable de l'exercer avec autant de courage que d'autorité, et qu'il n'y avoit que le seul Fabius Maximus en qui la grandeur d'âme et la gravité de mœurs répondissent à la dignité et à la majesté de cette charge. Il fut donc nommé dictateur, et il choisit pour général de la cavalerie L. Minucius.

D'abord il travailla à se rendre les Dieux favorables par des vœux et par des sacrifices. Après avoir représenté au peuple que la défaite

le Thrasymène ne venoit point de la lâcheté es soldats, mais de la négligence de leur énéral, et du mépris qu'il avoit eu pour les uspices, il les exhorta à ne pas craindre leurs nnemis, à honorer les Dieux et à désarmer ur colère, en quoi faisant il ne cherchoit as à remplir leur esprit de superstitions, ıais à rassurer par la piété leur courage, et à issiper leurs craintes par une ferme conance dans la protection du ciel.

Alors les décemvirs eurent ordre de conılter les livres saints, qu'ils appellent *les ivres des Sibylles*. Ils rapportèrent « que le vœu qu'on avoit fait à Mars n'avoit pas été fait selon les cérémonies requises; qu'il falloit le renouveler et l'augmenter; qu'on devoit vouer à Jupiter les grands jeux, et consacrer un temple à Vénus Erycine, et un autre à la déesse qui préside au bon esprit (*a*). Qu'il falloit faire des prières publiques, et étaler dans les temples des lits avec les statues des Dieux; qu'enfin on devoit vouer le printemps sacré, si leurs armes étoient heureuses, et que la république fût rétablie dans l'état où elle étoit avant la guerre ». Le sénat fut consulté sur le premier article, le peuple le ratifia, et tout fut exécuté.

(*a*) A la déesse *Mens*.

Annibal, après le combat de Thrasymène, se mit en marche. Il arriva le dixième jour à la ville d'Adrie, où il fit rafraîchir son armée. Comme ses chevaux avoient passé l'hiver à découvert, et qu'ils avoient beaucoup souffert par de longues marches et dans le passage des marais, ils avoient contracté une espèce de galle et de farcin qui les avoient mis hors d'état de servir; il les guérit en les faisant laver plusieurs fois le jour avec du vin vieux qu'il avoit en abondance. Cette particularité ne m'a pas paru indigne d'être rapportée dans une vie, puisque Polybe l'a jugée digne de l'histoire. Homère même a cru orner sa poésie en décrivant légèrement les soins qu'Andromaque avoit des chevaux d'Hector (*a*). Annibal approcha de Spolette, qu'il espéroit de prendre facilement : mais elle fit une résistance si opiniâtre, qu'il fut obligé de se retirer avec une grande perte. Cela lui fit concevoir quelle devoit être la force des Romains, puisqu'une de leurs moindres colonies avoit eu l'audace de s'opposer à ses armes victorieuses. Une chose encore qui l'étonna et qui le remplit d'admiration, ce fut de voir que bien qu'il eût remporté trois grandes victoires, aucune des villes de leurs alliés ne lui ouvrit ses portes et n'embrassa son parti.

(*a*) Iliad. liv. viij.

Il entra dans les terres de Picénum, pays
ondant en toutes sortes de fruits, et rempli
richesses. Après qu'il eut fait rafraîchir ses
oupes, il alla faire le dégât dans le pays des
arses, des Marrucins, des Pelignes, et au-
ur d'Arpi et de Lucérie, frontière de la
ouille. De là il passa dans les terres des Sam-
tes, fourragea tout le territoire de Béné-
ent, prit la ville de Télésie; enfin il n'oublia
en pour tâcher d'irriter le dictateur, et de
obliger à en venir à un combat, par la honte
souffrir tant d'indignités, et le pillage de
nt de villes ses alliées. Mais rien ne fut
pable d'ébranler Fabius, et de lui faire
andonner la résolution qu'il avoit prise de
point combattre, et de miner la vigueur
e l'armée d'Annibal par la longueur du
emps, de la réduire à la dernière disette par
on abondance, et de consumer le petit
ombre de ses troupes par ses nombreuses
égions.

Dans cette vue, il campoit toujours sur les
auteurs, dans les lieux les plus inaccessibles.
l ne bougeoit quand Annibal se tenoit en
epos; et quand Annibal marchoit, il le sui-
voit et le côtoyoit, paroissant toujours aux
environs sur le haut des montagnes, dans une
distance assez grande pour ne pouvoir être
forcé à combattre malgré lui, et aussi assez

commode pour faire craindre aux ennem
qu'il n'attendoit que le moment favorab
pour les attaquer et les prendre à son avan
tage.

Cette conduite le décria dans son camp
dans Rome même. On l'appeloit commun
ment le pédagogue d'Annibal; et Minuci
se moquant ouvertement de ses campemen
alloit disant, « que leur dictateur leur choi-
« sissoit au moins de beaux théâtres, pour
« leur faire voir commodément les ravages et
« les incendies de l'Italie ». Et il demandoit
aux amis de Fabius, « si, se défiant de la
« terre, comme d'un poste peu sûr, il n'iroit
« pas camper dans le ciel avec son armée, ou
« si c'étoit pour se dérober aux ennemis qu'il
« alloit se cachant dans les brouillards et
« dans les nues ».

Ces railleries rapportées à Fabius, ne l'émurent point : il dit, « que quand on ne
« craignoit que pour sa patrie, on craignoit
« sans honte; et que s'il s'étonnoit pour l'opi-
« nion des hommes, et qu'il se laissât abattre
« par leurs calomnies, ce seroit alors qu'il se
« montreroit indigne de ce commandement
« sans bornes qu'on lui avoit confié, et l'es-
« clave de ceux dont il devoit être le maître ».

Annibal fut le seul qui jugea bien de l'habileté de Fabius, et qui comprit qu'il atta-

quoit Annibal avec les ruses et les artifices d'Annibal. Il passa dans la Campanie, espérant de se rendre maître de Capoue. Là il tombá dans une grande méprise. Il ordonna à un guide de le mener à Casinum; parce qu'en occupant ce poste, il fermeroit le chemin aux Romains, et les empêcheroit de secourir leurs alliés. Mais comme les Carthaginois prononçoient mal les mots latins, Annibal prononça la seconde syllabe de *Casinum* en traînant; ce qui fit que le guide entendit *Casilinum*, et qu'il le mena au travers du pays d'Allipha, de Calalia, et de Calénum dans le territoire de Stellate. Annibal se voyant enfermé entre des montagnes et des rivières, appela le guide, et lui demanda où il l'avoit mené. Le guide lui répondit qu'il l'avoit mené à Casilinum. Alors Annibal connoissant l'erreur du guide, le fit mettre en croix, et le punit de la faute qu'il avoit faite lui-même. Cependant il fortifia son camp, et envoya dans les terres de Falerne Maharbal avec sa cavalerie. Maharbal fit le dégât jusqu'à Sinuesse. Annibal alla camper sur le fleuve du Vulturne, et mit en feu le plus beau pays de l'Italie. Fabius le suivoit toujours, campé sur les sommets du mont Massique; et pour fermer le retour à Annibal, il fit occuper par des troupes le mont Callicula, mit une bonne

garnison dans Casilinum, et envoya Hostilius Mancinus, avec quatre cents chevaux, reconnoître l'ennemi. Mancinus tomba d'abord sur quelques Numides répandus dans la campagne, en tua une partie; mais s'étant engagé trop avant contre les ordres de son général, il est poussé et tué, avec la plupart de ses cavaliers, par Cartalon, général de la cavalerie carthaginoise. Ceux qui échappèrent, arrivèrent à Cates, et par des chemins impraticables, ils se rendirent auprès de Fabius, qui, ce jour-là même, fut joint par Minucius, envoyé pour occuper le poste de Terracine, et pour empêcher Annibal de passer dans le territoire de Rome comme il auroit fait, s'il avoit trouvé la voie Appienne sans défense.

Le dictateur et le général de la cavalerie ayant joint leurs armées, vont camper sur le chemin par où Annibal devoit passer. Ce général étoit campé à deux milles des Romains, qu'il harcela avec sa cavalerie légère. Il y eut là un combat où il perdit huit cents hommes, et les Romains n'en perdirent que deux cents. L'hiver approchoit : Annibal, qui voyoit que la retraite par Casilinum lui étoit fermée, et qu'il seroit réduit à hiverner entre les rochers de Formies, les sables de Lixternum et d'affreux étangs, où il ne pourroit subsister, imagina ce stratagème. Il ordonna que l'on

prît deux mille bœufs de ceux qu'on avoit enlevés, qu'on leur attachât à chaque corne une torche faite de sarment et de broussailles sèches, et qu'à l'entrée de la nuit sur un signal qu'il feroit donner, on allumât ces torches et qu'on chassât ces bœufs vers les sommets des montagnes.

Pendant qu'on prépare tout ce qui est nécessaire pour l'exécution de cet ordre, il met son armée en bataille sur la brune, et la fait avancer à petits pas. Ces bœufs, tandis que le feu qu'ils portoient à leurs cornes fut petit, et ne brûla que les torches, marchoient lentement vers les montagnes. Les pasteurs et les bouviers qui gardoient les troupeaux sur les collines, étoient émerveillés de voir ces feux qui éclairoient tous les environs, et ils pensoient que c'étoit une armée qui marchoit en bel ordre à la clarté des flambeaux. Mais sitôt que les cornes brûlées dans la racine portèrent le feu jusqu'au vif, et que les bœufs, agités par la douleur et secouant leurs têtes, se furent tout couverts de flammes les uns les autres, alors ils ne gardèrent plus de rang ni de route certaine; effarouchés et pleins de rage, ils se mirent à courir, comme furieux, à travers ces montagnes, la tête et la queue enflammées, et mettant tout en feu sur leur chemin. Ce fut un terrible spectacle pour

ceux qui gardoient les détroits; car ces torches leur paroissoient des flambeaux portés par des hommes. Ils s'effraient et se troublent, pensant que les ennemis viennent les assaillir et les enfermer de tous côtés. Pas un n'a le courage de garder son poste; ils s'enfuient tous vers leur camp, et abandonnent les passages. L'infanterie légère d'Annibal s'en saisit en même temps, et donne le loisir au reste de l'armée de défiler sans crainte et sans danger, avec tout le gros butin qu'elle traînoit avec elle.

Fabius sentit dès la nuit même que c'étoit une ruse d'Annibal: car quelques-uns de ces bœufs s'étant écartés, étoient tombés entre ses mains; mais parce qu'il craignoit quelque embuscade, il se contenta de tenir toute la nuit ses troupes sous les armes; et à la pointe du jour, il tomba sur les derniers bataillons de cette infanterie légère qui avoit été envoyée pour occuper les hauteurs. Ces bataillons sont mis en désordre. Annibal s'en étant aperçu, fit passer du front à la queue quelques troupes d'Espagnols accoutumés à gravir sur les rochers et sur les montagnes. Ces Espagnols chargèrent si à propos les Romains pesamment armés, qu'ils en tuèrent un fort grand nombre, et obligèrent Fabius à se retirer.

Cette nouvelle portée à Rome, donna plus de prise à la cabale qui s'étoit formée contre lui, et plus de force à la calomnie. On tira encore un nouveau prétexte de le décrier sur ce qu'Annibal mettant tout en feu aux environs, avoit ordonné qu'on épargnât les terres de Fabius, et y avoit mis lui-même des gardes, afin que ce ménagement parût la récompense d'un traité fait avec lui contre les intérêts de Rome. Cependant Fabius, rappelé à Rome pour les sacrifices, laissa son armée à Minucius, et ne se contenta pas de lui ordonner, comme son dictateur, de ne combattre en aucune manière, il prit encore la voie du conseil comme son ami, et eut même recours aux prières. « Minucius, lui dit-il, ne vous « fiez pas tant à la fortune qu'au conseil : « imitez plutôt ma conduite que celle de « Sempronius et celle de Flaminius, et ne « pensez pas que nous n'ayons rien fait, « puisque nous avons amusé l'ennemi pen- « dant tout l'été. Les médecins avancent sou- « vent plus par le repos, que par le travail et « par les remèdes. Ce n'est pas un petit avan- « tage que d'avoir cessé d'être vaincu par un « ennemi toujours vainqueur, et que d'avoir « respiré après tant de pertes ».

Cependant Annibal étoit campé devant la ville de Gérulum qu'il avoit prise, et où il

avoit fait son magasin. Minucius, qui avoit marché par le haut des montagnes où il étoit en sûreté, descendit dans la plaine, et campa dans les terres de Larinum sur une colline appelée Célète, épiant l'occasion de tomber sur les fourrageurs d'Annibal, ou d'attaquer son camp affoibli par leur absence. En effet, quelques jours après, Annibal ayant envoyé au fourrage la troisième partie de son armée, Minucius, avec sa cavalerie et son armure légère, tombe sur les fourrageurs, en fait un grand carnage, et les pousse jusque dans leur camp. Annibal sorti de ses retranchements, le repousse, et l'auroit entièrement défait sans l'arrivée de Mumérius Décimus, un des principaux des Samnites, qui menoit aux Romains huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux. Annibal voyant paroître à son dos cette troupe, crut que c'étoit Fabius lui-même qui revenoit de Rome avec un nouveau renfort; et craignant quelque embûche, il se retira. Minucius le suivit, et avec le secours de Numérius, il prit deux châteaux à sa vue. Il y eut en cette occasion six mille Carthaginois tués, et près de cinq mille Romains.

Aussitôt on envoya à Rome la nouvelle de cet avantage, qu'on exagéroit en des termes fort pompeux dans des lettres plus remplies

de vanité que de vérité. Rome nageoit dans la joie, et on ne parloit partout que de cet exploit de Minucius. Fabius seul disoit, « qu'il « ne falloit pas croire si facilement ces pre- « miers bruits; qu'on devoit se défier de ces « lettres; et que quand même tout ce qu'elles « annonçoient seroit vrai, il ne craignoit rien « tant que la bonne fortune de Minucius ». Métilius, tribun du peuple et proche parent de Minucius, crioit au contraire, « que c'é- « toit une chose insupportable que le dicta- « teur n'eût pas seulement empêché les trou- « pes de profiter des occasions de rendre « quelque grand service pendant qu'il étoit « à l'armée, mais qu'absent même il fit tous « ses efforts pour contredire et décréditer une « action glorieusement exécutée. Qu'il ne « traînoit la guerre en longueur que pour sa- « tisfaire son ambition, et pour avoir seul « plus long-temps un empire absolu et à « Rome et à l'armée. Qu'il avoit retenu com- « me en prison le général de la cavalerie, « pour l'empêcher de voir l'ennemi et de faire « quelque action d'éclat; qu'il n'avoit pas « plutôt quitté le camp, que ses troupes, dé- « livrées de cette dure captivité, étoient sor- « ties de leurs retranchements, et avoient mis « l'ennemi en fuite. Que si le peuple Romain « avoit encore son ancien courage, il lui pro-

« poseroit hardiment de dépouiller Fabius de « la dictature; mais qu'il se contentoit de « faire une proposition plus douce, et de demander qu'on lui égalât le général de la cavalerie, en le nommant second dictateur ».

Tite-Live assure que Fabius n'assista point à ces assemblées, parce qu'il ne se trouvoit pas assez patient, ni assez populaire pour répondre avec douceur. Il se contenta de dire en plein sénat, « qu'il alloit partir pour châtier la témérité de Minucius qui avoit combattu contre ses ordres, et qu'en peu de « jours il feroit voir que ce n'est pas la fortune qu'il faut considérer dans un général, « mais le bon sens et la bonne conduite; que « pour lui il tenoit à plus grande gloire d'avoir conservé son armée sans aucun échec « dans des temps si terribles, que d'avoir tué « en bataille plusieurs milliers d'ennemis ».

Il partit la nuit suivante; et en chemin il reçut des lettres qui lui apprirent que Minucius avoit été créé second dictateur. Il apprit cette nouvelle avec cette fermeté d'âme qui lui avoit fait soutenir avec tant de magnanimité toutes les calomnies que l'on avoit semées contre lui; bien sûr que les Romains en lui égalant Minucius en autorité, n'avoient pu le lui égaler en capacité et en habileté pour commander des armées.

Etant arrivé au camp, il trouva Minucius plein de fierté et d'arrogance. Ils s'abouchèrent tous deux. Minucius lui proposa de commander chacun leur jour, ou, s'il l'aimoit mieux, de partager le commandement pour un plus long terme. Fabius, qui vit sagement que par ce partage toute la fortune de Rome seroit au pouvoir de la témérité de son collègue, dit qu'il ne partageroit point avec lui le temps du commandement, mais qu'il partageroit l'armée; afin que ne pouvant conserver le tout, il conservât au moins ce qui seroit sous ses ordres.

Annibal, informé de tout par ses espions et par des rendus, sentit une double joie: car d'un côté il voyoit l'un des dictateurs affoibli de moitié; l'autre il le voyoit libre et en état de s'abandonner à sa folle témérité, qui lui offriroit quelque occasion favorable dont il profiteroit sans beaucoup de peine. Cela arriva plutôt qu'il n'avoit espéré.

Minucius alla camper dans un lieu séparé, à quinze cents pas de Fabius. Entre son armée et celle d'Annibal, il y avoit une petite colline dont il n'étoit pas bien difficile de se rendre maître, et qui étant occupée pouvoit fournir à une armée un camp très-commode et très-sûr, La plaine d'alentour, à la voir de loin, paroissoit toute unie, parce qu'elle étoit

nue et entièrement découverte ; mais elle avoit pourtant en divers endroits des ravins, des cavernes et autres creux assez profonds. Voilà pourquoi Annibal ne voulut pas se saisir de cette hauteur à la dérobée ; mais il la laissa comme une amorce pour attirer l'ennemi au combat.

Dès qu'il eut vu que Minucius s'étoit séparé de Fabius, il jeta la nuit dans ces creux et dans ces ravins, cinq cents chevaux et cinq mille hommes d'infanterie. Le lendemain, dès que le jour fut assez grand, il envoya, à la vue de l'armée ennemie, un petit détachement s'emparer de ce poste pour engager l'ennemi à le disputer.

Cela réussit comme il l'avoit prévu. Minucius détacha d'abord son infanterie légère, il la fit soutenir par sa cavalerie, et enfin voyant qu'Annibal marchoit lui-même au secours de ceux qui étoient sur le coteau, il s'avança contre lui avec toutes ses forces, et attaqua vigoureusement ceux qui combattoient sur la hauteur. Le combat fut fort opiniâtre ; et la victoire long-temps douteuse, jusqu'à ce qu'Annibal voyant que Minucius avoit donné dans le piége, et qu'il prêtoit le dos aux troupes qu'il avoit mises en embuscade, qui pouvoient le prendre en queue, il leur donna le signal. Elles se lèvent brusquement, et je-

ant de grands cris, elles fondent de tous
ôtés sur les Romains, avec tant de furie,
u'elles renversent et taillent en pièces les
erniers rangs, et jettent dans les autres un
ésordre et un effroi qu'on ne sauroit décrire.
'as un n'osa faire ferme ni soutenir la vue de
ennemi, tout prit la fuite.

Fabius, qui avoit prévu ce qui arriveroit,
enoit ses légions sous les armes en attendant
: succès du combat, qu'il regardoit lui-même
e dessus une hauteur qui étoit près de son
amp. Voyant donc l'extrémité où les Ro-
nains étoient réduits, il marcha à leur secours,
rracha la victoire aux ennemis, et les mit
n fuite. Annibal voyant la fortune changée,
t cesser le combat, commanda aux trom-
ettes de sonner la retraite, et ramena ses
roupes dans son camp, disant à ses amis qui
toient autour de lui : « Ne vous l'avois-je
pas bien dit très-souvent, que le gros nuage
qui étoit sur ces montagnes creveroit en-
fin et verseroit sur nous quelque grand
orage » ?

Après le combat, Minucius assembla son
rmée ; et après lui avoir fait un beau dis-
ours et commandé qu'on levât les aigles, il
narcha vers le camp de Fabius, fit planter
levant lui les enseignes, l'appela son père, et
ui dit : « Mon dictateur, je vous ai appe

« bon droit mon père, parce qu'il n'y a point
« de nom plus vénérable que je puisse vous
« donner, quoique l'obligation que je vous ai
« soit beaucoup plus grande que celle que
« j'ai à celui qui m'a donné le jour; car je ne
« lui dois que la vie moi seul, au lieu qu'a-
« vec la vie je vous dois aussi le salut de tous
« ces vaillants hommes. Je casse donc et j'a-
« broge dès ce moment le décret du peuple,
« dont j'ai été plutôt surchargé qu'honoré, et
« je me remets sous vos ordres. Je vous rends
« vos enseignes et vos légions. Je vous sup-
« plie seulement qu'apaisé envers moi, vous
« me conserviez le titre et le rang de général
« de votre cavalerie, et que vous conserviez
« à tous ces officiers le grade qu'ils ont eu
« jusqu'ici ». Tout le camp fut rempli d'allégresse, et on ne voyoit partout que des larmes que la joie et la tendresse faisoient verser.

L'action de Fabius est grande; mais celle de Minucius ne l'est pas moins. Je ne sais même si les sages ne la trouveront pas plus grande encore. On a vu assez souvent des généraux sauver une armée défaite, et redonner la victoire aux vaincus; mais il est rare de voir un général orgueilleux et superbe, dépouiller son amour-propre, renoncer à un grand commandement, avouer hautement

qu'il est incapable de commander, et qu'il doit obéir à celui à qui il a voulu s'égaler; et même se préférer. Fabius partage sa gloire avec ses troupes, et Minucius ne doit la sienne qu'à lui seul. Fabius a vaincu dans un combat ordinaire, et où il n'y a rien de surnaturel; et Minucius est sorti vainqueur d'un combat qui paroît au-dessus des forces humaines.

Avant que de passer plus avant, il est juste de faire honneur à la magnanimité des Romains. Les Napolitains leur envoyent des ambassadeurs pour présenter au sénat quarante coupes d'or, et pour lui offrir tous leurs biens, qu'ils étoient prêts de sacrifier pour leur service. Le sénat les refuse, et ne prend qu'une seule coupe, et encore choisit-il celle qui étoit de moindre poids. Peu de jours après, il témoigna la même générosité aux ambassadeurs de Pastum qui lui présentoient aussi grand nombre de coupes d'or.

On créa à Rome de nouveaux consuls. On nomma Paul Emile et Varron. On leva quatre nouvelles légions, et on assembla une armée de quatre-vingt-huit mille combattants. Cette excessive levée jeta les gens sages dans une très-grande crainte, parce qu'ils ne voyoient aucune ressource pour Rome, si elle perdoit

une si nombreuse jeunesse, qui étoit la fleur et l'élite des Romains.

Cependant de nouveaux prodiges avoient plongé Rome dans d'extrêmes alarmes. A Rome et à Aricia, il étoit tombé une pluie de pierres. Dans le pays des Sabins, des statues avoient paru toutes dégouttantes de sang. A Cère, une fontaine avoit rendu des eaux chaudes; et près du champ de Mars, il y eut plusieurs hommes tués de la foudre. Les livres des Sibylles furent consultés; on expia ces prodiges selon les règles prescrites, et on se prépara au départ. Varron tint des propos pleins de férocité et d'insolence. Il dit, « que « la guerre que les nobles avoient attirée en « Italie, n'en sortiroit jamais, quand même « on auroit plusieurs généraux comme Fa- « bius; que pour lui il la termineroit le jour « même qu'il verroit l'ennemi ». Son collègue Paul Emile parla plus sagement, mais moins agréablement pour le peuple. Il dit, « qu'il « s'étonnoit comment un général, avant que « d'avoir vu son armée et celle des ennemis, « et que d'avoir examiné la situation et la « nature des lieux, étant encore au milieu de « Rome, pouvoit savoir ce qu'il auroit à faire « quand il auroit les armes à la main, et an- « noncer le jour où il combattroit en bataille

« rangée. Pour moi, ajouta-t-il, je suis persuadé que les hommes prennent conseil des « choses, et non pas les choses des hommes. « Je souhaite de tout mon cœur que ce que « l'on entreprendra avec précaution et avec « prudence, ait un heureux succès. La témé- « rité est toujours insensée, et elle a été « malheureuse jusqu'à ce jour ».

Par ces paroles, Emilius fit assez connoître qu'il préféroit des conseils sûrs aux conseils précipités; et Fabius, pour le confirmer dans cette résolution, lui parla en ces termes : « Paul Emile, si vous aviez un collègue « semblable à vous, ou si vous étiez sem- « blable à votre collègue, je m'épargnerois la « peine de vous parler; car deux bons con- « suls n'auroient pas besoin de mes avis, et « deux mauvais ne daigneroient pas les enten- « dre : mais connoissant le caractère de votre « collègue et le vôtre, je parle à vous seul. « Vous vous trompez infiniment, Paul Emile, « si vous croyez avoir moins à combattre « contre Varron que contre Annibal. Je ne « sais même si Varron n'est pas pour vous un « ennemi plus redoutable. Vous n'aurez af- « faire à Annibal que dans le combat; au lieu « que vous aurez affaire à Varron en tout « temps et en tous lieux. Vous combattrez « Annibal avec vos légions, et c'est avec vos

« légions que Varron vous combattra. S'il va
« livrer la bataille en arrivant, comme il
« nous en menace, ou je suis très-malhabile
« dans l'art militaire, ou j'ignore absolument
« la nature de la guerre que nous avons sur
« les bras, et le caractère de cet ennemi, ou
« il y aura bientôt un lieu que notre défaite
« rendra encore plus célèbre que le lac de
« Thrasymène. Croyez-moi, la seule manière
« pour combattre Annibal avec succès, c'est
« celle que j'ai suivie. Les mêmes raisons qui
« m'ont déterminé, subsistent encore, et sub-
« sisteront toujours pendant que les choses
« seront au même état. Nous faisons la guerre
« en Italie, et nous sommes environnés de
« citoyens et d'alliés fidèles qui nous four-
« nissent toujours des hommes, des chevaux
« et des convois. Annibal au contraire com-
« bat dans un pays ennemi; il est éloigné de
« sa patrie, il n'a la paix ni sur la terre ni sur
« la mer. Aucune de nos villes ne l'a reçu
« et il ne voit rien qu'il puisse dire à lui. Il
« ne vit que de rapines au jour la journée. Il
« ne lui reste pas la troisième partie des trou-
« pes qu'il a amenées d'Espagne. Douterez-
« vous donc que nous ne venions facilement
« à bout d'un homme qui dépérit, qui se
« consume tous les jours, et qui n'a ni argent
« ni convois, ni recrues? Varron et Annibal

« auront les mêmes vues. Ils demanderont le « combat avec le même empressement. Var- « ron, parce qu'il ne connoît pas assez ses « forces, et Annibal, parce qu'il connoît trop « sa foiblesse. Il faut que vous résistiez à ces « deux ennemis, et vous leur résisterez, si « vous demeurez toujours ferme contre les ru- « meurs et contre les bruits de la renommée, « et si vous n'êtes ému ni de la vaine gloire « de votre collègue, ni de la fausse infamie « dont on voudra vous couvrir. On voit « assez souvent la vérité souffrir quelque « éclipse; mais elle n'est jamais entièrement « éteinte; et elle perce enfin les nuages qui la « cachoient. Celui qui méprise la gloire, en « trouve enfin une véritable et solide. Souf- « frez qu'on vous appelle timide, lent, pa- « resseux et méchant capitaine. J'aime mieux « que vous soyez craint par un ennemi sage, « que loué par des amis insensés. Quand vous « oserez tout, Annibal vous méprisera, et il « vous craindra quand vous n'entreprendrez « rien qu'avec sagesse et avec prudence. Ce « n'est pas que je veuille que vous demeuriez « les bras croisés sans rien faire; je veux que « ce soit la raison, non la fortune, qui guide « toutes vos actions et tous vos desseins. Soyez « toujours maître de toutes vos démarches, « toujours armé, et toujours attentif à ce qui

« se passera ; afin que vous puissiez profiter « de toutes les occasions favorables, sans en « donner aucune à votre ennemi. Quand vous « ne précipiterez rien, vous verrez clair par-« tout, et vous serez en sûreté. La précipi-« tation est toujours imprudente. Paul Emile « répondit : Fabius, je ne vois pas quelles « forces et quelle autorité je pourrai avoir « contre un collègue séditieux et téméraire. « Mais je suivrai vos avis, et je n'oublierai « rien pour vous paroître sage capitaine, « plutôt à vous seul, que de le paroître à tous « les autres qui voudroient me forcer à pren-« dre un autre parti ».

Les consuls étant arrivés à l'armée, Annibal en fut ravi ; car il étoit réduit à l'extrémité, n'ayant plus de vivres que pour dix jours. Ses Espagnols pensoient déjà à aller se rendre aux Romains, et lui-même il avoit déjà résolu d'abandonner ses gens de pied, et de s'enfuir en Gaule avec sa cavalerie. La seule folie de Varron le tira de ce mauvais pas, la fortune ayant servi sa témérité dès le lendemain de son arrivée. C'est la coutume des Romains, que les consuls commandent l'armée chacun leur jour. Varron n'eut pas plutôt le commandement, qu'il décampa malgré son collègue, et s'approcha des ennemis. Annibal alla à sa rencontre avec sa ca-

valerie et son armure légère, et l'attaqua vivement. Il y eut là un grand combat qui dura jusqu'à la nuit. Annibal eut du désavantage, parce que le corps de bataille n'avoit rien qui le soutînt, et que les Romains avoient mêlé dans le leur des cohortes de leur armure légère, qui servirent fort utilement. Annibal perdit dix-sept cents hommes, et les Romains n'en perdirent pas plus de cent.

Ce succès acheva de perdre Varron, en lui remplissant la tête d'une telle opinion de lui-même, qu'il regardoit déjà Annibal comme vaincu. Il alla camper sur la rivière d'Aufide, près du bourg de Cannes; et le lendemain, dès la pointe du jour, il fit exposer le signal de la bataille. D'abord les Carthaginois furent épouvantés de voir l'audace de ce nouveau capitaine, et le grand nombre de ses troupes qui surpassoient les leurs de plus de la moitié. Mais Annibal leur commanda de prendre leurs armes, et alla à cheval avec une petite suite, sur une éminence, d'où il voyoit les ennemis déjà en bataille. Là, un de ceux qui le suivoient, nommé Giscon, homme d'aussi grande considération que lui, s'étant approché, lui dit d'un air effrayé, « que le « nombre des ennemis lui paroissoit fort « étonnant ». Annibal, fronçant le sourcil, lui répondit : « Mais il y a une chose fort

« étonnante encore, Giscon, et à laquelle tu « ne prends pas garde ». Giscon lui demanda ce que c'étoit. « C'est, dit Annibal, que, dans « ce prodigieux nombre d'hommes, il n'y en « a pas un seul qui s'appelle Giscon comme « toi ». Tout le monde se mit à rire, et cette plaisanterie fit plus que n'auroit fait la harangue la plus pathétique; elle redonna le courage et la confiance aux Carthaginois, qui se persuadèrent que leur général n'auroit pas plaisanté à la vue d'un si grand péril, s'il n'avoit bien vu qu'il pouvoit sûrement mépriser ses ennemis.

Varron avoit quatre-vingt mille hommes de pied et six mille chevaux. Il mit son armée en bataille, prit pour lui l'aile gauche, donna la droite à Paul Emile, et fit commander le corps de bataille par M. Servilius, et Cn. Attilius, qui avoient été consuls l'année précédente.

Annibal ayant passé l'Aufide, se mit aussi en bataille. Il avoit quarante mille hommes de pied et dix mille chevaux. Asdrubal commandoit l'aile droite, Hannon la gauche, et lui il se plaça au corps de bataille avec son frère Magon. L'armée romaine étoit tournée vers le midi, et les Carthaginois vers le septentrion.

Annibal dut le succès de cette grande jour-

née à deux ruses qu'il employa. La première, pour gagner l'avantage du poste; car il trouva moyen de faire que son armée tournât le dos à un vent impétueux et brûlant qui souffloit alors, et qui élevant de cette campagne rase et sablonneuse une poussière embrasée, la portoit par-dessus les bataillons des Carthaginois dans les yeux des Romains, qui ne pouvant la soutenir, étoient obligés de tourner la tête et de rompre leurs rangs.

La seconde fut dans l'ordonnance de ses troupes; car ayant mis dans les ailes ce qu'il avoit de meilleur, il se plaça avec tout ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu, et le disposa de manière que le corps de bataille s'avançoit en pointe, et débordoit extrêmement les deux ailes. En même temps il ordonna aux ailes, que, lorsque les Romains auroient enfoncé ce front, et que le poussant vivement, ils l'auroient renversé au-delà de leur ligne jusqu'au centre, elles enfonçassent brusquement des deux côtés, et envelopassent ainsi l'ennemi, en le prenant par les flancs et par derrière. Ce fut ce qui contribua davantage au grand carnage qu'on fit des Romains; car le front n'eut pas plutôt enfoncé ce corps de bataille, de manière qu'au lieu d'une pointe, il présentoit un croissant, que les officiers des troupes choisies firent fermer

l'ouverture du croissant par les deux ailes; ce qui exposa à la boucherie tous ceux qui ne purent prendre la fuite avant que d'être enveloppés.

Il arriva à la cavalerie des Romains un autre accident imprévu et très-funeste. Paul Emile fut jeté à terre par son cheval, qui vraisemblablement avoit été blessé. Les cavaliers qui étoient autour de lui, mirent d'abord pied à terre pour aller à son secours. Toute la cavalarie s'étant aperçue de ce mouvement, crut que c'étoit un ordre : c'est pourquoi ils quittèrent leurs chevaux, et combattirent à pied. Ce que voyant Annibal, il s'écria : « Je les aime mieux de cette ma« nière, que si on me les livroit pieds et « poings liés ».

Une troisième ruse d'Annibal acheva la perte des Romains. Pendant le combat, il envoya cinq cents Numides se rendre aux Romains. Les consuls les reçurent, et les firent passer à la queue des troupes. Mais ces Numides voyant les Romains pressés de tous côtés, prennent dans le champ de bataille des boucliers et des armes, se jettent sur eux en les prenant par les derrières, et en font un carnage horrible.

Varron se sauva à cheval dans Venuse avec peu de gens; et Paul Emile, entraîné

)ar l'impétueux torrent de cette déroute, out couvert de blessures, et l'âme encore)lus pénétrée de douleur, s'assit sur une ierre. La quantité de sang qui lui ensanglan- oit tout le visage, l'avoit si fort défiguré u'il n'étoit pas reconnoissable, et que ses mis et ses domestiques passoient près de lui ans s'arrêter. Il n'y eut que Cornélius Lentu- is, jeune homme de maison patricienne, qui ayant reconnu, s'approcha, mit pied à rre, lui offrit son cheval, le pressant de s'en rvir, et de se conserver pour ses citoyens, ui avoient alors plus besoin que jamais d'un on consul.

Paul Emile rejeta ses prières, le força de monter à cheval malgré les larmes qu'il ersoit en abondance; et quand il le vit re- onté, il mit sa main dans la sienne, et en soulevant un peu, il lui dit: « Lentulus, tu rapporteras à Fabius, et tu lui seras témoin que Paul Emile a suivi ses conseils jusqu'à la fin, et qu'il n'a nullement violé la parole qu'il lui a donnée; mais qu'il avoit été vain- cu premièrement par son collègue, et en- suite par Annibal ». Ces paroles finies, le congédia, se jeta parmi la foule qu'on assacroit, et fut tué avec les autres.

Voilà quel fut le succès de la journée de annes. Les amis d'Annibal lui conseilloient

de donner le reste du jour et la nuit suivante, pour faire reposer ses troupes; mais Maharbal, général de la cavalerie, s'y opposoit. Il dit à Annibal : « Il ne faut pas perdre un moment. « Et afin que vous connoissiez toute la consé« quence du combat que vous venez de ga« gner, en cinq jours vous souperez au Capi« tole ; suivez moi seulement, je vais m'avan« cer avec la cavalerie, afin que les Romains « vous voient à leurs portes avant que d'a« voir même soupçonné que vous avez des« sein d'y marcher ». Annibal lui répondit, « qu'il falloit du temps pour délibérer sur une « entreprise si importante ». Alors Maharbal lui dit ce mot, qui a été si célèbre : « Anni« bal, les Dieux n'accordent pas toutes leurs « faveurs à un même homme ; vous savez « vaincre, mais vous ne savez pas profiter de « la victoire ».

Le lendemain Annibal alla attaquer les deux camps qui se rendirent plutôt qu'il n'avoit espéré, et où il fit encore dix mille prisonniers.

Cependant on étoit à Rome dans la dernière consternation. Fabius proposa dans une assemblée d'envoyer quelques cavaliers pour apprendre des fugitifs des nouvelles véritables de tout ce qui s'étoit passé, et dont on ne savoit encore rien de certain, et pour dé-

couvrir ce que faisoit Annibal, et les desseins qu'il pouvoit former.

Sur ces entrefaites arrive un courrier de Varron, qui rend au sénat une lettre, par laquelle le consul leur apprend que l'armée a été défaite, et Paul Emile tué; que lui il étoit à Venuse, où il rassembloit les débris de ce terrible naufrage; qu'il avoit déjà réuni dix mille hommes, et qu'Annibal étoit dans Cannes, où il s'amusoit à rassembler son butin, et à supputer la rançon des soldats, plutôt en marchand, qu'en vainqueur et en grand capitaine.

Toutes les maisons particulières apprirent par là leur perte, et le deuil fut si grand dans toute la ville, qu'on remit le sacrifice annuel que l'on faisoit à Cérès; parce que ce sacrifice ne pouvoit être fait par des personnes en deuil, et que dans toute la ville il n'y avoit pas une femme qui en fût exempte. Et afin que tous les autres sacrifices publics et particuliers ne fussent pas interrompus, on ordonna que tout deuil seroit fini en trente jours. Comme dans les grands malheurs les esprits abattus tournent en prodige les choses les plus ordinaires, l'effroi de Rome fut augmenté par l'accident de deux vestales, Opimia et Floronia, qui s'étant laissé corrompre, l'une fut enterrée toute vive à la porte Col-

line, et l'autre se tua elle-même; et le corrupteur de Floronia fut battu de verges jusqu'à la mort par le souverain pontife.

Fabius Pictor fut envoyé à Delphes consulter l'oracle, pour savoir par quelles prières et par quels sacrifices ils pourroient apaiser les Dieux, et quelle seroit la fin de toutes leurs misères. On consulta les livres sacrés, et par leur ordre on fit des sacrifices extraordinaires. On enterra tout vivants un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque dans le marché aux bœufs, où l'on avoit déjà fait un pareil sacrifice peu conforme à l'esprit romain. Mais que ne peut la superstition sur le peuple, qui, dans ses calamités, attend bien plutôt son salut de tout ce qui est extraordinaire et insensé, que de ce qui est ordinaire et conforme à la raison et à la sagesse!

Il n'y a point de peuple qui n'eût été accablé sous de si grandes ruines. Voilà quatre grandes batailles perdues; voilà l'Italie presque entière livrée à Annibal: comment les Romains se tireront-ils de cet abîme? La plus grande et la plus sûre ressource des états, c'est la magnanimité, la constance, et la sagesse des conseils. C'est par là que ce peuple qui pouvoit à peine espérer de conserver une petite partie de son empire, non seulement le conserva entier, mais se rendit encore

maître de toute la terre. Dans cette extrémité, les Romains conservèrent un courage si fier, si invincible et si supérieur à tous les revers de la fortune, que personne n'osa seulement proposer de faire la paix, et que quand Varron s'en retourna à Rome après cette malheureuse journée, le sénat et tous les autres ordres allèrent au devant de lui pour lui faire honneur, et pour le remercier de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la république. Quelle grandeur dans cette démarche, et que ne doit-on pas attendre d'un peuple qui pense si noblement? Si un pareil malheur fut arrivé à un général Carthaginois, il n'y auroit pas eu pour lui assez de supplices.

Annibal, après cette grande victoire, étoit passé de la Pouille dans le pays des Samnites, et de là dans le pays des Hirpins, où il se rendit maître de la ville de Compse par intelligence; et comme une ville maritime lui étoit nécessaire pour ses desseins, il s'approcha de Naples pour l'attaquer. Il plaça ses Numides dans des raviiis et dans des chemins creux, et fit passer devant la place quelques troupes chargées de butin. Les Napolitains voyant ces troupes en petit nombre marcher en désordre, firent une sortie avec leur cavalerie. Ces troupes se laissèrent pousser pour attirer l'ennemi dans l'embuscade. Il y eut là un com-

bat où les principaux des Napolitains furent tués ou pris. Annibal s'étant approché des murailles, et voyant que leur hauteur ne lui permettoit pas de brusquer la place, se retira, et tourna sa marche vers Capoue. La dissension régnoit dans la ville. Les uns vouloient qu'on ouvrît les portes à Annibal, et les autres faisoient leurs efforts pour l'empêcher. Ils disoient même que si l'on recevoit la garnison Carthaginoise, il falloit la passer au fil de l'épée, et laver par là le crime d'avoir abandonné, avec une si noire infidélité, leurs parents et leurs alliés. L'avis le plus mauvais l'emporta : Annibal fut reçu dans Capoue : là il fut dans le plus grand danger qu'il eût couru de sa vie. Il étoit logé dans la maison de Sténius et de Pacavius, les principaux et les plus riches de la ville. Pacavius avoit un fils nommé Parolla, qui avoit toujours été du parti opposé à Annibal. Il l'avoit enfin retiré et avoit fait sa paix plus par ses prières que par ses justifications. Annibal l'avoit même prié à souper avec son père Pacavius, Sténius et Jubellius Tauréas, hommes d'une grande réputation dans les troupes. On se mit à table en plein jour. Pacavius s'étant levé de table, son fils le suivit, le tira en particulier, et lui dit : « Je vais vous découvrir un dessein que « j'ai formé, et qui non seulement nous pro-

« curera le pardon de notre crime, mais éle-
« vera notre nation à un plus grand crédit et
« à une plus grande fortune ». Le père étant étonné, et ne sachant quel étoit ce grand dessein, le fils rejette sa robe, lui découvre son épée, et lui dit : « Je vais sceller un nouveau
« traité avec les Romains par le sang d'Anni-
« bal, et j'ai voulu vous en avertir, afin que
« vous vous retiriez si vous ne voulez pas
« être présent à cette exécution ». A ces mots Pacavius saisi de frayeur : « Ah! mon fils,
« lui dit-il, par tous les droits qui unissent
« les enfants aux pères, je te conjure de ne
« pas commettre à mes yeux un si noir atten-
« tat qui va t'exposer à ce qu'il y a de plus
« horrible. Il n'y a que peu d'heures que nous
« avons donné notre foi à Annibal avec tous
« les serments dont les Dieux ont été témoins.
« Il nous a appelés à sa table, et nous arme-
« rons notre main contre lui ? Tu vas ensan-
« glanter cette table où tu as été reçu, et
« immoler ton hôte? J'aurai donc pu fléchir
« Annibal pour mon fils, et je ne pourrai
« fléchir mon fils pour Annibal? N'y a-t-il
« rien de sacré pour toi, et foules-tu aux
« pieds la piété et la religion? Ose les plus
« grands attentats, si en nous couvrant d'op-
« probres ils ne nous font pas périr. Mais quoi
« mon fils, tu vas seul attaquer Annibal? Que

« deviendront tous ces braves guerriers et « ces gardes qui l'environnent, et qui ont « toujours les yeux attachés sur lui? Se laisse- « ront-ils désarmer par ta folie? Les bras leur « tomberont-ils de peur? Cet Annibal, dont « les armées les plus aguerries ne peuvent sou- « tenir les regards, et qui fait trembler Rome « même, tu le soutiendras seul? Mais je veux « que tout autre secours lui manque? Avant « que d'aller jusqu'à lui, il faut que tu per- « ces ce corps dont je le couvrirai. Voilà le « seul chemin que tu as à prendre: au nom « des Dieux, mon fils, renonce à ton dessein « plutôt que d'aller succomber malheureuse- « ment dans cette salle. Que mes prières aient « autant de force sur toi pour Annibal, « qu'elles en ont eu sur Annibal pour toi ». En finissant ces mots, il voit ce jeune homme s'attendrir et fondre en larmes. Il l'embrassa, et le baisant tendrement, il ne le quitta point qu'il ne l'eût obligé à jeter son épée. Il la jeta par-dessus les murs du jardin, et rentra dans la salle.

Le lendemain Annibal, reçu dans le sé- nat, tint des propos très-gracieux, remercia les Capouans de ce qu'ils avoient préféré son amitié à l'alliance des Romains; et entr'au- tres magnifiques promesses qu'il leur fit, il les assura que Capoue seroit bientôt la ca-

pitale de toute l'Italie, et que les Romains lui seroient soumis, comme tous les autres peuples.

Pendant que ces choses se passent dans l'Italie, Magon dépêché par son frère Annibal, arrive à Carthage; on lui donne audience. Il étale en termes magnifiques les exploits d'Annibal. Il dit, « qu'il a vaincu cinq « consuls romains, un dictateur et un général « de la cavalerie; qu'il leur avoit tué deux « cent mille hommes, et fait cinquante mille « prisonniers; qu'il étoit maître de presque « toute l'Italie, et qu'il falloit rendre grâces « aux Dieux pour tant de victoires ». En même temps il fait verser à terre les anneaux de tous les chevaliers qui avoient été tués. Beaucoup d'auteurs assurent qu'il y en avoit trois boisseaux et demi. Mais ceux qui parlent avec plus de vraisemblance, n'en mettent qu'un. Il ajouta que plus on voyoit la guerre près d'être heureusement finie, plus on devoit faire ses efforts pour secourir Annibal. Qu'il falloit lui envoyer un renfort de troupes, du blé et de l'argent, pour ne pas laisser périr des soldats qui avoient rendu de si grands services.

Ce discours de Magon ayant rempli de joie et d'espérance tous les esprits, Himilcon, qui étoit de la faction d'Annibal, crut

avoir trouvé une occasion favorable de confondre Hannon, qui étoit de la faction contraire, et qui s'étoit toujours opposé à cette guerre. Lui adressant donc la parole : « Hé « bien, Hannon, lui dit-il, êtes-vous encore « affligé de cette guerre que nous avons en- « treprise contre les Romains ? Ordonnez « qu'on leur livre Annibal, et défendez qu'on « rende aux Dieux les grâces que nous leur « devons. Introduisons dans notre sénat un « sénateur romain, pour obéir à ses ordres ». Alors Hannon dit : « J'aurois volontiers gardé « le silence, pour ne pas troubler votre joie « par des discours importuns et peu agréa- « bles ; mais puisque Himilcon m'interpelle, « je me défendrai. Mon silence me feroit pa- « roître superbe, ou timide et bas, et il sem- « bleroit que j'oublierois votre liberté ou la « mienne. Je suis affligé de cette guerre, et « je ne cesserai d'accuser notre général, tout « victorieux qu'il est, que quand je verrai « cette guerre finie à des conditions suppor- « tables. Il n'y a qu'une nouvelle paix qui « puisse me consoler de l'ancienne paix que « nous avons rompue. Les nouvelles que « Magon nous annonce avec tant de faste, « peuvent être agréables à Himilcon, et aux « autres satellites d'Annibal. Elles ne peu- « vent l'être pour moi qu'en ce que, si nous

« profitons de notre fortune présente, elles « pourront nous procurer une paix raison- « nable. Mais si nous laissons échapper cette « occasion, où nous pouvons plutôt donner « la paix que la recevoir, je crains bien « que cette joie trop excessive ne soit vaine. « Encore quelle est-elle cette joie, et sur « quoi est-elle fondée ? Annibal nous man- « de » : J'ai défait les armées des Romains; envoyez-moi de nouveaux soldats. « Que de- « manderiez-vous davantage, Annibal, si « vous étiez vaincu » ? J'ai pris les deux camps des ennemis, où j'ai trouvé un riche butin et des provisions infinies, faites-moi des envois de blé et d'argent. « Quelles de- « mandes nous feriez-vous donc si vous aviez « perdu votre camp ? Mais vous, Himilcon, « ou vous Magon, souffrez que je vous in- « terroge à mon tour. Vous dites que l'armée « romaine a été entièrement défaite à la ba- « taille de Cannes, et que toute l'Italie est « révoltée. Y a-t-il quelque peuple latin qui « se soit rendu à nous? Des trente-cinq tri- « bus dont le peuple romain est composé, y « a-t-il un seul homme qui se soit retiré vers « Annibal? Vous n'oserez le dire. Il ne nous « reste donc encore que trop d'ennemis sur « les bras. Quelle espérance raisonnable peut « donc concevoir cette multitude que je vois

« si remplie de joie? Vous n'en savez rien,
« dites-vous : cela est pourtant aisé à savoir.
« Quels ambassadeurs les Romains ont-ils en-
« voyé à Annibal pour traiter de la paix?
« Vous mande-t-on que le nom de paix ait été
« seulement prononcé dans Rome? Vous
« avouez que non. Nous avons donc la guerre
« aussi entière que le premier jour qu'Anni-
« bal passa en Italie. Nous sommes ici plu-
« sieurs qui nous souvenons des grands succès
« que nous eûmes dans la première guerre,
« vainqueurs sur terre et sur mer avant le
« consulat de Lutatius et de Posthumius. Sous
« ce consulat, nous fûmes vaincus aux îles
« Egéates. Si aujourd'hui la fortune, tou-
« jours inconstante, vient à changer de même,
« ce que les Dieux veuillent empêcher, quand
« nous serons vaincus, osez-vous vous flatter
« d'une paix que personne ne vous offre quand
« nous sommes vainqueurs? Pour moi, si
« l'on me consulte, s'il faut offrir ou recevoir
« la paix, je suis tout prêt à dire mon avis.
« Mais si vous ne me consultez que sur les
« demandes de Magon, je ne crois nullement
« à propos d'envoyer de nouveaux secours à
« une armée qui se dit victorieuse; et si elle
« nous abuse par de fausses espérances, je
« suis encore moins d'avis de les envoyer ».

Ce discours d'Hannon ne toucha presque

personne : car outre qu'il étoit décrédité par l'ancienne animosité d'Himilcon contre Annibal, tous les esprits étoient si aveuglés par la joie, qu'on refusoit d'entendre tout ce qui pouvoit la combattre ou la diminuer, et ils se flattoient tous que pour peu qu'ils voulussent faire d'efforts, la guerre seroit bientôt glorieusement finie par l'entière défaite des Romains. On envoya à Annibal un renfort de quatre mille Numides et quarante éléphants, avec des sommes considérables.

Cependant à Rome on avoit créé un dictateur, M. Junius, et nommé Tib. Sempronius Gracchus, général de la cavalerie. On fit des nouvelles levées, dont on composa quatre légions et mille chevaux. On enrôla la jeunesse au-dessus de dix-sept ans. Pour les armer, on prit les armes qui étoient consacrées dans les temples, ou réservées dans les portiques publics, et on acheta huit mille esclaves. On eut pu racheter les prisonniers à meilleur marché, mais on aima mieux cette milice, que de reprendre des soldats, qui, les armes à la main, avoient préféré devenir la proie de l'ennemi, que de se sauver par leur courage.

Annibal ayant assemblé ses prisonniers, renvoya les alliés sans rançon, et dit aux Romains, « qu'il n'avoit point avec eux une

« guerre qui ne pût finir que par la mort;
« qu'il ne combattoit que pour la gloire et
« pour l'empire. Que ses pères avoient cédé
« à la vertu romaine, et qu'il tâchoit de les
« réduire à leur tour à céder à sa fortune et
« à sa vertu. Qu'il leur permettoit de se ra-
« cheter; que le cavalier donneroit cinq cents
« drachmes, le fantassin trois cents, et l'es-
« clave cent ». Et il leur permit de choisir parmi eux dix hommes pour les envoyer au sénat, n'exigea d'eux d'autre gage que leur serment, et envoya avec eux un officier carthaginois nommé Carthalon.

Ces dix prisonniers étant sortis du camp, il y en eut un qui, indigne du nom romain, pour se dégager de son serment, y rentra comme s'il y avoit oublié quelque chose, et rejoignit ses camarades avant la nuit. Quand on apprit à Rome qu'ils arrivoient, le dictateur envoya un licteur au-devant de Carthalon, lui ordonner de sortir avant la nuit des terres de Rome. On donna audience à ces prisonniers. Les avis furent partagés dans le sénat; mais enfin, l'avis de T. Manlius Torquatus l'emporta : le sénat répondit qu'on ne racheteroit point les prisonniers, et les renvoya. Celui qui étoit rentré dans le camp, s'étoit déjà retiré dans sa maison, comme quitte de son serment par sa supercherie. Cela

ayant éclaté, l'affaire fut portée au sénat, et tout d'une voix on ordonna qu'il seroit repris et renvoyé à Annibal.

Pour reprendre le fil de notre histoire, Annibal, maître de Capoue, s'approcha de Nole. Il n'y fit d'abord aucun acte d'hostilité, parce qu'il espéroit qu'elle se rendroit volontairement. En effet, le peuple qui craignoit le ravage de ses terres, et qui ne voyoit aucun secours, étoit tenté d'ouvrir ses portes. Mais le sénat voyant qu'il étoit difficile de résister à la multitude, fit semblant d'entrer dans ses vues, et d'être tout prêt à embrasser le parti d'Annibal. Mais il représenta qu'avant que de renoncer à leur ancienne alliance avec les Romains, il falloit savoir les conditions qu'Annibal voudroit leur imposer. Par ce moyen, il gagna du temps, et envoya secrètement à Marcellus, qui étoit à Casilinum, lui apprendre l'état où il se trouvoit, et l'impossibilité qu'il y avoit à retenir le peuple, s'il n'étoit promptement secouru. Marcellus, après avoir loué le sénat, lui ordonne de gagner du temps jusqu'à son arrivée, part de Casilinum, passe le Vulturne, et s'approche de Nole. Annibal se retire, prend sa marche vers la mer inférieure, et s'approche de Naples pour tâcher encore de la gagner : car cette ville maritime

lui donnoit un passage sûr pour ses convois d'Afrique. Mais voyant que les Napolitains avoient appelé M. Junius Silanus, et ayant été refusé à Naples, il alla à Nucerie, la prit par famine, la brûla, et se rapprocha de Nole. Il y avoit dans cette place un jeune homme nommé L. Bandius, d'une des plus nobles familles, et très-brave. Après la bataille de Cannes, il avoit été trouvé tout couvert de blessures au milieu d'un monceau de morts. Annibal l'avoit fait panser, et l'avoit renvoyé comblé de présents. Ce jeune homme, pour lui marquer sa reconnoissance, ne cherchoit que l'occasion de lui livrer la place. Marcellus, averti de son dessein, vit qu'il falloit ou le punir, ou se l'attacher; il prit le dernier parti; et l'ayant fait venir, il lui dit: « Il est aisé de juger que tu as ici beaucoup « d'envieux, puisqu'aucun de tes citoyens « ne m'a parlé des grandes actions que tu as « faites. Mais quand un brave homme a porté « les armes dans un camp romain, sa valeur « ne peut être cachée. Plusieurs officiers avec « lesquels tu as fait des campagnes, m'ont « dit ce que tu es, et tous les grands périls « auxquels tu t'es exposé pour le salut et pour « la gloire de Rome. Ils m'ont rapporté qu'à « la bataille de Cannes tu ne cessas de com- « battre, qu'après qu'accablé par le nom-

« bre, tu fus tombé presque sans vie sur un « monceau de morts. Redouble, s'il se peut, « ton courage : tu me trouveras toujours prêt « à te combler d'honneurs et de présents ; et « plus tu seras assidu auprès de moi, plus tu « t'apercevras que ton attachement te sera « glorieux et utile ». En même temps il lui fait donner un beau cheval de bataille, cinq cents drachmes, et ordonne à ses licteurs de le laisser entrer chez lui aussi souvent qu'il le voudroit. Par cette générosité, il gagna tellement ce jeune homme, qu'il n'y eut point d'allié qui, par la suite, servît les Romains avec plus de fidélité et de zèle.

Nole, qui voyoit Annibal à ses portes, en étoit encore plus portée à la révolte. Marcellus entra dans la place avec ses troupes. Les deux armées étoient tous les jours en bataille ; celle de Marcellus dans la place, et celle d'Annibal devant ses portes. Il y avoit souvent de petits combats avec différents succès. Marcellus fut averti par Bandius que toutes les nuits ceux de Nole avoient des pourparler avec les Carthaginois; qu'ils avoient résolu que dès qu'il seroit sorti avec ses troupes pour marcher aux ennemis, ils pilleroient ses bagages, lui fermeroient leurs portes, et recevroient Annibal. Cet avis fit que Marcellus se hâta d'en venir à un combat. Il

range ses troupes en bataille dans la ville même, vis-à-vis des trois portes qui regardoient le camp ennemi. Il place le bagage à la queue, et fait publier à son de trompe des défenses à tous les habitants de paroître sur les murailles. Cette solitude trompa Annibal, qui, voyant les murailles désertes, ne douta point qu'il n'y eût une grande sédition dans la ville; et plein de confiance, il s'en approchoit avec moins d'ordre et de précaution. Dans ce moment, Marcellus commande qu'on ouvre la porte qui est devant lui; et sortant avec sa meilleure cavalerie, il charge de front l'ennemi et l'enfonce. Un moment après, on ouvre une seconde porte, l'infanterie sort rapidement avec de grands cris; et comme Annibal veut partager ses troupes pour faire tête à ces derniers, on ouvre la troisième porte, tout le reste des troupes romaines sort en même temps, et tombe sur les ennemis étonnés de cette sortie imprévue, et qui se défendoient mollement contre les premiers, à cause de ceux qui, en second lieu, leur étoient tombés sur les bras. Ce fut en cette occasion que les troupes d'Annibal plièrent pour la première fois, et qu'elles se laissèrent pousser jusque dans leur camp avec beaucoup de frayeur, et avec une grande perte. Car on dit qu'Annibal perdit plus de cinq mille hom-

mes, et que les Romains n'en perdirent que cinq cents.

Annibal, désespérant de se rendre maître de Nole, marche à Acerres. Après avoir tout tenté inutilement pour la porter à lui ouvrir ses portes, il en forme le siége. Les habitants qui avoient plus de courage que de force, l'abandonnent la nuit; Annibal la pille et la brûle, et mène son armée à Casilinum. Il envoie devant ses Gétuliens, sous la conduite d'un officier nommé Isalca, qui, s'étant approché de la place, tâcha d'abord d'enfoncer les portes. Dans ce moment, la garnison de Casilinum fait une furieuse sortie, où elle tue beaucoup de monde. Maharbal arrive au secours d'Isalca, avec un gros corps de troupes, et est aussi repoussé. Annibal plante son camp devant la place, et l'assiége dans toutes les formes. Il emploie les galeries à claies et les mines. Les assiégés n'oublient rien de tout ce que l'art ordonne contre ces attaques. Ils se défendent contre ces galeries par des ouvrages qu'ils leur opposent, et font des contremines. Annibal, honteux de cette longue résistance, laisse quelques troupes pour bloquer seulement la ville, et va hiverner à Capoue. Ce séjour fut funeste à Annibal, et fait voir qu'Homère connoissoit bien les dangers de la volupté.

lorsqu'il feint que Minerve donne à Diomède ce conseil très-sage : (*a*) « Gardez-vous de « combattre ces immortels, si ce n'est contre « la seule fille de Jupiter, contre la belle « Vénus ; si elle se hasarde à venir dans les « combats, tirez hardiment sur elle sans la « ménager ».

Tous les maux et tous les travaux de la guerre n'avoient pu vaincre les Carthaginois, et ils furent vaincus par les délices et par les voluptés de Capoue. Ce ne furent pendant l'hiver que festins, que bains, que débauche avec les femmes, et qu'une molle oisiveté, que l'habitude rend tous les jours plus charmante, et par là plus invincible. Les plus habiles dans le métier de la guerre trouvèrent cette dernière faute d'Annibal beaucoup plus grande que la première, lorsqu'après la bataille de Cannes, il n'avoit pas marché contre Rome. Car cette première faute auroit pu ne faire que différer sa victoire, au lieu que la dernière avoit entièrement abattu et lié ses forces, et l'avoit mis hors d'état de pouvoir vaincre. Aussi, quand il sortit de Capoue à la fin de l'hiver, on auroit cru que c'étoit une autre armée. Il n'y avoit plus aucune ombre de l'ancienne discipline ; et quand il fallut camper et reprendre ses travaux mi-

(*a*) Iliade, liv. v.

litaires, ses soldats n'avoient plus ni force ni courage; la plupart abandonnèrent même leurs drapeaux; et l'idée pleine de leurs maîtresses qu'ils venoient de quitter, ils retournèrent à Capoue pour jouir de leur commerce. On rapporte qu'Annibal dit en cette occasion, que jusque-là il avoit eu une armée d'hommes, mais qu'il n'avoit plus qu'une armée de femmes. Cependant le blocus avoit réduit Casilinum à une disette extrême. Gracchus qui étoit campé près de là avec un corps de troupes, pendant que le dictateur étoit allé à Rome pour les auspices, apprenoit tous les jours que les habitants ne pouvant supporter la famine, se précipitoient des toits, ou montoient sur les murailles, et offroient leurs corps sans armes aux traits des assiégeants. Il étoit d'autant plus affligé de leur état, qu'il ne pouvoit y apporter aucun remède : car, d'un côté, de vouloir mener en plein jour des convois dans la place, cela ne se pouvoit sans combat, et le dictateur lui avoit défendu absolument de combattre; de l'autre côté, il n'étoit pas possible d'y en faire passer secrètement, tant toutes les avenues étoient exactement gardées. Enfin, voici l'expédient qu'il imagina. Il remplit de blé plusieurs tonneaux; et après avoir fait avertir les Casilins, il abandonna la nuit ces ton-

neaux au courant de la rivière qui les portoit dans la place avant le point du jour. Cela fut répété le lendemain, et le jour d'après, avec le même bonheur. Mais le troisième jour la rivière, enflée par les pluies, se déborda, et le courant poussa ces tonneaux par le travers sur la rive où étoient les ennemis, qui les aperçurent parmi les saules et les roseaux. Cela fut rapporté à Annibal, qui ordonna que l'on veillât avec plus de soin à empêcher que la rivière ne portât aucun secours aux assiégés. Les Romains ne se rebutèrent point; ils jetèrent dans le fleuve une grande quantité de noix, que les courants portoient dans la ville, et que l'on ramassoit avec des claies. Mais enfin la famine devint si grande, qu'on mangeoit les cuirs et les couvertures des boucliers, après les avoir fait bouillir; qu'on se nourrissoit de rats et de tous les autres animaux les plus étranges, et des herbes et des racines qu'on alloit chercher au pied des murs et des masures. Comme les Carthaginois avoient labouré autour de la ville tout le terroir qui pouvoit porter de l'herbe, les assiégés y semèrent une grande quantité de graines de raves; ce que voyant Annibal: « Eh quoi, « dit-il, je serai donc réduit à demeurer « devant cette place jusqu'à ce que ces ra- « ves soient venues »? Cela le disposa à

écouter des propositions. Il fut convenu que les Casilins rendroient la place, et qu'ils retireroient leurs prisonniers moyennant sept onces d'or pour chaque homme libre. Annibal mit dans la place une garnison de sept cents hommes pour la défendre, si les Romains l'attaquoient après que son armée seroit partie.

De là il alla attaquer Pételie, qui envoya demander du secours aux Romains. Le sénat répondit qu'il n'étoit pas en état de secourir des alliés si éloignés; qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner, et à pourvoir à leur salut comme ils le jugeroient nécessaire. Ces pauvres malheureux accablés de douleur, prirent le parti de se défendre. Ils résistèrent quelques mois; mais enfin plus affoiblis par la famine que par le fer ennemi, ils furent emportés d'assaut par Himilcon qui commandoit au siége.

Annibal, maître de Pételie, alla attaquer Cosenze, qui se rendit en peu de jours.

Sur ces entrefaites, Philippe, fils de Démétrius II, envoya des ambassadeurs à Annibal pour faire alliance avec lui. Ces ambassadeurs évitèrent les ports de Brunduse et de Tarente, où il y avoit des escadres de vaisseaux romains, et allèrent descendre au cap de Lacinium, à six milles de Crotone. Mais en traversant la Pouille pour arriver à

Capoue, ils tombèrent au milieu des garnisons romaines, et ils furent menés au préteur M. Valérius Lévinus qui étoit campé près de Nucerie. Là Xénophane, chef de l'ambassade, dit hardiment et avec une perfidie plus digne d'un Carthaginois que d'un ambassadeur des Macédoniens, « qu'il étoit envoyé « par Philippe, pour traiter amitié et alliance « avec les Romains, et pour leur offrir toutes « ses forces; mais que ses instructions ne de« voient être communiquées qu'au sénat et au « peuple ». Lévinus, ravi de l'alliance d'un roi si puissant, reçut cet ennemi comme un allié, lui donna une escorte pour l'accompagner, pour lui montrer les chemins les plus sûrs, et pour lui faire voir les lieux que tenoient les Romains, et ceux qu'occupoient les Carthaginois. Xénophane traversant la Campanie au milieu des garnisons Romaines, ne se vit pas plutôt près du camp d'Annibal, qu'il s'y jeta, et fit avec lui son traité qui portoit, que Philippe enverroit à son secours une flotte qui seroit au moins de deux cents vaisseaux; qu'il ravageroit les côtes; et que la guerre finie, Rome et l'Italie entière seroient la proie d'Annibal avec tout le butin, et que l'Italie étant subjuguée, ils navigueroient en Grèce et feroient la guerre aux rois que Philippe voudroit attaquer : que toutes

les villes du continent, et les îles qui étoient à la bienséance des Macédoniens, seroient le partage de ce prince.

Ce traité signé, Annibal envoya des ambassadeurs à Philippe pour le faire ratifier. Ces ambassadeurs étant arrivés à Lacinium, où étoit le vaisseau qui avoit porté les Macédoniens, s'embarquèrent. Mais dans leur route, ils furent aperçus par la flotte des Romains, qui gardoit les côtes de la Calabre. Valérius Flaccus qui la commandoit, envoya quelques vaisseaux légers après eux. Leur vaisseau fit tous les efforts possibles pour échapper; mais n'ayant pu en venir à bout, ils se rendirent. Xénophane, sans s'étonner, continua son mensonge, et dit qu'il étoit envoyé aux Romains par Philippe; qu'il étoit arrivé en toute sûreté au camp de Lévinus, et qu'il n'avoit pu traverser la Campanie à cause des garnisons des ennemis. Mais leurs habits carthaginois les ayant rendu suspects, et eux-mêmes s'étant coupés dans leurs réponses, ils furent séparés. Les menaces les obligèrent enfin à avouer la vérité. On trouva les lettres qu'Annibal écrivoit à Philippe, et le traité qui avoit été conclu. On jugea donc à propos de les envoyer au sénat, ou aux consuls. On les mit séparément sur cinq vaisseaux que commandoit Valérius Antias, à qui

l'on ordonna d'empêcher qu'ils n'eussent ensemble aucune communication.

Cependant les peuples de la Campanie qui étoient dans les intérêts d'Annibal, entreprirent de se rendre maîtres de Cumes pour la lui livrer ; mais ne pouvant espérer d'y réussir par la force, ils eurent recours à la ruse. Ils avoient accoutumé de faire toutes les années un sacrifice dans la ville d'Hames, qui est à trois milles de Cumes. Quelques jours avant la fête, ils envoyèrent avertir les Cumains qu'un tel jour le sénat de la Campanie se rendroit à Hames, pour y célébrer les sacrifices, et prier le sénat de Cumes de s'y trouver pour délibérer avec eux sur le parti qu'ils avoient à prendre. Les Cumains se doutèrent de la fraude ; mais comme ils espéroient d'en tirer avantage, ils acceptèrent le rendez-vous. Ils envoyèrent d'abord des députés au consul Sempronius Gracchus, pour lui donner avis de tout ce qui se passoit, et pour lui apprendre que la fête seroit dans trois jours, et que tout le sénat de la Campanie seroit à Hames avec des troupes. Sempronius profitant de cet avis, ordonne aux Cumains de retirer dans leur ville tous les biens de la campagne, et de se tenir renfermés dans leurs murailles. La veille de la fête, il s'approcha de Cumes avec son armée. Déjà l'assemblée

étoit formée à Hames. Marius Alfius qui étoit le souverain magistrat, campoit près de là avec un corps de quatorze mille hommes. Il étoit bien plus occupé à préparer les sacrifices et à assurer le succès de sa ruse, qu'à fortifier son camp, et qu'à se mettre à couvert de toute surprise. On fit à Hames des sacrifices pendant trois jours, et le dernier jour de la fête devoit finir par une veille que l'on faisoit en l'honneur des Dieux. Sempronius jugea que c'étoit le temps le plus propre pour l'exécution de son dessein. Il ordonne à ses troupes de repaître sur la dixième heure du jour, et de se reposer jusqu'à l'entrée de la nuit; à la première veille il se met en marche, arrive à Hames sur le minuit, trouve le camp fort négligé, tout le monde étant occupé à cette veille religieuse; entre par toutes les portes, et surprend les uns endormis, et les autres qui revenoient sans armes après la veille finie. Il leur tua plus de deux mille hommes avec leur général Marius Alfius, et ne perdit pas plus de cent des siens. Il leur prit trente-quatre enseignes et s'en retourna la nuit même à Cumes, craignant Annibal qui étoit campé sur le mont Tifate au-dessus de Capoue.

En effet, Annibal n'eut pas plutôt appris cet échec, qu'il partit pour arriver promp-

tement à Hames, dans l'espérance qu'il surprendroit cette armée victorieuse, qui n'étoit composée que de nouvelles milices et d'esclaves, et qu'il la trouveroit occupée à dépouiller les morts et à ramasser le butin. Mais il se trompa : il trouva le camp vide, et toutes les rues jonchées de morts. La plupart de ses officiers le pressoient d'aller incontinent à Cumes, et de l'attaquer. Mais comme ses soldats n'avoient apporté que leurs armes, il s'en retourna à son camp de Capoue; et dès le lendemain, touché des prières des peuples de la Campanie, il partit pour ce siége; et après avoir ravagé tous les environs, il campa à mille pas des murailles. Sempronius n'oublia rien pour se bien défendre. Annibal battoit la place avec une haute tour qu'il avoit élevée. Sempronius en éleva sur ses murailles une plus haute, et jeta tant de feu sur celle de l'ennemi, qu'il l'embrasa. Ceux qui la défendoient, étoient obligés de se précipiter pour éviter les flammes. Sempronius profitant de ce désordre, sort par deux portes, renverse les ennemis, et les pousse jusque dans leur camp; de sorte qu'Annibal étoit plutôt assiégé qu'assiégeant. Il périt dans cette occasion treize cents Carthaginois. Il y en eut cinquante-neuf de pris; et avant que les troupes d'Annibal pussent revenir de leur frayeur,

Sempronius fit sonner la retraite, et rentra dans sa place.

Annibal espérant que ce succès donneroit au consul l'audace d'en venir à un combat, se présenta en bataille devant les murailles ; mais voyant que personne ne sortoit, et que le consul ne vouloit rien hasarder témérairement, il se retira à Capoue.

Sur ces entrefaites, les cinq vaisseaux qui portoient à Rome les ambassadeurs des Macédoniens et des Carthaginois, passèrent devant Cumes. Sempronius détache quelques vaisseaux pour les reconnoître. Ceux qui conduisoient ces ambassadeurs ayant appris que le consul étoit à Cumes, y abordèrent pour lui remettre leurs prisonniers. Sempronius ayant lu les lettres de Philippe et d'Annibal, les envoya au sénat par terre, et ordonna que l'on conduisît les prisonniers par mer. Le sénat ayant lu ces lettres et vu le traité, se trouva dans un grand étonnement ; car lorsqu'ils ne pouvoient qu'à peine résister aux Carthaginois, ils voyoient qu'ils alloient encore avoir les Macédoniens sur les bras. Leur courage les soutint en cette rencontre : ils donnèrent tous les ordres, et prirent toutes les mesures nécessaires pour empêcher Philippe de sortir de ses états.

Fabius Maximus passe le Vulturne, re-

prend quelques places qui avoient quitté l'alliance des Romains, va camper au-dessus du Vesuve, entre Capoue et le camp d'Annibal, et envoie Marcellus à Nole, pour contenir cette place, où le peuple ne cherchoit que l'occasion de se rendre à Annibal. De là ce proconsul faisoit tous les jours des courses dans les terres des Hirpins et des Samnites où il mettoit tout à feu et à sang. Les Samnites envoient des députés à Annibal lui représenter leur état et combien il lui étoit honteux, après tant de batailles gagnées, de laisser périr ses alliés lorsqu'il pouvoit les sauver, en leur envoyant seulement une partie de ses Numides. Annibal leur répondit « qu'il alloit « mener ses troupes dans les terres des alliés « des Romains, pour attirer sur lui l'ennemi « et les en délivrer. Il ajouta, que si la ba- « taille de Thrasymène avoit été effacée par « la bataille de Cannes, il feroit bientôt en « sorte que cette dernière seroit effacée par « une victoire plus signalée et plus éclatan- « te ». Le lendemain, laissant dans son camp quelques troupes pour le garder, il marche à Nole avec le reste de son armée. Là il fut joint par Hannon, qui lui amena le renfort et les éléphants qu'on lui avoit envoyés d'Afrique. D'abord il essaya d'ébranler la fidélité de Nole; mais n'ayant pu y réussir, il enve-

loppa la place comme pour donner un assaut général. Marcellus fit une furieuse sortie, et renversa tout ce qui osa lui faire tête, jusqu'à ce qu'un grand orage vint séparer les combattants.

Deux jours après, Annibal envoya une partie de son armée fourrager tous les environs. Marcellus, profitant de cette occasion, sort à la tête de ses troupes, et va l'attaquer brusquement. Après un combat fort rude, les Carthaginois furent battus. Marcellus leur tua plus de cinq mille hommes et quatre éléphants, fit six cents prisonniers, prit dix-huit enseignes et deux éléphants; et après le combat, près de treize cents cavaliers espagnols ou Numides vinrent se rendre à lui, et lui furent toujours fidèles. Il n'y eut pas mille morts de son côté.

Après cet échec, Annibal envoya Hannon dans le pays des Bruttiens, avec les troupes qu'il lui avoit amenées, alla hiverner dans la Pouille, et campa autour d'Arpi. Il y eut là divers combats pendant l'hiver. Annibal, pressé par les instantes prières des peuples de la Campanie, de s'approcher de Capoue que les Romains menaçoient d'attaquer, leva son camp d'Arpi, et alla se loger dans son camp de Tifate, au-dessus de Capoue. De là il descendit au lac d'Averne, comme pour y

faire un sacrifice, mais en effet pour tâcher d'attirer Putéoles dans son parti.

Pendant qu'il étoit là, il arriva dans son camp cinq jeunes hommes des plus nobles de Tarente, qui avoient été pris à la bataille de Thrasymène et à celle de Cannes, qu'Annibal avoit renvoyés sans rançon. Ces jeunes gens, pour lui témoigner leur reconnoissance, avoient porté la plus grande partie de la jeunesse de Tarente à préférer son alliance à celle des Romains; ils lui dirent qu'ils venoient de leur part le prier de s'approcher de Tarente avec son armée, et l'assurer qu'on ne l'auroit pas plutôt aperçu de dessus les murailles, que la place lui ouvriroit ses portes. Annibal souhaitoit avec passion de se voir maître de Tarente, ville très-puissante et très-riche, et d'ailleurs ville maritime, qui ouvroit à Philippe un port assuré, s'il vouloit passer en Italie, Brunduse étant au pouvoir des Romains. Annibal, après avoir achevé son sacrifice, fit le dégât dans toutes les terres de Cumes jusqu'au cap de Misène, et tomba sur Putéoles pour la surprendre. Mais la place étoit forte et par la nature et par l'art, et il y avoit une garnison de six mille hommes. Annibal ayant tâté la place pendant trois jours sans aucun effet, alla ravager les terres de Naples, et s'approcha de

Nole, pour profiter de la disposition du peuple qui étoit entièrement pour lui. Mais Marcellus prévint et empêcha les effets de cette bonne disposition, en y envoyant six mille hommes de pied et trois cents chevaux.

Cependant le consul Fabius s'approche de Casilinum, où il y avoit garnison carthaginoise, pour tâcher de surprendre cette place et de s'en emparer. Dans le même temps, Hannon vient du pays des Bruttiens avec un gros corps d'infanterie et de cavalerie, pour se rendre maître de Bénevent; et Tibérius Gracchus y arrive de Lucerie, et entre dans la place. Il est informé qu'Hannon est campé à trois milles de là sur le fleuve Colore, et qu'il fait le dégât aux environs. Il sort de Bénevent, s'avance jusqu'à mille pas d'Hannon, assemble ses troupes, les harangue, et promet la liberté à tous ceux qui lui apporteroient la tête d'un ennemi. Cette promesse qui devoit lui assurer la victoire, pensa la lui ravir d'entre les mains. Car ses soldats, après avoir fait un grand carnage, s'amusèrent à couper les têtes des Carthaginois, et cessèrent de combattre. Les tribuns ayant rapporté cela à Gracchus, il fit publier qu'on jetât les têtes, que l'on continuât le combat, et que l'on n'espérât point de liberté, si ce jour-là l'ennemi n'étoit défait et mis en fuite. Cela en-

flamma tellement le courage des troupes, qu'elles se jetèrent sur l'ennemi, en firent un grand meurtre, et le poussèrent dans son camp, où ils entrèrent avec lui. Dans ses retranchements, le combat recommença avec une nouvelle furie, et devint encore plus sanglant. De toute l'armée d'Hannon, il ne se sauva pas deux mille hommes, la plupart cavalerie qui prirent la fuite avec leur général. Tout le reste fut tué ou fait prisonnier, et on prit trente huit enseignes. Gracchus ne perdit pas deux mille hommes; il donna la liberté à tous les soldats sans distinction. Il ne laissa pas d'en punir quatre mille qui avoient mal fait leur devoir. Mais pour ne pas ternir par une trop grande sévérité une si heureuse journée, il se contenta d'ordonner que, pendant toutes leurs campagnes, ils ne pourroient jamais manger que debout, excepté en cas de maladie. Les troupes victorieuses, toutes chargées de butin, rentrèrent dans Bénevent, en dansant et en folâtrant. On eût dit que c'étoit des gens qui, un jour de fête, revenoient d'un festin, et non d'une grande bataille.

Cependant Annibal, après avoir fourragé les terres de Naples, s'étoit rapproché de Nole. A son approche, Marcellus rappela Pomponius qui étoit avec un corps de troupes au-dessus de Suessule, et se prépara à mar-

cher à l'ennemi. Dans ce dessein, il fit sortir la nuit Claude Néron avec la cavalerie, par la porte opposée au chemin par où Annibal venoit à lui, et lui ordonna de faire un grand circuit, de suivre la marche d'Annibal, et de tomber sur lui par les derrières dès qu'il verroit le combat engagé. On ne sait si Néron s'égara la nuit, ou s'il n'eut pas assez de temps pour exécuter cet ordre : mais s'il fût arrivé à point nommé, Annibal étoit entièrement défait.

Marcellus seul l'avoit déjà battu ; mais n'ayant pas assez de cavalerie, il n'osa le poursuivre, et fit sonner la retraite. Annibal perdit plus de deux mille hommes, et les Romains n'en perdirent que quatre cents. Néron, après avoir inutilement fatigué ses troupes sans avoir vu l'ennemi, rentra le soir dans Nole. Marcellus lui fit une sévère réprimande, et lui dit qu'il n'avoit tenu qu'à lui que les Romains n'eussent rendu ce jour-là à Annibal l'échec qu'ils avoient reçu à la bataille de Cannes. Le lendemain il se présenta encore en bataille ; mais Annibal se tint dans son camp, avouant par là sa défaite ; et deux jours après, désabusé de l'espérance de se rendre maître de Nole, il décampa la nuit, et s'approcha de Tarente, où il avoit des intelligences qui lui promet-

toient un plus heureux succès. Il planta son camp à mille pas de la place ; et voyant qu'on ne faisoit rien de tout ce qu'on lui avoit fait espérer, après avoir attendu inutilement quelques jours, il décampa et alla à Salapie, qu'il remplit de toutes sortes de provisions, comme un lieu où il pourroit hiverner commodément, et sans s'éloigner de Tarente, dont il espéroit que le peuple lui ouvriroit enfin les portes. Son espérance ne fut pas vaine. Treize jeunes hommes des plus nobles familles, à la tête desquels étoient Nicon et Philemène, entreprirent de lui livrer la place ; et voici comment la trame fut conduite. Avant que de rien commencer, ils voulurent s'aboucher avec Annibal. Ils sortent donc de Tarente la nuit, sous prétexte d'aller à la chasse ; car ils étoient grands chasseurs. Quand ils furent assez près du camp d'Annibal, ils demeurèrent cachés dans les bois ; et Nicon et Philemène s'étant approchés des gardes avancées, furent pris et menés à Annibal. Ils lui communiquèrent leur dessein, et Annibal les renvoya comblés de louanges, et plus encore de promesses ; et afin qu'ils pussent plus facilement gagner la confiance de leurs citoyens, il leur permit d'emmener avec eux quelques troupeaux qui paissoient assez loin du camp. Les Tarentins, ravis de

cette proie qui fournissoit abondamment et à leurs sacrifices et à leurs festins, louèrent leur fidélité, et s'accoutumèrent à les voir sortir sans entrer dans aucune défiance. Ils répétèrent cela plusieurs jours, et ils rentroient dans la place toujours chargés de butin et de gibier, dont ils faisoient part au gouverneur et aux officiers qui étoient aux portes. Dans une de ces sorties, ils conclurent leur traité avec Annibal. Les conditions furent que les Tarentins demeureroient libres, qu'ils conserveroient leurs lois et leurs priviléges, qu'ils ne seroient obligés à aucun tribut, et qu'ils ne recevroient aucune garnison que de leur consentement.

Quand Philemène eut si bien gagné la confiance des gardes des portes, qu'ils le laissoient entrer à toute heure au premier coup de sifflet, Annibal jugea qu'il pouvoit exécuter son entreprise. Il choisit dans ses troupes dix mille hommes des plus déterminés et les plus dispos, tant cavalerie qu'infanterie, leur fait prendre des vivres pour quatre jours, et à la quatrième veille de la nuit, il se met en marche, et va camper à quinze milles de Tarente. On étoit convenu que, pendant qu'il iroit gagner la porte Téménide, Philemène se présenteroit à l'autre porte, par laquelle il avoit accoutumé d'en-

trer. Cela fut exécuté. A l'entrée de la nuit, Annibal se met en marche, et sur le minuit il arrive à la porte Téménide dans un grand silence. Nicon, qui étoit resté dans la place avec les autres conjurés, s'approche de cette porte, trouve les gardes endormis, les poignarde, et ouvre la porte. Annibal entre avec son infanterie, et laisse dehors sa cavalerie, qui consistoit en deux mille chevaux, afin qu'il pût avoir un secours tout prêt s'il paroissoit quelque ennemi, ou s'il arrivoit quelqu'autre chose qu'on n'auroit pas prévue. Philemène, de son côté, suivi de deux mille Africains, se présente à l'autre porte avec un grand sanglier qu'Annibal lui avoit fourni. Au premier signal, la garde lui ouvre le guichet. Philemène, qui tenoit un bout de la civière sur laquelle étoit le sanglier, entre avec un chasseur, homme de main, et deux jeunes hommes qui tenoient l'autre bout de la civière. Pendant que le garde admire la grandeur du sanglier, Philemène le perce de son épieu. Trente Africains, qui marchoient les premiers, entrent après eux et ouvrent la grande porte. Les troupes qui les suivoient entrent en même temps, et étant arrivées à la place, elles se joignent à Annibal qui étoit en bataille.

Le lendemain, Annibal fit publier à son

de trompe, que tous les Tarentins se rendissent sans armes à la place. Là il leur fit un discours qui fut suivi des acclamations de toute l'assemblée, leur ordonna de se retirer dans leurs maisons, et d'écrire chacun sur leur porte *Tarentins*, avec défenses, sous peine de la vie, d'écrire ce mot sur aucune porte des maisons des Romains.

La ville étant prise de cette manière, il restoit encore la citadelle qui étoit très-forte, où le commandant romain C. Livius s'étoit retiré avec tous les Tarentins qui avoient suivi son parti. Annibal, pour assurer sa ville contre la garnison romaine, creusa devant la citadelle un grand fossé, qu'il accompagna d'un rempart garni de palissades. Les Romains firent une furieuse sortie sur les travailleurs. Il y eut là un grand combat, où les Romains perdirent beaucoup de monde.

Annibal, après avoir fortifié la ville, y laissa une forte garnison, et alla camper à cinq milles sur le fleuve du Galèse, que la plupart des auteurs nomment *Eurotas*, du nom de la rivière de Lacédémone, parce que les Tarentins étant colonie des Lacédémoniens, ont conservé beaucoup de noms de Lacédémone, et les ont donnés à différents lieux de leur pays.

Pendant qu'Annibal se prépare à faire le

siége de la citadelle, il arriva par mer aux Romains un grand secours de Métaponte, qui fit perdre aux Carthaginois l'espérance de se rendre maîtres de la citadelle par la force, et qui releva si fort le courage des Romains, qu'ils firent la nuit même une sortie, où ils renversèrent ou brûlèrent les ouvrages des ennemis.

Annibal assembla les principaux de Tarente, et leur dit « qu'il ne voyoit aucun « moyen de forcer la citadelle pendant que « les ennemis seroient maîtres de la mer. « Que s'il pouvoit avoir des vaisseaux pour « leur couper les convois et tout autre se- « cours, il les réduiroit bientôt à se retirer « ou à se rendre ». Les Tarentins tomboient d'accord de tout ce qu'il disoit. Mais ils lui représentoient qu'il falloit renoncer à toute espérance d'avoir des vaisseaux, à moins qu'on ne fît venir la flotte qui étoit en Sicile; ce qui étoit impraticable, et qu'il étoit également impossible de faire passer dans la haute mer les vaisseaux qu'ils avoient dans un petit golfe : car comment ces vaisseaux pourroient-ils sortir pendant que la citadelle étoit maîtresse du port ?

Annibal répondit : « Ce que la nature « semble rendre impossible, devient souvent « facile par l'art et par les bons conseils.

« Heureusement votre ville est située dans « la plaine, elle est traversée par de grandes « rues. Il y en a une très-large qui aboutit « à la place le long du mur entre la citadelle « et la ville, et qui mène depuis le port jus- « qu'à la mer. Je ferai voiturer par charroi « vos vaisseaux, par ce chemin, au côté de « la ville qui regarde le midi, et je vous « rendrai maîtres de la mer sans beaucoup « de peine ».

Les Tarentins admirèrent cette invention, et crurent qu'il n'y avoit rien d'impossible à son esprit et à son courage. On prépara les chariots et les machines nécessaires pour ce transport, et en peu de jours ces vaisseaux firent le tour de la citadelle, parurent à l'ancre devant le port, et ôtèrent aux assiégés toute espérance de secours. Annibal, après avoir encore fortifié la garnison de la ville, se retira avec le reste de ses troupes dans son camp qui étoit à trois journées de Tarente, et y passa tranquillement l'hiver.

Cependant les deux consuls, Fulvius Flaccus et Appius Pulcher, étoient dans le pays des Samnites, et se préparoient à faire le siége de Capoue. Les Capouans, pressés déjà par la famine, députent à Annibal pour le prier de leur envoyer du blé, avant que les consuls arrivent avec leurs légions, et que

tous les chemins soient occupés par les troupes romaines. Annibal ordonne à Hannon de passer du pays des Bruttiens dans la Campanie, et d'envoyer à Capoue des convois avec des escortes suffisantes. Hannon se met en état d'exécuter cet ordre. Les consuls en étant avertis, Fulvius se rend la nuit à Bénevent avec son armée. Il apprend là qu'Hannon est allé avec la plus grande partie de ses troupes, pour ramasser le blé qu'on avoit serré pendant l'été, et qu'il a déjà assemblé deux mille chariots pour un grand convoi. Il ordonne à ses soldats de se tenir prêts pour la nuit suivante. Ils partent sur la quatrième veille, laissant à Bénevent tous les bagages, et arrivent avant le point du jour devant le camp des Carthaginois, qu'ils attaquent avec furie. Les Carthaginois font une si vigoureuse défense, que le consul se préparoit à se retirer. Mais Vibius, qui commandoit une cohorte de Péligniens, ayant pris l'étendard à son enseigne, le jette dans le camp avec des exécrations horribles contre lui-même et contre sa troupe, si on laisse cet étendard au pouvoir des ennemis, et en même temps il se lance dans les retranchements. D'un autre côté, T. Pedanius, qui étoit le premier des centurions, ayant aussi arraché l'étendard à son enseigne : « Cet étendard, dit-il,

« et le centurion vont être bientôt dans le « camp. Me suive qui voudra empêcher que « les ennemis n'en demeurent les maîtres ». Il le jette et s'élance au-delà des palissades et du fossé ; sa compagnie se jette après lui, et toute la légion le suit. Cela donna une si grande émulation à tous les soldats, et ralluma tellement leur courage, qu'ils se jetèrent en foule sur les retranchements, et les forcèrent. Il y en eut beaucoup de blessés à cette attaque, mais ils n'en étoient que plus animés ; ceux même dont le sang qu'ils perdoient, épuisoit entièrement les forces, faisoient de nouveaux efforts pour aller au moins mourir dans les retranchements. Le camp étant forcé, ce ne fut plus un combat, ce fut un carnage horrible. Les Romains tuèrent plus de six mille hommes, firent plus de sept mille prisonniers, prirent tous les fourrageurs, tous les chariots, et toutes les bêtes de somme, et emportèrent un très-grand butin.

Capoue apprit cet échec le jour même, et envoya de nouveaux députés à Annibal lui annoncer que les deux consuls étoient à Bénevent à une journée d'elle, que la guerre étoit à ses portes, et que s'il ne la secouroit promptement, elle alloit tomber au pouvoir des Romains. Annibal répondit qu'il auroit

soin de sa conservation, et envoya avec ses députés deux mille chevaux, afin qu'avec ce secours, les Capouans pussent empêcher le pillage de leurs terres.

Les deux consuls, persuadés que s'ils se rendoient maîtres d'une ville aussi riche que Capoue, ils rendroient leur consulat célèbre, et effaceroient la honte dont le nom Romain étoit couvert pour avoir laissé, pendant trois ans, sa désertion impunie, partent de Bénevent pour aller faire ce siége. Avant leur départ, ils font venir à Bénevent Sempronius Gracchus, avec la cavalerie et l'armure légère, afin que si Annibal vouloit tenter le secours de Capoue, comme il le feroit sans doute, ce proconsul pût s'y opposer avec ce corps de troupes, et ils lui ordonnent d'établir un commandant sur ses légions qu'il laisseroit dans la Lucanie. Le sort de ce proconsul et les signes qui l'annoncèrent, méritent d'être rapportés. Avant son départ de la Lucanie, il fit un grand sacrifice. Le sacrifice achevé, deux serpents se glissèrent secrètement et dévorèrent le foie de la victime. Les Aruspices, étonnés de ce prodige, ordonnèrent que le sacrifice fût recommencé. La seconde victime ne fut pas plutôt immolée, que les mêmes serpents revinrent et dévorèrent le foie. La même chose arriva une

troisième fois, et les serpents se retirèrent. Les Aruspices assurèrent que ce prodige menaçoit le proconsul, et l'avertissoit de se précautionner contre des traîtres qui étoient cachés, et contre leurs pernicieux desseins. Mais nulle prévoyance ne put détourner le destin de Gracchus. Il y avoit dans la Lucanie un officier nommé Flavius, qui étoit à la tête du parti demeuré fidèle aux Romains, et cette année-là il étoit préteur. Ce traître, voulant se faire un mérite auprès d'Annibal, et attirer sa faveur par quelque grand service, crut que ce n'étoit pas assez pour lui de passer dans son camp, et d'y envoyer les Lucaniens, il voulut encore sceller son traité par le sang de son général, qui étoit même son hôte. Il va trouver Magon dans le pays des Bruttiens, et s'abouche secrètement avec lui. Magon lui promet que s'il lui livre le général, les Lucaniens auroient amitié et alliance avec Annibal, seroient libres, et conserveroient leurs priviléges et leurs lois. Flavius le mène dans le lieu qu'il avoit choisi, et où l'on pouvoit cacher un grand nombre de troupes. Le jour de l'exécution venu, ce traître va dans la tente de Gracchus, et lui dit « qu'il avoit fait une entreprise très-
« importante, mais qu'il ne pouvoit l'achever
« sans lui; qu'il avoit porté les Lucaniens

« rebelles à rentrer dans leur devoir, sur ce
« qu'ils voyoient eux-mêmes que les Romains
« étoient revenus du grand échec qu'ils
« avoient reçu à la journée de Cannes, et
« qu'au contraire les forces des Carthaginois
« dépérissoient tous les jours. Qu'il leur avoit
« représenté que les Romains ne seroient pas
« implacables, et qu'il n'y avoit jamais eu de
« nation si portée et si prompte à pardonner.
« Combien de fois leurs ancêtres avoient-ils
« éprouvé cette humanité et cette clémence
« dans leur rébellion ? Que les Lucaniens,
« déjà persuadés par ses paroles, ne deman-
« doient qu'à entendre les mêmes choses de
« sa bouche, pour avoir ce gage de sa foi ;
« qu'il leur avoit marqué un lieu peu éloigné
« du camp romain où ils ne manqueroient pas
« de se rendre, et que l'affaire seroit conclue
« en peu de mots ».

Gracchus ne se doutant d'aucune fraude, sort de son camp avec ses licteurs et un petit nombre de cavalerie, suit ce traître, et se précipite dans l'embuscade. Tout-d'un-coup les Lucaniens se lèvent, Flavius se met à leur tête, ils l'enveloppent et l'accablent de traits. Gracchus descend de cheval, exhorte sa petite troupe à honorer par leur courage le seul parti qui leur restoit, et de vendre chèrement leur vie. Il leur ordonne de ne

s'attacher qu'à Flavius pour punir sa perfidie, et leur dit que celui qui enverra cette victime devant lui dans les enfers, acquerra une gloire immortelle, et se procurera la seule consolation qu'il puisse avoir dans sa mort. En même temps il entortille sa cotte-d'armes autour de son bras gauche, car ils n'avoient point apporté de boucliers, et se jette au milieu des ennemis. Le combat fut plus long et plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre d'un si petit nombre. Les Carthaginois font tous leurs efforts pour le prendre en vie; mais aux grands coups de main qu'il faisoit pour joindre Flavius, ils virent bientôt qu'ils ne pouvoient l'épargner sans s'exposer à perdre beaucoup de monde; ils l'accablent de traits, Gracchus tombe sans vie. Magon fait enlever son corps, et l'envoie jeter devant la tente d'Annibal avec ses faisceaux. Annibal ordonne qu'on élève un grand bûcher devant le camp, on y place le mort, toute l'armée fait des courses tout autour; les Espagnols dansant chacun à la manière de leur pays, on célèbre ses funérailles avec beaucoup de magnificence, et on les accompagne de grands éloges.

Annibal s'approche ensuite de Capoue, et trois jours après il se met en bataille et attaque les Romains. Pendant le combat, on

voit arriver l'armée de Gracchus, conduite par son questeur. Les deux partis crurent que c'étoit un secours qui venoit à leur ennemi ; ce qui les obligea à se séparer.

La nuit suivante, les consuls, pour éloigner Annibal de Capoue, firent semblant d'abandonner le siége, et prirent leur marche, Fulvius vers les terres de Cumes, et Claude vers la Lucanie. Annibal, informé de leur départ dès le matin, ne sait d'abord lequel il doit suivre. Enfin, il se détermine à se mettre aux trousses de Claude. Mais Claude ayant amené Annibal où il vouloit, tourne tout court, et prenant un autre chemin, il retourne devant Capoue. Annibal, trompé de cette manière, se console en profitant d'une occasion favorable que la fortune lui offrit. Il y avoit à Rome un officier nommé Centenius Psenula, qui avoit achevé ses campagnes, capitaine de la première compagnie des Triaires, et qui s'étoit rendu célèbre par sa force et par son courage. Il se fait introduire dans le sénat par le préteur P. Cornélius Sylla. Il dit aux sénateurs, « qu'il « avoit une grande connoissance des lieux et « de l'ennemi, et que s'ils vouloient lui don- « ner seulement cinq mille hommes, il leur « promettoit que bientôt il leur rendroit un « service signalé, et qu'il se serviroit contre

« Annibal des mêmes ruses dont Annibal « s'étoit si heureusement servi contre leurs « troupes ». Cette promesse fut aussi follement crue, que follement faite. Car quelle folie à un simple capitaine de se croire capable de s'opposer à Annibal, comme si les qualités d'un soldat étoient celles d'un grand capitaine? Et quelle folie aux Romains de croire l'affaire douteuse entre Annibal et ce capitaine, entre une armée composée de vieux soldats aguerris, commandée par un général de cette réputation, et une armée presque toute composée de milices levées tumultuairement, et qui même manquoit d'armes? Au lieu de cinq mille hommes, les sénateurs lui en donnèrent huit mille, Romains ou alliés, et en chemin il ramassa un pareil nombre de volontaires. Il arriva bientôt dans le lieu où Annibal avoit suivi Claude. Dès que les deux armées furent en présence, elles se mirent en bataille. Le combat dura plus de deux heures, et plus qu'on ne devoit attendre d'une si grande inégalité. Centénius, voyant ses troupes mal menées, et ne voulant ni trahir sa réputation, ni survivre à un malheur où il avoit engagé les Romains par sa folle témérité, prit le seul parti digne de son courage; il se jeta au milieu des ennemis, et se

fit tuer : son armée est passée au fil de l'épée, il n'en échappa pas deux mille hommes.

Cependant les consuls pressent le siége de Capoue, et n'oublient rien de ce qui peut en assurer le succès. Annibal, averti que les troupes qui étoient aux ordres du préteur Cn. Fulvius, après avoir repris quelques places qui avoient abandonné l'alliance des Romains, enflées de ce succès, et chargées de butin, vivoient dans une grande licence, et qu'il n'y avoit ni ordre ni discipline dans leur camp ; et voyant une belle occasion de profiter de l'incapacité de Fulvius, comme il avoit déjà fait de celle de Centenius, il mena son armée dans la Pouille. Fulvius étoit campé près d'Herdonia. Dès que ses troupes eurent appris l'approche d'Annibal, elles furent sur le point d'arracher leurs enseignes et de marcher à lui sans attendre l'ordre du préteur. On eut beaucoup de peine à les retenir et à calmer leur impatience. La nuit suivante on rapporta à Annibal qu'il y avoit un grand mouvement et un grand tumulte dans le camp ennemi, et que les soldats pressoient Fulvius de prendre les armes. Sur cet avis, il fait cacher trois mille de ses meilleurs soldats dans des bois et dans des buissons, leur donne ordre de se lever de leur embuscade au premier signal qu'il donneroit, en-

voie Magon avec deux mille chevaux occuper tous les chemins par où les ennemis pouvoient prendre la fuite, et met son armée en bataille à la pointe du jour. Fulvius ne refuse pas le combat. Mais la même témérité qui le fit sortir de ses retranchements, présida à son ordonnance de bataille; il la rangea avec tant d'incapacité, que ses troupes ne purent soutenir le premier choc des Carthaginois; et pour lui, il imita bien la folie de Centenius, mais il n'imita pas son courage: car, dès que ses troupes eurent commencé à lâcher le pied, il prit un cheval, et s'enfuit avec deux cents cavaliers qui le suivirent. Toute son armée fut taillée en pièces; de dix-huit mille hommes, il ne s'en sauva pas deux mille.

Les nouvelles de ces deux grandes pertes étant portées à Rome, toute la ville fut remplie de deuil et d'effroi. Mais comme son courage étoit invincible, elle se rassura bientôt et donna tous les ordres nécessaires. Les consuls qui étoient devant Capoue, envoyèrent ordre à Néron, qui avoit un camp à Suessule, de venir les joindre avec ses troupes, et de ne laisser à Suessule qu'une garnison suffisante pour maintenir ce poste. Il y eut ainsi trois armées devant la place. On commença à l'envelopper d'un double fossé

et d'une palissade, avec des forts d'espace en espace. Les assiégés firent plusieurs sorties pour renverser les travaux; mais ils furent continués avec tant de succès, que les assiégés furent obligés de se tenir renfermés dans leurs murailles.

Annibal, qui ne voyoit aucun jour à rien tenter pour le secours de Capoue, étoit parti d'Herdonia, et s'étoit rapproché de Tarente, dans l'espérance qu'il se rendroit maître de la citadelle ou par la force ou par la ruse; mais n'ayant pu y réussir, il avoit marché à Brunduse, pour tâcher de la surprendre. Pendant qu'il perdoit là son temps, il reçut les députés de Capoue, qui lui représentèrent le malheureux état où ils étoient réduits, et qui le pressèrent de lui donner un prompt secours. Annibal leur répondit, « qu'il avoit déjà fait lever le siége de Ca-« poue; qu'il alloit marcher contre les « consuls, et qu'ils n'attendroient pas son « arrivée ».

A Rome on créa de nouveaux consuls, et on prolongea le commandement à Fulvius et à Claude, qui étoient devant Capoue, dont le siége alloit fort lentement, la place étant plus resserrée que pressée. Annibal se trouvoit dans un grand embarras. Il ne savoit s'il devoit continuer le siége de la citadelle de

Tarente, ou marcher au secours de Capoue. Enfin, il prit ce dernier parti : car il vit que cette place ne pouvoit résister long-temps, et que sa prise entraînoit la désertion de toutes les villes qui avoient abandonné les Romains pour se rendre à lui. Il laisse donc ses gros bagages dans le pays des Bruttiens ; et avec ses troupes pesamment armées, et l'élite de sa cavalerie et de son infanterie, et trente-trois éléphants, il entre dans la Campanie et va camper sur le mont Tifate, au-dessus de Capoue. Dès le lendemain, il trouve moyen d'avertir les assiégés de son arrivée, et leur ordonne que, lorsqu'il attaquera les Romains, ils sortent de leur côté par toutes les portes. Cela fut exécuté. Il y eut là un furieux combat, où le proconsul Claude fut blessé. Les Espagnols et les Numides entrent dans le camp des Romains avec leurs éléphants, qui y causent un grand désordre, renversent les tentes, et remplissent tout d'effroi. Annibal, profitant de ce désordre, a recours à la ruse. Comme il avoit dans ses troupes des gens qui parloient fort bien la langue latine, il en envoya quelques-uns parmi les ennemis, avec ordre de crier à haute voix, « que les consuls voyant leurs « camps perdus, leur ordonnoient de se re-« tirer sur les montagnes voisines » ; mais

cette ruse fut découverte dans le moment, et détruite par le grand meurtre que les Romains firent des Carthaginois. Annibal fut rechassé, et les assiégés renfermés dans leurs murailles. Les Carthaginois perdirent huit mille hommes et quinze enseignes; et du côté des assiégés, il y eut dix-huit enseignes prises, et trois mille hommes tués.

Annibal, désespérant donc de forcer le camp des Romains et de délivrer Capoue, et craignant d'ailleurs que les nouveaux consuls ne vinssent par les derrières l'assiéger lui-même, ou lui couper du moins ses convois, résolut de se retirer. Mais il étoit combattu sur le parti qu'il devoit prendre. Capoue est prise s'il s'en éloigne, et ses alliés vont l'abandonner. Dans cette extrémité, il se détermine en grand capitaine; il ne voit d'autre ressource pour lui, que de marcher à Rome avec toutes ses forces : car il obligera les proconsuls, ou à lever le siége pour venir au secours de la capitale de l'empire, ou à se partager; et ce partage les affoiblissant tous deux, lui livrera quelqu'occasion favorable de faire un grand coup contre le consul qui marchera à Rome, ou mettra des Campaniens en état d'avoir bon marché de celui qui sera demeuré devant Capoue, pour continuer le siége. Il fait prendre à ses trou-

pes des vivres pour dix jours, et passe le Vulturne. Mais avant son départ, il oblige, à force de présents, un Numide des plus déterminés à se hasarder de traverser le camp ennemi, et à tenter de porter aux assiégés ses lettres, par lesquelles il leur mandoit, « qu'il marchoit à Rome pour attirer après « lui les proconsuls. Qu'ils ne perdissent donc « point courage, bien sûrs qu'en tenant en- « core quelques jours, ils acquerroient une « gloire immortelle, et se procureroient une « entière liberté ».

Le proconsul Fulvius, averti du dessein d'Annibal par un transfuge, écrit sur-le-champ au sénat, qui s'assemble d'abord sur cette terrible nouvelle. Là, Cornélius Asina fut d'avis d'écrire aux proconsuls pour leur ordonner de lever le siége, et de venir défendre Rome. Mais Fabius Maximus s'opposa à cet avis. Il trouvoit que ce seroit une honte horrible de lever le siége, et de se laisser tellement effrayer par les menaces d'Annibal, que l'on réglât toutes ses démarches sur le premier mouvement de cet ennemi. « Quoi, « dit-il, celui qui, vainqueur à la bataille de « Cannes, n'a osé regarder Rome, repoussé « de Capoue, aura l'audace de s'en appro- » cher? Ce n'est pas là son dessein. Il ne » pense nullement à entreprendre le siége de

« Rome ; son unique but est de faire lever « celui de Capoue. Rassurez-vous. Jupiter, « témoin des traités violés, défendra Rome « avec les seules troupes qui restent dans ses « murailles ». Valérius Flaccus prit un milieu entre ces deux avis ; il dit « qu'il falloit « rappeler un des deux proconsuls, et laisser « l'autre continuer le siége » ; et cet avis fut suivi. Fulvius, qui devoit marcher, parce que son collègue étoit retenu dans le camp par sa blessure, choisit dans les trois armées quinze mille hommes de pied et mille chevaux, et passa le Vulturne.

Annibal arrivé à Fregelles sur le fleuve du Liris, trouve que les Fregellaniens ont rompu le pont pour retarder sa marche. Fulvius avoit aussi été retardé de son côté au passage du Vulturne, parce qu'Annibal avoit brûlé tous les bateaux qui étoient sur cette rivière; mais ayant assemblé des radeaux avec beaucoup de diligence, il avoit passé ce fleuve et continué son chemin.

Les Fregellaniens n'eurent pas plutôt vu Annibal, qu'ils dépêchèrent un courrier qui, ayant marché tout le jour et toute la nuit, arriva à Rome et y annonça la terrible nouvelle de l'approche d'Annibal. Tout est rempli d'effroi ; toutes les maisons retentissent de cris et de lamentations ; les rues sont

pleines de femmes, qui, toutes échevelées, vont remplir les temples, où elles balayent les autels avec leurs cheveux; et se mettant à genoux et levant les mains au ciel, elles prient les Dieux d'arracher Rome à un si cruel ennemi, et de les délivrer, elles et leurs enfants, des épouvantables malheurs qui les menacent.

Dans ce moment, on apprend que le proconsul Fulvius arrive de Capoue avec une armée, et comme son pouvoir cesseroit dès qu'il seroit à Rome, à cause de la présence des consuls, le sénat ordonna que le commandement lui seroit continué, et qu'il auroit le même pouvoir que les consuls. Fulvius entre par la porte Capène, traverse Rome, et va camper entre la porte Esquiline et la porte Colline.

Annibal, après avoir fait le dégât sur son passage, va camper sur l'Anio, à trois milles de Rome; et à la tête de deux mille chevaux, il s'avance jusqu'à la porte Colline, près du temple d'Hercule, et reconnoît la place. Fulvius ne crut pas devoir le laisser ainsi approcher des murailles avec tant de sécurité et d'audace; il envoie contre lui quelque cavalerie, qui, après un assez long combat, l'oblige à se retirer.

Le lendemain Annibal passe l'Anio avec

toute son armée, et se met en bataille. Fulvius et les consuls ne refusent pas le combat. Cette journée va décider de la fortune de l'empire, et Rome va être le prix du vainqueur. Le signal n'est pas plutôt donné, que voilà une horrible pluie mêlée de grêle et de vents impétueux. Les deux armées ne peuvent y résister, et sont forcées de rentrer dans leurs retranchements, pouvant à peine conserver leurs armes. Le lendemain elles se remettent en bataille; un nouvel orage aussi violent les sépare, et elles ne sont pas plutôt retirées qu'une admirable sécurité succède à cette furieuse tempête. Les Carthaginois superstitieux prennent cet accident pour un effet de la colère des Dieux, et Annibal dit: « Après la bataille de Cannes, mon imprudence m'empêcha de me rendre maître de « Rome, et aujourd'hui c'est la fortune ennemie qui me l'arrache des mains ».

Deux choses rabattirent encore son courage et ses espérances. La première, c'est que dans le temps même qu'il tenoit Rome assiégée, les Romains envoient un nouveau renfort en Espagne; et la seconde, qu'ayant fait publier la vente des comptoirs des banquiers qui étoient à la place romaine, il ne s'étoit pas présenté un seul acheteur, et que les Romains n'eurent pas plutôt mis à l'en-

can les terres qu'occupoient ses troupes, qu'on ne pouvoit suffire à recevoir les enchères. Quel peuple que le peuple Romain! Et les Dieux pouvoient-ils refuser leur secours à des hommes qui joignoient à un si grand courage une confiance si entière dans leur protection; à des hommes qui, menacés de perdre l'Italie, continuoient la guerre en Sicile, en Sardaigne, en Espagne, et qui, assiégés dans leur capitale, livroient de grands combats devant ses murailles, et envoyoient de nouveaux renforts en Espagne?

Cette magnanimité et cette constance firent renoncer Annibal au vain espoir de se rendre maître de Rome. Il leva son camp, et retourna dans la Campanie. Le proconsul Fulvius reprend en même temps le chemin de Capoue.

Comme Annibal ne tenoit plus rien pour secourir cette place, les Capouans assemblèrent leur sénat. On jugera de leur désespoir par l'avis que proposa Vibius Virius, un des principaux citoyens, et celui qui avoit été le premier auteur de leur révolte. Sur ce que le plus grand nombre représentoit que dans l'extrémité où ils étoient réduits, et n'ayant plus aucune espérance de secours, ils n'avoient d'autre parti à prendre que d'envoyer des députés aux généraux romains, pour

convenir d'une capitulation; Vibius fit un long discours, où il dit entr'autres choses : « Tout ce que nous avons attenté contre « Rome doit nous faire désespérer de notre « pardon. Les Romains encore plus irrités « contre Capoue que contre Carthage, nous « feront souffrir tout ce qu'il y a de plus « cruel ; pour moi je suis résolu de me déro- « ber à leur fureur par une mort honnête et « douce. Je ne subirai ni la honte du triom- « phe, ni l'infamie du supplice qui nous est « préparé. Ceux qui auront le même courage, « n'ont qu'à venir chez moi. J'ai fait prépa- « rer un grand festin où, après que nous nous « serons remplis de vin et de viande, on nous « présentera à tous à la ronde une coupe que « je boirai le premier, et qui nous délivrera « de la terrible nécessité de voir, d'enten- « dre, et de souffrir toutes les choses atroces « qui nous attendent. L'ennemi ne sera pas « même maître de notre corps : car j'ai or- « donné qu'on élève devant ma porte un « grand bûcher, où l'on nous jettera dès que « nous serons expirés, et qui fera tout l'ap- « pareil de nos funérailles. C'est le seul che- « min honnête et libre qui nous reste pour « courir à la mort. Les Romains seront for- « cés d'admirer notre courage, et Annibal « de rougir d'avoir abandonné des alliés si

« fidèles et si dignes d'être secourus ». Ce discours de Vibius fut reçu avec plus d'applaudissement qu'on ne témoigna de résolution à lui obéir. Il n'y eut que vingt-sept sénateurs qui le suivirent, et qui s'étant mis à table avec lui, burent la coupe. Après s'être embrassés et s'être dit les derniers adieux, en déplorant leur malheureux sort et celui de leur patrie, les uns restèrent dans la salle du festin pour être brûlés tous ensemble sur le même bûcher, et les autres se retirent chez eux. Les viandes dont ils s'étoient remplis affoiblirent la force du venin ; ils résistèrent le reste de la nuit et une partie du lendemain : mais ils eurent tous le bonheur d'expirer avant que la place fût rendue.

Le lendemain les assiégés livrent aux Romains la porte de Jupiter, et le lieutenant C. Fulvius entre avec une légion et deux ailes de cavalerie. On punit les principaux auteurs de la rébellion. La plupart vouloient que l'on rasât la ville, mais on se contenta de lui ôter ses lois et ses priviléges; on la priva du droit de s'assembler et de faire aucune délibération publique, et on résolut qu'on y enverroit de Rome toutes les années un magistrat pour y rendre la justice au nom des Romains.

Cet exemple fit perdre courage à la plupart

des autres villes qui avoient embrassé le parti des Carthaginois : car Annibal ne pouvant les tenir en bride par des garnisons, ce qui auroit épuisé toute son armée, les abandonna après les avoir saccagées, et elles se rendirent aux Romains.

Cependant la citadelle de Tarente étoit fort pressée par la disette, car elle ne pouvoit recevoir des vivres que de la Sicile ; et une flotte de vingt vaisseaux commandée par Démocrate, croisoit sur cette mer pour couper les convois. Quintius, homme d'une naissance obscure, mais qui s'étoit rendu célèbre à la guerre par plusieurs grandes actions, ayant assemblé à Rhége un pareil nombre de vaisseaux, menoit un convoi à la citadelle. Ces deux flottes s'étant rencontrées, donnèrent un furieux combat. On en vint à l'abordage. Le combat le plus remarquable se passa entre le vaisseau de Quintius et celui de Nico qui commandoit un vaisseau tarentin. Celui-ci ayant percé d'un coup de lance Quintius qui combattoit sur la proue avec beaucoup de valeur, saute dans son vaisseau, et chasse les Romains de la proue. Ceux de la poupe se défendent encore, et font tous leurs efforts pour le repousser ; mais un vaisseau tarentin s'étant approché, le vaisseau romain, pressé par la poupe et par la proue, fut pris ; les

autres vaisseaux prirent la fuite, et le convoi fut dissipé.

Cet échec que les Romains reçurent par mer fut compensé par un avantage qu'ils remportèrent sur terre. La ville de Tarente avoit envoyé au fourrage quatre mille hommes qui s'étoient répandus dans la campagne. Livius, qui commandoit dans la citadelle, fit sortir contre eux deux mille hommes sous les ordres d'un brave officier nommé Persius, qui battit les fourrageurs et en tua un grand nombre; les autres se retirèrent dans la ville avec précipitation, de peur qu'elle ne fût prise, et ils n'emportèrent aucun fourrage.

Le consul Marcellus, après s'être rendu maître de Salapie par la trahison de Blasius, un des principaux de cette place, étoit passé dans le pays des Samnites, où il prit de force les villes de Maronée et de Mèles, et trois mille hommes qu'Annibal y avoit mis en garnison. Il avoit fait un grand butin, et il avoit trouvé dans ces places deux cent quarante mille mesures de blé et cent dix mille mesures d'orge.

La joie de ce grand succès fut bientôt troublée par ce qui arriva à Herdonée. Le proconsul Cn. Fulvius s'en étoit approché dans l'espérance qu'elle se rendroit bientôt; car il

savoit qu'elle n'étoit plus ferme dans le parti d'Annibal, depuis qu'il s'étoit retiré dans le pays des Bruttiens après la perte de Salapie. Cette confiance l'avoit empêché d'en presser le siége, quoiqu'elle ne fût ni forte d'assiette, ni pourvue d'une bonne garnison, et faisoit qu'il vivoit avec beaucoup de négligence et sans aucune discipline.

Annibal, averti par ses espions, part du pays des Bruttiens, marche à grandes journées à Herdonée pour prévenir le bruit de son approche, et pour surprendre le proconsul, et se présente en bataille devant lui. Fulvius, qui lui étoit fort inférieur en prudence et en forces, mais qui l'égaloit en audace, ne refuse pas le combat, et range ses troupes à la hâte. Annibal, avant que de charger, donne ordre à sa cavalerie que, lorsqu'elle verra le combat engagé avec l'infanterie, elle tourne les ennemis, et qu'une partie attaque leur camp, et que l'autre partie leur donne en queue. Cela fut exécuté. Les Romains, qui avoient déjà perdu beaucoup de monde, n'eurent pas plutôt entendu à leur dos les cris de ceux qui étoient entrés dans leur camp, et de ceux qui les pressoient par les derrières, qu'ils prirent la fuite. Fulvius fut tué avec onze tribuns, et treize mille hommes de ses meilleures troupes, et le camp fut pris.

Marcellus, qui étoit dans le pays des Samnites, reçut les débris de cette armée, et écrivit au sénat la grande perte qu'on avoit faite à Herdonée, et il finit sa lettre par ces paroles : « C'est moi qui ai arrêté la fureur « d'Annibal après la bataille de Cannes, je « vais marcher à lui, et en peu de jours je « rabattrai la joie excessive que lui donne ce « succès ».

Annibal, qui savoit qu'Herdonée avoit été sur le point de se rendre aux Romains, et qui ne doutoit point qu'elle n'abandonnât son parti dès qu'il se seroit retiré, fit passer ses habitants à Thuries et à Métaponte, la brûla, et fit mourir les principaux qui avoient eu des conférences secrètes avec Fulvius.

Marcellus, pour accomplir la grande promesse qu'il venoit de faire au sénat, passe dans la Lucanie, et va camper près de la ville de Numistron, à la vue d'Annibal, qui occupoit les hauteurs; et pour marquer une plus grande confiance, il se mit en bataille le premier. Annibal s'y met aussi de son côté. Il y eut là un grand combat, qui dura depuis la troisième heure jusqu'à la nuit avec un égal avantage : la nuit sépara les combattants. Le lendemain, à la pointe du jour, Marcellus sort de ses retranchements, se remet en bataille parmi des monceaux de morts, y de-

meure la plus grande partie du jour, et voyant qu'Annibal ne paroît point, il dépouille les morts des ennemis, et fait brûler les siens.

La nuit suivante, Annibal leva son camp avec un grand silence, et tira vers la Pouille. Le lendemain, dès que le jour eut découvert sa fuite, Marcellus laissa à Numistron ses blessés, avec un détachement, se mit à ses trousses, l'atteignit près de Venuse. Ils campèrent là en présence quelques jours, et il y eut plusieurs rencontres, qui furent plutôt des escarmouches que des combats. Les deux armées passèrent dans la Pouille sans aucun combat qui mérite d'être rapporté. Annibal décampoit la nuit pour chercher quelqu'endroit propre à une embuscade; mais Marcellus évita tous ses piéges; car il ne le suivoit qu'en plein jour, et ne marchoit que par des lieux qu'il avoit fait reconnoître.

Cependant les Romains envoient à la citadelle de Tarente un grand convoi de vivres et un renfort de mille hommes.

Dans le même temps, Valérius Messala, qui commandoit la flotte, eut ordre de passer en Afrique avec cinquante vaisseaux pour y faire le dégât, pour s'éclaircir de ce que faisoient les Carthaginois, et des desseins qu'ils pouvoient former. Messala aborde près d'U-

tique, fait une descente, ravage toutes les terres des environs, enlève un grand nombre de Carthaginois, fait un grand butin, et retourne à Lilybée le troisième jour après qu'il en étoit parti. Par le rapport des prisonniers, on apprit que Massinissa, fils de Gala, jeune homme d'une grande valeur, avoit assemblé cinq mille Numides; qu'il faisoit de nouvelles levées par toute l'Afrique, pour les envoyer en Espagne à Asdrubal, afin qu'il allât joindre Annibal en Italie avec une grosse armée, comme la victoire dépendant de cette jonction, et que d'ailleurs on préparoit une grande flotte qui passeroit bientôt en Sicile.

Ces nouvelles épouvantèrent extrêmement le sénat : car l'Italie pouvant à peine résister à Annibal seul, que deviendroit-elle si Asdrubal l'avoit joint? Cette frayeur redoubla leurs soins et leur vigilance. Sans attendre le temps des comices, on nomma consuls Fabius Maximus pour la cinquième fois, et Qu. Fulvius Flaccus pour la quatrième; et on continua à Marcellus le commandement de son armée. Fabius eut ordre de marcher à Tarente pour en faire le siége; et Fulvius fut destiné à passer dans le pays des Bruttiens. On prit dans le temple de Saturne tout l'or du vingtième qui y étoit gardé pour les dernières extrémités. Il s'y en trouva quatre

mille livres pesant. On en donna cinq cents livres aux consuls et aux proconsuls. On en remit cent livres de plus à Fabius pour la citadelle de Tarente, et on employa le reste à habiller les troupes qui faisoient la guerre en Espagne avec beaucoup de succès.

Les consuls, avant que de partir de Rome, travaillèrent à expier les prodiges qui venoient d'arriver en différents lieux. Sur le mont d'Albe, la statue de Jupiter et l'arbre qui étoit près du temple; à Ostie, le lac; à Capoue, les murailles de la ville et le temple de la Fortune; à Sinuesse, le mur et la porte avoient été frappés de la foudre; le lac d'Albe avoit paru tout de sang; et à Rome, au-dedans du sanctuaire du temple de la Fortune, une petite statue qui étoit sur la couronne de la déesse, lui étoit tombée sur les mains; à Privernum, un bœuf avoit parlé, et un vautour s'étoit rabattu dans une boutique au milieu de la place toute remplie de monde, et à Sinuesse il étoit né un androgyne et un enfant qui avoit la tête d'un éléphant, et il avoit plu du lait. Pour l'expiation de ces prodiges, on immola les plus grandes victimes, on ordonna un jour de prières publiques dans tous les temples, et on célébra les jeux en l'honneur d'Apollon.

Les consuls partirent ensuite. Fulvius par-

tit le premier, et marcha à Capoue. Fabius le suivit peu de jours après, et l'ayant joint il lui remontra de quelle importance il étoit qu'il occupât Annibal, pendant que de son côté il feroit le siége de Tarente. Que si on pouvoit lui enlever cette place, il n'auroit plus de retraite sûre en Italie, et seroit obligé de l'abandonner. Il écrivit la même chose à Marcellus qui se mit en campagne dès que le printemps fut venu, et alla rencontrer Annibal qui étoit devant Canuse, et qui sollicitoit cette place d'abandonner les Romains. Annibal, averti de son approche, lève son camp et se retire dans des lieux couverts. Marcellus le suit; et campant toujours à sa vue, il paroît tous les matins en bataille devant lui. Annibal se contentoit d'engager de légers combats, et évitoit d'en venir à une bataille générale, mais il y fut attiré malgré lui : car Marcellus l'ayant joint dans une grande plaine, tomba sur ses troupes qui travailloient à se retrancher. Annibal fit soutenir ses travailleurs, et enfin le combat devint général; et comme la nuit approchoit, les deux armées se retirèrent avec un égal avantage, et se retranchèrent à la hâte dans leur camp. Le lendemain, à la pointe du jour, Marcellus parut en bataille, Annibal, étonné et affligé, assemble ses troupes et leur

dit : « Le souvenir de la bataille de Thrasy-
« mène et de celle de Cannes doit animer
« votre courage, et vous porter à faire tous
« vos efforts pour réprimer la férocité de cet
« ennemi, qui ne nous donne le temps ni de
« camper, ni de faire tranquillement une
« marche. Tous les matins le soleil levé
« éclaire son audace, et le trouve déjà ar-
« mé. Après tant de batailles gagnées, il ne
« nous est pas permis de respirer ; et dans le
« sein même de la victoire, nous ne pouvons
« jouir d'aucun repos. Il faut chasser cet
« homme, ou vous résoudre à ne voir point
« de fin à vos travaux. Réveillez donc votre
« courage, et déployez aujourd'hui toute
« votre valeur dans ce dernier combat pour
« vous assurer le fruit de tous les autres ».

Les Carthaginois, enflammés par ces exhortations, et honteux d'avoir tous les jours l'ennemi sur les bras sans aucun relâche, chargent avec furie ; on combattit deux heures avec beaucoup d'acharnement : enfin l'aile droite des Romains et les troupes d'élite vivement pressées, lâchent le pied. Marcellus, pour les soutenir, fait passer sa dix-huitième légion de la queue à la première ligne ; comme cette première ligne cède sa place en désordre, et que la légion s'avance mollement et avec lenteur, Annibal profite de leur trou-

ble, redouble ses efforts, et répand partout la terreur et la fuite. Les Romains perdirent en cette occasion deux mille sept cents hommes, tant citoyens qu'alliés, quatre centurions, deux tribuns de soldats et six enseignes.

Marcellus, rentré dans son camp, fit à ses troupes un discours terrible ; il leur dit « qu'il voyoit bien devant lui des armes ro« maines et des corps d'hommes, mais qu'il « ne voyoit pas un Romain ». Ce mot les piqua vivement, et les affligea plus que leur défaite. Ils jettent tous de grands cris, et le prient avec larmes de pardonner leur malheur et d'éprouver leur courage. « Je l'é« prouverai aussi, leur dit-il, et dès demain « je vous ramenerai au combat, afin que « vous deviez votre pardon à votre victoire ». Il fait donner de l'orge aux cohortes qui avoient abandonné leurs enseignes, condamne les centurions qui les avoient perdues, à se tenir debout tout le jour sans ceinture, l'épée à la main, leur ordonne de se ranger le lendemain sous leurs drapeaux, et congédie l'assemblée. Ils avouent tous que sa colère est juste, et que dans toute l'armée romaine ils n'ont vu d'homme que leur général.

Le lendemain ils se trouvent tous à l'or-

dre. Marcellus les loue avec ardeur, et leur dit qu'il va mettre à la première ligne les troupes qui avoient fui, et les cohortes qui avoient perdu leurs enseignes, afin qu'elles lavent leur honte dans le sang ennemi. Il leur déclare qu'il faut vaincre ou mourir, et « qu'il n'y a point de pardon pour eux, si « Rome ne reçoit plus tôt la nouvelle de leur « victoire que celle de leur fuite ». Il leur ordonne d'aller repaître, afin que leurs forces puissent suffire à un long combat, et les met ensuite en bataille. Quand cela fut rapporté à Annibal, il s'écria : « Nous avons donc af-« faire à un ennemi qui ne peut supporter ni « la bonne ni la mauvaise fortune. Quand il « a vaincu, il poursuit vivement les vaincus, « et quand il est vaincu lui-même, il revient « au combat et dispute aux vainqueurs la « victoire ». Il sort de ses retranchements, et ordonne aux trompettes de sonner la charge. On se bat encore avec plus d'acharnement que la journée précédente ; les Carthaginois n'oubliant rien pour assurer la gloire qu'ils avoient remportée, et les Romains faisant les plus grands efforts pour effacer leur honte. Le combat est long-temps douteux. Annibal, qui voit la fortune balancer, fait avancer ses éléphants à la première ligne ; ces animaux jettent d'abord la terreur et le

désordre dans les premiers rangs. La fuite auroit été générale, si un des tribuns, nommé Décimus Flavius, ayant pris l'enseigne d'une des premières compagnies, et ordonné à cette compagnie de le suivre, ne se fût porté dans l'endroit où ces éléphants causoient le plus grand désordre. Là il enfonça la hampe de son enseigne dans le corps du premier éléphant. Ses soldats lancent leurs épieux sur ces animaux, qui se sentant presque tous blessés, car il n'y avoit point de coup perdu, se jettent sur leurs troupes et mettent en déroute des corps entiers. En même temps l'infanterie romaine charge impétueusement ces corps que le passage de ces éléphants avoit dérangés, et les renverse. Marcellus profite de ce moment, et lâche sur eux sa cavalerie, qui achève la défaite. On poursuivit l'ennemi jusque dans son camp, où l'on fit un grand meurtre. Annibal perdit huit mille hommes et cinq éléphants, et les Romains en perdirent trois mille. Mais de ces derniers, il n'y en eut presque pas un qui ne sortît blessé de ce combat. Ce qui donna le temps à Annibal de se retirer la nuit. Marcellus ne se trouva pas en état de le poursuivre, à cause du grand nombre de ses blessés; il se retira à petites journées, et alla passer

l'été dans la ville de Venuse pour refaire ses troupes.

Cependant Fabius, après avoir pris d'assaut la ville de Mandurie, et fait quatre mille prisonniers, étoit campé devant Tarente. Ce siége auroit été long et difficile, sans une intelligence qu'il eut dans la place, et qui lui en facilita la prise, comme Plutarque l'a écrit dans la vie de ce Romain. La ville fut pillée; on y prit treize mille esclaves, une quantité d'argent monnoyé ou en masse, quatre vingt-sept mille livres pesant d'or, et presque autant de statues et de tableaux que Marcellus en avoit pris à Syracuse. Mais Fabius usa avec plus de magnanimité de ce dernier butin, que n'avoit fait Marcellus: car le greffier lui ayant envoyé demander ce qu'il vouloit qu'on fît des statues des Dieux, qui étoient toutes d'une grandeur prodigieuse, et en posture de combattants, il dit: « Laissons aux Tarentins leurs Dieux irrités ». Annibal avoit marché nuit et jour pour secourir la place; et comme on lui rapporta qu'elle étoit prise, il dit: « Les Romains « ont donc aussi leur Annibal »? Mais, pour ne pas paroître avoir pris la fuite, il campa à cinq milles de Fabius; et, après s'être tenu là quelques jours, il se retira à Métaponte, où il eut recours à ses ruses

dinaires. Il supposa des lettres des principaux de la place, qui mandoient à Fabius que s'il s'approchoit, ils se rendroient à lui et lui livreroient la garnison carthaginoise. Fabius, trompé par ces lettres, leur marqua le jour qu'il y arriveroit. Annibal, ravi que Fabius même donnât dans ses piéges, place son embuscade devant Métaponte. Mais Fabius, avant son départ, ayant consulté les auspices, les oiseaux le refusèrent par deux fois; et à l'inspection des entrailles de la victime qu'il immola, l'Aruspice l'avertit de prendre garde à lui, et l'assura qu'il étoit menacé de quelques embûches. Comme cela lui avoit fait perdre du temps, Annibal, voyant qu'il n'étoit pas venu le jour qu'il avoit marqué, lui envoya les mêmes Métapontins avec de nouvelles lettres qui le pressoient de se hâter. Ces envoyés furent arrêtés sur l'heure; on les menaça de les appliquer à la question, et ils découvrirent l'embuscade.

L'année suivante, Marcellus fut nommé consul pour la cinquième fois, et on lui donna pour collègue T. Quintius Crispinus. Ce dernier passa dans la Lucanie pour faire le siége de Locres; mais il abandonna le siége pour aller joindre Marcellus, sur la nouvelle qu'Annibal s'étoit approché de Laci-

nium. Les deux consuls s'étant joints, campèrent séparément entre Venuse et Bantia, à trois milles l'un de l'autre. Annibal, qui ne se voyoit pas en état de hasarder une bataille contre les deux consuls, voulut devoir à la ruse ce qu'il désespéroit d'obtenir par la force, et cherchoit un moyen de dresser quelque embuscade. Il en trouva bientôt l'occasion. Les consuls, croyant que le reste de l'été se passeroit en quelques légers combats, résolurent de faire reprendre le siége de Locres. Ils envoyèrent ordre à L. Cincius d'y passer de la Sicile avec sa flotte ; et afin qu'on l'assiégeât aussi par terre, ils ordonnèrent qu'un détachement de la garnison de Tarente y marcheroit pour le joindre.

Annibal, averti de ces mesures, envoya occuper le chemin de Tarente. Il cacha trois mille chevaux et deux mille hommes de pied sous le côteau de Pételie. Le détachement de Tarente étant tombé dans l'embuscade, on leur tua deux mille hommes sur la place, on fit douze cents prisonniers ; le reste se sauva par des lieux couverts, et rentra dans Tarente. Cela transporta Marcellus, et irrita son impatience pour le combat. Il marche avec toutes ses troupes, et s'approche de l'ennemi. La qualité qu'Homère attribue à Ulysse par préférence et pour le distinguer

des autres généraux, en l'appelant (*a*) *fécond en stratagèmes et en ruses*, est la qualité dominante d'Annibal. Il n'a pas plutôt dressé une embuscade à son ennemi, qu'il lui en prépare une nouvelle.

Entre les deux armées, il y avoit un tertre élevé assez fort d'assiette, plein de bois et de broussailles, qui des deux côtés cachoient des trous et des ravins, d'où couloient beaucoup de fontaines et de ruisseaux. Les Romains s'étonnoient comment Annibal étant arrivé le premier, n'avoit pas occupé un si bon poste, et l'avoit laissé en proie à ses ennemis. Mais si ce lieu avoit paru propre à Annibal pour y loger des troupes, il lui avoit paru plus propre encore à placer des embûches, et il aima mieux s'en servir à cet usage; il le laissa donc là comme un appât pour attirer l'ennemi. Il remplit la nuit les bois et les ravins de gens de traits et de lanciers Numides, ne doutant point que la commodité de ce poste n'attirât bientôt les Romains.

Il ne se trompa pas dans sa conjecture. Dans toute l'armée romaine, ce ne fut qu'un cri qu'il falloit s'emparer de ce tertre, ou du moins y élever un fort, de peur que, si

(*a*) Πολυμήχανος.

Annibal l'occupoit le premier, ils n'eussent toujours l'ennemi sur leur tête. Marcellus, touché de ces discours, dit à Crispinus : « Que n'allons-nous reconnoître ce poste « avec quelques chevaux? Sur le lieu, nous « verrons mieux ce que nous devons faire ». En même temps il ordonna au devin de faire des sacrifices. La première victime immolée, le devin fit voir à Marcellus le foie sans tête. On en immola une seconde, la tête du foie parut grossie considérablement, et toutes les autres parties parurent très-fraîches et très-bien conditionnées ; de sorte que les craintes qu'avoit données la première victime, paroissoient effacées et surmontées par les grandes espérances que donnoit la seconde. Mais les devins en jugèrent autrement. Ils assurèrent que cela ne faisoit que les alarmer davantage : car des signes très-favorables et très-heureux survenant après des signes très-malheureux et très-funestes, ce changement subit est suspect et doit être regardé comme une marque de la colère des Dieux ; l'événement justifia leurs craintes.

Marcellus sort du camp et mène avec lui son collègue Crispinus, son fils Marcellus, et Manlius, tribuns des soldats ; L. Arrennius et M. Aulius, deux généraux des alliés, et quelques deux cent vingt chevaux, tous Tos-

sans, excepté quarante Fregellaniens qu'il avoit toujours trouvé fidèles et affectionnés, et qui, en toute occasion, lui avoient donné des marques de leur courage.

Tout l'espace entre les retranchements des Romains et la colline étoit découvert. Dès que les consuls se furent avancés, Annibal les fit couper par les derrières, et les Numides, qui étoient en embuscade, s'étant levés en même temps, selon l'ordre qu'ils avoient reçu, cette petite troupe se trouva enveloppée. Les consuls, ne pouvant gagner la colline occupée par l'ennemi, n'attendirent leur salut que de leur courage, et combattirent en désespérés. Les Toscans prirent d'abord la fuite. Les Fregellaniens seuls soutenoient encore le combat avec beaucoup de valeur; mais enfin, voyant le consul Crispinus dangereusement blessé, et le consul Marcellus percé d'une lance et tombé mort aux pieds de son cheval, ils enlevèrent le jeune Marcellus qui étoit dangereusement blessé, et se sauvèrent à bride abattue dans leur camp.

Jamais il n'étoit arrivé aux Romains un pareil désastre; car jamais ils n'avoient perdu, non pas même dans les plus grandes batailles, les deux consuls, et ici les deux consuls périrent, non dans un combat, mais dans une escarmouche, comme de simples

aventuriers, laissant la république comme orpheline. Grand exemple qui apprend aux généraux à ne pas se commettre avec si peu de précaution, et à ne pas commettre avec eux le salut des peuples qui leur est confié.

Annibal, ayant su que Marcellus avoit été tué, se transporta à l'heure même sur le champ de bataille, et se tenant auprès du mort, il considéra long-temps avec admiration sa bonne mine, sa taille, sa force, sans laisser échapper aucune parole insolente, et sans donner la moindre marque de joie de se voir défait d'un ennemi si redoutable: mais seulement étonné d'une mort si étrange et si peu digne d'un homme comme lui, qui avoit plus de soixante ans, et dont tant de grandes et glorieuses actions avoient nourri et fortifié l'expérience. Il lui ôta l'anneau dont il cachetoit ses lettres; et, après avoir enseveli magnifiquement son corps, et l'avoir couvert d'étoffes précieuses, il le fit brûler, recueillit ses cendres, les enferma dans une urne d'argent, sur laquelle il mit une couronne d'or, et les envoya à son fils, qui les fit enterrer avec beaucoup de magnificence.

Crispinus, effrayé de la mort de son collègue, et affoibli par ses blessures dont il mourut à la fin de l'année, profita de la nuit, se

retira sur les montagnes voisines, et mit son camp en sûreté. Les deux généraux tournèrent toute leur application, l'un à trouver quelque nouvelle ruse, et l'autre à l'éviter. Crispinus écrivit d'abord à toutes les villes voisines, pour les avertir qu'Annibal étoit maître du cachet de Marcellus, et qu'ils ne devoient ajouter nulle foi aux lettres qui seroient écrites en son nom. Les courriers étoient à peine arrivés, qu'on reçut à Salapie des lettres qu'Annibal avoit écrites sous le nom de Marcellus, par lesquelles il les informoit qu'il arriveroit la nuit suivante à leurs portes, et leur mandoit de se tenir prêts à obéir à ses ordres. Les Salapiens heureusement avertis, connurent la fraude, et se préparèrent à en profiter. Sur la quatrième veille de la nuit, Annibal arrive devant Salapie. A la tête étoient les transfuges Romains, qui, parlant latin, appellent les gardes, leur disent que le consul est là, et qu'ils n'ont qu'à ouvrir la porte. Les gardes lèvent la herse. Les transfuges se jettent en foule dans la place. Dès qu'il en fut entré environ six cents, les Salapiens abattent la herse, et font main-basse sur ceux qui sont entrés. Annibal déçu par sa propre faute, et tombé dans le piége qu'il avoit tendu, s'en retourne tout confus, et marche à Locres pour en faire lever le

siége. Magon, qui commandoit dans la place, ayant appris la mort de Marcellus, ne douta point qu'il ne pût la défendre et la garder. A l'approche d'Annibal, il fait une furieuse sortie sur les Romains, qui, après avoir soutenu long-temps le combat, enfin effrayés par l'arrivée des Numides, prirent la fuite, et se jetèrent dans leurs vaisseaux.

Le consul Crispinus, informé qu'Annibal marchoit vers le pays des Bruttiens, ordonna au jeune Marcellus de mener à Venuse l'armée que commandoit son père, et lui avec ses légions, il se retira à Capoue, pouvant à peine souffrir l'agitation de la litière, à cause de ses blessures.

Le même été, Valérius passa de Sicile en Afrique avec une flotte de cent vaisseaux, fit une descente à Clupéa, ravagea tous les environs; et ayant appris que les Carthaginois venoient à lui avec quatre-vingt-trois vaisseaux, il se rembarqua promptement, et alla à leur rencontre, les battit, leur prit dix-huit vaisseaux, dissipa le reste, et retourna à Lilybée avec un grand butin.

Cependant les deux armées romaines étoient demeurées sans chefs presqu'en présence de l'ennemi, et on recevoit des nouvelles qu'Asdrubal se préparoit à passer les Alpes avec de grandes forces pour se joindre à Annibal,

et que, comme il portoit avec lui de grosses sommes pour acheter des secours, on ne doutoit point que les Gaulois attirés par cet appât, ne marchassent sous ses enseignes. On créa donc de nouveaux consuls, et on nomma Claude Néron et M. Livius pour la seconde fois. Claude Néron eut ordre de marcher dans la Lucanie et dans le pays des Bruttiens contre Annibal; et afin que M. Livius s'opposât au passage d'Adrubal, on lui décerna la Gaule.

Avant que les consuls partissent de Rome, on ordonna des sacrifices pour expier des prodiges qui étoient arrivés. A Vejes, il étoit tombé une pluie de pierres; à Minturnes, le temple de Jupiter et le bois de Marica avoient été frappés de la foudre, et on avoit vu près de la porte un ruisseau de sang. La foudre avoit aussi frappé la muraille et la porte de la ville d'Atella. A Capoue, un loup étoit entré dans la ville, et avoit déchiré la sentinelle. Mais le prodige le plus terrible, ce fut un enfant qui naquit à Frusinone, aussi grand qu'un enfant de quatre ans, et qui n'étoit pas si étonnant par sa grandeur, que parce qu'il étoit sans sexe. Les Aruspices appelés de la Toscane déclarèrent que c'étoit un prodige des plus funestes, et qu'il falloit empêcher qu'il ne souillât la terre. On l'enferma tout

vivant dans un coffre, et on alla le jeter dans la mer.

Tous ces prodiges furent expiés par des sacrifices de neuf jours, et par une procession de vingt-sept jeunes filles, qui traversèrent la ville en dansant et en chantant un cantique composé par le poète Livius Andronicus. Elles étoient précédées par deux genisses blanches, et par deux statues de Junon faites de bois de Cyprès, et suivies par les décemvirs couronnés de branches de laurier, et vêtus de leurs robes bordées de pourpre. Cette procession arrivée en bel ordre dans le temple de Junon, les deux génisses furent immolées par les décemvirs, et on plaça les deux statues dans le temple.

Quand toutes ces cérémonies pour appaiser les Dieux furent finies, les consuls s'appliquèrent à faire de nouvelles levées avec plus de soin et plus de vigueur qu'on n'avoit jamais fait, et on n'eut égard à aucun privilége : car on reçut des lettres du préteur L. Porcius, qui mandoit qu'Asdrubal passoit les Alpes, et qu'il y avoit un corps de huit mille Liguriens en armes, tout prêts à se joindre à lui. Cette nouvelle obligea les consuls à partir pour se rendre dans leurs provinces, et y arrêter chacun l'ennemi de son côté, afin qu'ils ne pussent se joindre. Et c'est à quoi

servit très-utilement l'opinion où étoit Annibal, qui se souvenant de toutes les peines qu'il avoit eues à passer ces montagnes, et des divers combats qu'il avoit été forcé de livrer pendant cinq mois de marche, étoit persuadé que son frère Asdrubal n'arriveroit pas sitôt en Italie; et dans cette pensée, il quitta plus tard ses quartiers d'hiver. Mais Asdrubal trouva plus de facilité qu'il n'avoit cru; car outre que les Alpes étoient ouvertes depuis son passage, les esprits s'étant apprivoisés pendant les douze années qu'avoit duré cette guerre, et n'étant plus si effarouchés de la vue des étrangers; les peuples d'Auvergne, les Gaulois et tous les Montagnards reçurent Asdrubal à bras ouverts, et grossirent ses troupes. Mais le siége de Plaisance auquel il s'attacha mal-à-propos et sans succès, lui fit perdre tout le fruit de sa diligence.

Pendant que Claude Néron marche à grandes journées, Annibal qui menoit son armée par le pays des Salentins, est attaqué par Hostilius Lubulus, qui, tombant sur lui avec quelques cohortes légères, lui tua quatre mille hommes, et prit huit drapeaux. Annibal se retira la nuit dans le pays des Bruttiens. Claude Néron s'avance dans celui des Salentins, et Hostilius le joint à Venuse avec ses

troupes. Là on choisit dans les deux armées quarante deux mille hommes de pied, et cinq cents chevaux, que Claude Néron mène contre Annibal, et Hostilius conduit le reste à Capoue.

Annibal lève tous les quartiers qu'il avoit dans le pays des Bruttiens, et s'approche de la ville de Grumentum dans la Lucanie. Le consul Néron y arrive presque dans le même temps de Venuse, et campe à cinq cents pas de l'ennemi. Pendant quelques jours, il y eut plusieurs escarmouches dans la plaine qui séparoit les deux armées; et enfin on en vint a un combat général, où Annibal fut battu et perdit huit mille hommes, neuf enseignes, et six éléphants tués ou pris. Néron ne perdit que cinq cents hommes, tant Romains qu'alliés. Le lendemain Annibal se tenant renfermé dans son camp, Néron recueillit les dépouilles des ennemis qui avoient été tués, et fit brûler ses morts.

Quelques jours après, Annibal fit allumer pendant la nuit quantité de feux dans la partie de son camp qui regardoit le camp des Romains, et laissant quelques troupes Numides aux portes et le long des retranchements, sur la troisième veille de la nuit, il marcha vers la Pouille; et à la pointe du jour, il fut rejoint par ses Numides. Au lever du soleil,

Néron étonné du silence qui régnoit dans le camp ennemi, ne voyant plus paroître les Numides qu'on avoit vus le matin, envoya deux cavaliers le reconnoître. Ayant appris qu'il étoit abandonné, il y entra; et après avoir donné à ses soldats le temps de piller, il fit sonner la retraite avant la nuit. Le lendemain il se mit aux trousses d'Annibal; et après deux marches forcées, il le joignit près de Venuse, l'attaqua en arrivant, et lui tua deux mille hommes.

Annibal marcha nuit et jour par le chemin des montagnes pour n'être pas forcé à combattre, et arriva à Métaponte, où ayant joint les troupes de Magon aux siennes, il retourna par le même chemin à Venuse, et s'avança jusqu'à Canuse sans s'arrêter.

Cependant Asdrubal, forcé d'abandonner le siège de Plaisance, avoit dépêché quatre cavaliers Gaulois et deux cavaliers Numides avec des lettres pour Annibal. Ces cavaliers ayant traversé toute l'Italie au milieu de tant de postes ennemis, tombèrent près de Tarente entre les mains de quelques fourrageurs Romains qui les menèrent à Q. Claudius qui commandoit dans Tarente. Ils furent interrogés; et la peur des tourments les ayant obligés de dire la vérité, ils déclarèrent qu'ils portoient à Annibal des lettres d'Asdrubal

son frère. On les remit avec leurs lettres cachetées entre les mains de L. Verginius, tribun des soldats, qui les mena au consul Néron.

Ces lettres ayant été lues devant lui, et les prisonniers interrogés, il pensa que le temps ne demandoit pas qu'on observât rigidement les règles, et que chaque consul se tînt dans les bornes de son département, pour ne faire la guerre qu'à l'ennemi contre lequel le sénat l'avoit destiné; qu'il falloit oser quelque chose d'extraordinaire et d'inopiné, qui étant entrepris, causeroit d'abord autant de terreur parmi les citoyens que parmi les ennemis, et qui étant heureusement exécuté, convertiroit la terreur des Romains en une grande joie. Il écrit donc au sénat ce qu'il a projeté, leur marque les mesures qu'ils doivent prendre, et envoie des ordres dans tous les lieux par où il doit mener son armée, qu'on ait à faire trouver sur son chemin les vivres nécessaires, et les chevaux et les voitures pour soulager ceux qui seroient fatigués. Après ces précautions, il choisit dans son armée six mille hommes de pied et mille chevaux; et laissant son camp sous les ordres de son lieutenant Q. Catius, il se mit en marche sans bruit comme pour aller dans la Lucanie, et tout d'un coup il tourne à gauche vers le Picentin.

Cette nouvelle répandue à Rome, y causa autant de consternation et d'alarme qu'en avoit causé deux ans auparavant l'arrivée d'Annibal devant ses portes. On ne savoit si on devoit louer ou blâmer cette marche de Néron, et ce qui est très-injuste, il paroissoit qu'on n'en jugeroit que par le succès. « Voilà « donc, disoit-on, le camp Romain laissé « sans chef en présence de l'ennemi, et d'un « ennemi comme Annibal, et avec une ar- « mée dont on a emmené toute la force et « toute la fleur; le voilà sans autre sûreté que « l'erreur même d'Annibal, qui ignore que « le consul est parti avec la meilleure partie « de ses troupes. Que deviendra-t-on, s'il « vient enfin à être désabusé, et qu'il prenne « le parti, ou de se mettre avec toute son « armée à poursuivre le consul qui ne marche « qu'avec sept mille hommes, ou de tomber « sur son camp qui lui est abandonné » ? Cela fut accompagné de beaucoup d'autres réflexions que la terreur leur inspiroit.

Quand le consul se vit assez avancé, il crut qu'il pouvoit sûrement découvrir son dessein à ses soldats. Il leur parle donc en peu de mots, et leur dit, « que jamais gé- « néral n'avoit formé de projet plus hardi et « plus téméraire en apparence, et plus sûr « en effet que le sien; qu'il les menoit à

« une victoire sûre, car ils alloient joindre « une armée assez forte pour résister seule « même à Annibal; que quelque petit que « fût le renfort qu'ils lui amenoient, il feroit « assurément pencher la balance, et que la « nouvelle de l'arrivée de l'autre consul, ne « laisseroit pas un seul moment la victoire « douteuse : qu'à la guerre la renommée fait « tout, et que la moindre chose arrivée de « surcroît suffit pour jeter dans les esprits la « terreur ou la confiance, et qu'ils auroient « seuls la gloire de ce grand exploit. Car « pour l'ordinaire, c'est le renfort amené à « propos qui paroît avoir tout entraîné, et on « lui impute les plus grands succès, sans que « personne les lui dispute. Vous voyez vous-« même, ajouta-t-il, de quelle foule, de « quelle admiration et de quelle faveur votre « marche est accompagnée ».

En effet, tous les chemins étoient remplis d'une affluence d'hommes et de femmes qui venoient de tous les environs, qui faisoient retentir les airs de bénédictions, de vœux et de louanges; qui les appeloient « le soutien « de la république, et les libérateurs de Rome « et de l'empire », et qui publioient que leur salut et leur liberté étoient en leurs mains, et qu'ils ne les attendoient que de leur courage. « Que les Dieux bénissent votre marche,

« leur disoient-ils, afin que comme nous vous « accompagnons aujourd'hui pleins d'inquié- « tude, nous puissions en peu de jours cou- « rir pleins de joie au-devant de vous pour « vous féliciter de votre victoire ». En même temps chacun le pressoit avec des grandes instances de prendre plutôt de lui que des autres tout ce dont ils avoient besoin, sans les épargner. Cette libéralité, ou plutôt cette prodigalité des peuples fut combattue par la modération des soldats, qui ne voulurent que ce dont ils ne pouvoient se passer. Pour faire plus de diligence, ils repaissoient sous leurs enseignes, et marchoient jour et nuit sans donner à leur repos que ce que la nature demandoit nécessairement.

Livius étoit campé devant la ville de Sène, à cinq cents pas d'Asdrubal. Néron s'arrêta sous quelques montagnes, et envoya lui donner avis de son arrivée, et lui demander s'il vouloit qu'il entrât dans son camp en plein jour ou la nuit. Livius jugea à propos que ce fût la nuit; et pour n'être pas obligé d'étendre son camp, ce qui auroit découvert l'arrivée du consul, il envoya un ordre que chaque tribun logeât un tribun, chaque centurion un centurion, que chaque cavalier prît avec lui un cavalier, et chaque fantassin un fantassin. Ces troupes étant entrées la nuit avec

un grand silence, il y eut dès le lendemain un grand conseil, où le plus grand nombre fut d'avis que Néron devoit donner à ses troupes fatiguées le temps de se refaire, et prendre quelques jours pour reconnoître l'ennemi.

Néron s'opposa à cet avis avec beaucoup de force, et dit qu'il ne falloit pas par le retardement rendre vain et téméraire un dessein que la diligence avoit rendu sûr; qu'on pouvoit défaire l'armée d'Asdrubal, et regagner la Pouille avant qu'Annibal se fût reconnu; qu'il falloit donc se mettre en bataille sur l'heure même, donner le signal du combat, et profiter de l'erreur des deux généraux Carthaginois, en les empêchant l'un de s'apercevoir qu'il avoit affaire à un moindre nombre d'ennemis qu'il ne pensoit, et l'autre à un plus grand.

Le conseil fini, on arbore le signal du combat. Asdrubal se met aussi en bataille devant ses retranchements; mais avant que de faire sonner la charge, il s'avance avec quelques chevaux pour reconnoître la posture de l'ennemi. Là il remarque de vieux boucliers qu'il n'avoit pas encore vus; il voit des chevaux plus maigres, et il lui paroît que le nombre des ennemis est fort augmenté. Cela lui est suspect. Il soupçonne ce qui en est,

fait battre la retraite, et envoie quelques cavaliers à la rivière où les Romains allèrent abreuver leur chevaux, afin qu'ils tâchent de faire quelque prisonnier, ou qu'au moins ils rapportent s'il n'ont pas vu des visages plus brûlés comme des gens qui ne font que d'arriver après une longue marche. En même temps il en envoie d'autres faire le tour du camp de Livius, pour voir s'il n'est point augmenté, et si l'on y donne le signal une seule ou deux fois.

Les coureurs lui ayant fait leur rapport, ce qui contribua le plus à le tromper, c'est l'assurance que le camp n'avoit pas plus d'étendue qu'auparavant. Mais d'un autre côté, ce qui confirma et qui augmenta même ses soupçons, ce fut ce qu'on lui dit, que dans le camp du préteur Porcius, on ne battoit le signal qu'une fois, et que dans celui de Livius, on le battoit deux fois. Cela lui fit juger que les deux consuls étoient dans ce dernier camp. Ne pouvant donc concevoir comment cela avoit pu se faire, ni démêler les diverses pensées que ses craintes lui suggéroient, il fit éteindre les feux dans son camp la nuit suivante; et sur la première veille, il ordonna qu'on marchât pour gagner le Métaure qu'il avoit dessein de passer. Mais le lendemain il fut joint d'abord par Néron avec

la cavalerie, ensuite par Porcius qui menoit l'armure légère, et enfin par Livius à la tête de l'infanterie toute prête à combattre.

Les deux armées étant donc en présence, les Romains se mirent d'abord en bataille. Néron prit l'aile droite, Livius se plaça à la gauche, et Porcius eut le corps de bataille. Asdrubal ordonna son armée de cette manière : il mit ses éléphants devant son corps de bataille, donna aux Gaulois l'aile gauche où ils étoient protégés par une colline ; il se plaça à l'aile droite avec ses Espagnols, et rangea ses Liguriens au corps de bataille derrière ses éléphants.

Le combat commença entre l'aile gauche des Romains commandée par Livius, et l'aile droite des Carthaginois commandée par Asdrubal, et il fut très-sanglant de part et d'autre; car les deux corps de bataille y furent mêlés. Néron, qui étoit à la droite, ayant tenté de gagner la colline qui partageoit la gauche des ennemis, pour tomber de là sur les Gaulois de cette aile, et n'ayant pu en venir à bout, prit quelques cohortes, et les menant derrière son corps de bataille, il alla tomber par sa gauche sur la droite où étoit Asdrubal. Cela décida de la victoire, ce fut une boucherie horrible. Les Carthaginois pris de front, en queue et en flanc, furent enfin

obligés de céder. Asdrubal donna des marques d'une valeur héroïque ; toujours exposé au plus grand péril, il soutient ceux qui combattent, et rallume le courage de ceux qui sont fatigués ou rebutés, ramène à la charge ceux qui ont plié, et rétablit partout le combat. Mais enfin voyant que la fortune se déclare pour l'ennemi, il dédaigne de survivre à une si grande armée qui a suivi sa réputation, et poussant son cheval au milieu d'une cohorte Romaine, il meurt en combattant comme devoit mourir un fils d'Amilcar, et le frère d'Annibal. Jamais les Romains n'avoient tué tant d'ennemis dans un seul combat. Il y eut cinquante-six mille hommes de tués du côté d'Asdrubal, cinq mille quatre cents de pris. Quatre mille Romains qui étoient prisonniers dans le camp des Carthaginois, furent délivrés. Cet échec des Carthaginois à ce combat du Métaure, égale celui des Romains à la bataille de Cannes. Cette victoire ne laissa pas de coûter cher au vainqueur. Il perdit près de huit mille hommes, tant Romains qu'alliés. Néanmoins Polybe écrit que du côté d'Asdrubal, il ne demeura que dix mille hommes, tant Carthaginois que Gaulois ; et que les Romains n'en perdirent que deux mille. Mais il faut nécessairement qu'il y ait une faute de nombre

dans ce texte de Polybe, et une marque sûre de cette erreur, c'est que le lendemain quelques coureurs ayant rapporté à Livius qu'un corps de Liguriens et de Gaulois échappés du combat se retiroit sans chef, et qu'une seule troupe de cavalerie suffiroit pour le défaire, répondit : « Souffrons qu'il reste quelques « courriers qui aillent annoncer la nouvelle « de notre victoire ». Ce mot seroit ridicule, s'il n'y avoit que dix mille hommes tués du côté des Carthaginois.

La nuit suivante, Néron partit et s'en retourna dans la Pouille avec une diligence plus grande que celle qu'il avoit faite pour venir; car le sixième jour il arriva dans son camp. On ne conçoit pas comment Annibal put ignorer si long-temps son absence. La faute qu'il fit en cette occasion paroît encore plus grande que celle qu'il avoit faite à la bataille de Cannes; car il pouvoit facilement enlever le camp de Néron, dont on avoit emmené toute la force, se mettre ensuite avec toute son armée aux trousses du consul, qui avec sept mille hommes n'auroit pas fait une longue résistance, et s'étant joint avec son frère Asdrubal, il est visible que tous deux ils auroient défait l'autre consul Livius, qui n'auroit pu tenir contre ces deux armées, et contre deux généraux de cette réputation :

ainsi l'Italie étoit perdue, et la guerre finie. Mais quelque Dieu favorable aux Romains détourna la pensée d'Annibal de tout ce qui auroit pu le désabuser et l'instruire.

La nouvelle de la défaite d'Asdrubal causa dans Rome une joie d'autant plus grande, que l'entreprise de Néron avoit paru très-hardie, et l'événement très-douteux. On ordonna des prières publiques de trois jours; et pendant ces trois jours tous les temples furent remplis d'une foule d'hommes et de femmes, qui, avec leurs enfans, remercioient les Dieux de cette protection toute-puissante qui les avoit arrachés à la cruelle servitude dont ils étoient menacés.

Néron, en arrivant dans son camp, fit jeter dans celui d'Annibal la tête d'Asdrubal qu'il avoit apportée, fit paroître devant ses retranchements plusieurs Africains chargés de chaînes, et en envoya deux à Annibal pour lui apprendre tout ce qui s'étoit passé. Annibal, frappé de ce malheur public et domestique, dit : « Je reconnois le malheureux sort « de Carthage »; et levant son camp et tous ses quartiers, il se retira dans le pays des Bruttiens, où il emmena avec lui tous ceux de Métaponte, et les Lucaniens qui étoient sous son obéissance.

Sur la fin de l'été, le sénat ordonna au

consul Livius de revenir à Rome avec son armée, et envoya ordre en même temps à Néron, l'autre consul, de s'y rendre aussi, mais seul sans ses légions, pour faire tête à Annibal. Les deux consuls arrivèrent le même jour à Préneste, et de là à Rome, au milieu d'une foule innombrable qui étoit sortie au-devant d'eux, et qui s'empressoit pour les saluer, et pour toucher ces mains victorieuses qui avoient sauvé la république, et redonné à l'Italie ses beaux jours, en écartant les épaisses ténèbres dont elle étoit couverte.

Ils furent introduits dans le sénat assemblé au temple de Bellone. Là, après avoir rendu compte de tout ce qu'ils avoient fait, ils demandèrent qu'on remerciât les Dieux en leur nom, et qu'on leur décernât le triomphe; ce qui leur fut accordé. Voici comment on régla l'ordre et la manière de leur triomphe. Comme cette grande action s'étoit passée dans la province de Livius, que le jour du combat c'étoit Livius qui avoit les auspices, et que ses troupes étoient à Rome, on ordonna qu'il triompheroit sur un char à quatre chevaux, suivi de ses troupes; et que son collègue Néron ne triompheroit qu'à cheval et sans aucunes troupes. Cette différence, bien loin de diminuer la gloire de Néron, servoit à l'augmenter. Tout le monde fut charmé de

voir que celui qui étoit supérieur en mérite, cédoit à son collègue le plus grand honneur, et on relevoit d'autant plus le service qu'il venoit de rendre. « C'est lui, disoit-on, qui « en six jours a traversé à cheval toute l'éten- « due de l'Italie, et a défait Asdrubal; c'est « lui qui a combattu en même temps les deux « généraux ennemis, l'un dans la Pouille par « la seule terreur de son nom, et l'autre en « personne dans la Gaule. Que son collègue « triomphe donc comme l'on voudra sur un « char à plusieurs chevaux, le véritable « triomphe c'est celui que l'on voit passer « sur un seul cheval; et quand même Néron « ne triompheroit qu'à pied, il seroit toujours « plus célèbre, et par la gloire qu'il a acquise « par ce grand exploit, et par celle qu'il « mérite par sa modestie ». Comme c'est la coutume des Romains d'accompagner les triomphateurs avec des chansons toutes remplies de brocards, on remarqua qu'il y en eut beaucoup plus sur Néron que sur son collègue. J'ai quitté un moment Annibal pour rapporter une chose mémorable et singulière, qui fait voir que les grands hommes n'ont qu'à se reposer de leur gloire sur le jugement public, qui les dédommage toujours avantageusement de ce que leurs supérieurs ou leur modestie leur font perdre.

On nomma de nouveaux consuls pour l'année suivante, et l'on élut L. Véturius Philo et Q. Cæcilius Métellus, qui eurent ordre d'aller contre Annibal dans le pays des Bruttiens. Mais ils n'entreprirent rien contre lui dans toute leur année. Annibal, consterné de l'échec qu'il avoit reçu, ne donna lieu à aucune occasion, et les deux consuls ne jugèrent pas à propos de l'inquiéter, ce qui est pour lui un très-grand éloge; en effet, quelle idée ne falloit-il pas qu'ils eussent de lui seul, puisqu'ils n'osoient l'attaquer lors même que toutes ses affaires alloient en décadence, et que tout paroissoit lui être contraire? Aussi ne sauroit-on dire si Annibal n'étoit pas plus grand et plus admirable dans l'adversité que dans la prospérité: car faisant la guerre dans un pays ennemi, loin de sa patrie, et avec une armée composée d'un ramas de toutes les nations, qui n'avoient ni les mêmes lois, ni les mêmes coutumes, ni le même langage, ni les mêmes sacrifices, ni presque les mêmes Dieux, de les avoir contenues pendant tant d'années, et de les avoir tenues si obéissantes et si bien unies, que jamais il ne se soit élevé le moindre mouvement entre elles, ni la moindre révolte contre leur général, surtout après tant de pertes, et lorsque les convois et l'argent pour leur solde manquoient absolu-

ment, et que chassées du reste de l'Italie, elles étoient poussées à l'extrémité du pays des Bruttiens; c'est un sujet digne de l'admiration de tous les hommes.

Les Romains, dont tant de pertes n'avoient pu abattre le courage, ranimés par ces grands succès, prirent toutes les mesures que la magnanimité et le courage pouvoient suggérer, pour achever de chasser Annibal de l'Italie.

Quand Homère décrit la déroute des Troyens poussés par Achille, il la met devant nos yeux par cette comparaison : « Comme « on voit des légions de sauterelles chassées « d'une campagne par la violence du feu « qu'on allume de toutes parts, se retirer « vers un fleuve, et si le feu les poursuit tou- « jours s'ensevelir dans ses ondes; on voit de « même les Troyens chassés par le divin fils « de Pélée se précipiter dans les eaux pro- « fondes de Xanthe avec leurs chars et leurs « chevaux (*a*) ». Cette image représente parfaitement la fuite des Carthaginois, qui, chassés de tous côtés par les légions Romaines, se retirèrent à l'extrémité de l'Italie, tout prêts à se jeter dans ses vaisseaux pour regagner l'Afrique.

Scipion, nommé consul malgré sa grande jeunesse, eut ordre de passer en Sicile; et

(*a*) Iliade, liv. xxj, au commencement.

Licinius Crassus qu'on lui avoit donné pour collègue, fut envoyé dans le pays des Bruttiens. Mais l'été il s'éleva une si grande peste dans le camp des Romains, et dans celui des Carthaginois, et ces derniers furent de plus si abattus par la famine qui se joignit à la peste, que ni les uns ni les autres ne furent en état de rien entreprendre de considérable. Ce n'étoit plus tant une guerre, que des courses de partis qui sortoient plutôt pour piller que pour combattre. La garnison Romaine qui étoit à Rhége, profita de ce temps-là pour recouvrer la ville de Locres qui avoit embrassé le parti d'Annibal. Sur quelque intelligence qu'elle avoit dans la place, elle s'approcha de nuit d'une de ses deux citadelles, escalada ses murailles et s'en empara après un grand meurtre. La garnison Carthaginoise qui la défendoit, se retira dans l'autre citadelle. Annibal en étant averti, et voyant de quelle importance il étoit pour lui de conserver cette place, marcha au secours, et fit tous ses efforts pour reprendre la citadelle qu'il avoit perdue. Cette nouvelle, portée à Scipion en Sicile, il partit sans différer avec une flotte, et entra dans la place avant le coucher du soleil. Annibal avoit déjà appliqué les échelles. Les Romains, ranimés par l'armée de Scipion, font une furieuse sortie.

Annibal, sachant que Scipion étoit présent, fit sonner la retraite, et la garnison abandonna l'autre citadelle, et le suivit. Scipion punit les principaux auteurs de la révolte, laissa dans la place Pléminius pour commandant, et s'en retourna à Messine.

Pendant que ces choses se passoient, les Romains, alarmés de ce que cette année-là il étoit tombé plusieurs fois une pluie de pierres, consultèrent les livres des Sibylles où ils trouvèrent cette prophétie : « Que comme « un ennemi étranger avoit porté la guerre « en Italie, le seul moyen de le vaincre et de « l'en chasser, c'étoit de faire venir de Pes- « sinonte la déesse qu'on appeloit la mère « Idéène ». On consulta l'oracle de Delphes, qui répondit conformément à la prophétie : « Qu'ils obtiendroient cette déesse par le « moyen du roi Attalus, et que lorsqu'ils « l'auroient conduite à Rome, il falloit la « faire recevoir par le plus homme de bien « de la ville ». On envoya des ambassadeurs à Pergame au roi Attalus qui les mena à Pessinonte, et leur fit délivrer une pierre que les Phrygiens adoroient comme la mère des Dieux. Ces ambassadeurs dépèchent à Rome Valérius Falto, pour leur annoncer l'arrivée de la Déesse.

Cependant on élit à Rome de nouveaux

consuls, et on nomme Cornélius Céthégus, et Sempronius Tudinatus. On décerne la Toscane à Cornélius, et les Bruttiens à Sempronius. Alors on reçoit à Rome la nouvelle que la déesse est déjà à Terracine; et voilà le sénat très embarrassé à choisir le plus homme de bien pour le recevoir. Tous les principaux aspiroient à cet honneur, et préféroient la gloire d'être choisis à tous les honneurs et à tous les commandements qui pourroient leur être accordés par le sénat et par le peuple. Enfin, le choix tomba sur P. Scipion, fils de Cnéus qui avoit été tué en Espagne, jeune homme qui n'étoit pas encore en âge d'être questeur. Quelle gloire pour un homme de cet âge, de remporter le prix de la sagesse dans une ville pleine de personnages recommandables par leur vertu!

Scipion s'étant rendu à Ostie avec les principales dames de la ville qui furent nommées pour cette honorable commission, s'avança en pleine mer, reçut la déesse des mains des prêtres qui la conduisoient, et la remit entre les mains de ces dames, qui, se relayant, la portèrent à Rome, et la placèrent dans le temple de la victoire. Toute la ville étoit sortie au-devant; dans les rues où elle devoit passer, il y avoit des encensoirs à toutes les portes, l'air étoit embaumé de l'encens qu'on

y brûloit, et retentissoit d'acclamations et de prières. On la conjuroit de venir de son bon gré habiter la ville de Rome, et de lui être favorable. Cette procession entra à Rome le quatorze d'avril. Ce jour-là fut une fête solennelle, et on célébra des jeux qui furent appelés *Megalesia*.

Les Romains, qui avoient déjà recouvré la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, et chassé Annibal de presque toutes les places qu'il occupoit en Italie, exécutèrent le grand dessein qu'ils avoient déjà formé, de faire passer Scipion en Afrique, malgré l'opposition de Fabius Maximus, qui n'oublioit rien pour l'empêcher, qui protestoit que c'étoit la ruine sûre de l'Italie, et qui alloit criant dans les conseils et dans les assemblées du peuple : « Qu'il ne suffisoit pas à Scipion de fuir Annibal, s'il n'emmenoit encore toutes les « forces qui leur restoient en Italie, repaissant la jeunesse de vaines espérances, en « leur persuadant d'abandonner leurs pères, « leurs femmes, leurs enfants et leur ville, « aux portes de laquelle il voyoit un puissant « ennemi jusque-là toujours invincible ».

Malgré cette opposition, Scipion partit, passa à Carthage, et transporta dans le sein de cette ville ennemie la guerre qu'elle avoit osé porter jusqu'aux murailles de Rome.

Le consul Sempronius, qui marchoit vers le pays des Bruttiens, eut une rencontre avec Annibal sur les terres de Crotone. Ce ne fut pas une bataille, mais un combat tumultueux fait par des troupes séparées. Le consul fut battu, perdit douze cents hommes, et se retira avec précipitation dans son camp, où les ennemis n'osèrent le suivre.

La nuit suivante, il envoya ordre à Licinius, qui commandoit près de là un corps de troupes, de lui amener ses légions. Les deux armées étant jointes, Sempronius donna une grande bataille à Annibal; et avant que de commencer la charge, il adressa ses prières à la Fortune appelée *Primigenia*, et lui voua un temple si elle lui accordoit la victoire. La déesse agréa son vœu, les Carthaginois furent battus et mis en fuite. On leur tua quatre mille hommes, on fit trois cents prisonniers, et on prit onze enseignes. Annibal, déconcerté par cet échec, retira son armée et la mena à Crotone. Le consul, profitant de sa retraite, attaqua la ville de Clampétia, et la prit d'assaut. Toutes les autres villes moins considérables se rendirent volontairement.

L'année suivante eut pour consul Cn. Servilius Cœpio, et C. Servilius. Magon, frère d'Annibal, qui étoit passé dans les Gaules avec des troupes pour se joindre à Annibal,

et qui avoit fait soulever presque toute la Toscane, fut battu et fort blessé dans un combat que lui donnèrent Quintilius Varus et le proconsul M. Cornélius.

Scipion ne fut pas plutôt passé en Afrique, que Rome retentit du bruit de ses glorieux exploits et de ses victoires, qui obligèrent les Carthaginois à envoyer à Annibal et à Magon, des députés pour leur ordonner d'abandonner l'Italie, et de venir au secours de leur patrie déjà réduite à l'extrémité.

Quand Annibal reçut ces ordres, il venoit encore d'être battu à Crotone par le consul C. Servius. On ne comprend point comment ce combat a échappé à la vigilance des historiens. Valérius Antias est le seul qui en parle, et qui assure que les Carthaginois perdirent cinq mille hommes en cette occasion. Toutes ces grandes pertes avoient si peu abattu le courage d'Annibal, qu'ayant entendu les ordres que ces députés lui apportoient, il en frémit de rage jusqu'à verser des larmes. « Il y a « long-temps, dit-il, qu'on me rappelle par « des voies détournées en refusant de m'en- « voyer des recrues et de l'argent. Aujour- « d'hui on me rappelle par des ordres formels. « Annibal n'est point vaincu par les Romains « qu'il a si souvent battus et mis en fuite; il « ne l'est que par l'envie et par l'opposition

« opiniâtre du sénat de Carthage. Ce ne sera « pas tant Scipion qui se réjouira et qui s'enorgueillira du retour plein de honte auquel « je suis forcé, que Hannon, qui, n'ayant pu « abattre ma maison par d'autres voies, a « trouvé moyen de l'accabler sous les ruines « de Carthage ».

Annibal, sans différer un moment, fit embarquer son armée. Avant son départ, il fit passer au fil de l'épée quelques troupes du pays qui avoient refusé de le suivre, et qui s'étoient refugiées dans le temple de Junon Lacinienne. La sainteté de cet asile ne put les sauver de sa fureur; et pour laisser un monument durable de ses actions, il éleva dans ce temple un autel, sur lequel il fit graver une magnifique inscription, où tous ses exploits furent détaillés en lettres Grecques et Puniques.

Jamais homme n'a marqué tant de douleur en quittant sa patrie pour aller en exil, qu'Annibal en témoigna quand il quitta cette terre ennemie. Et ce qui est encore plus singulier, les Romains ne furent pas plus affligés de l'arrivée des Carthaginois en Italie, qu'ils le furent de leur départ; et ils se plaignoient de leurs généraux qui ne les avoient pas retenus selon les ordres qu'ils leur en avoient donnés: car ils craignoient l'issue d'une guerre, dont

tout l'effort alloit tomber sur une seule armée et sur un seul chef. « C'est la scène « qui est changée, disoient-ils, et non pas le « danger. Fabius Maximus, ce grand per- « sonnage qui vient de mourir, a prédit mille « fois le grand combat qui se prépare. Il a « publié, et avec raison, qu'Annibal seroit « plus redoutable dans son propre pays, qu'il « ne l'avoit été aux portes de Rome. Ce ne « sera ni un Syphax, homme d'une barbarie « sans conduite, ni un Asdrubal qui ne sait « que fuir, ni une armée ramassée à la hâte « et composée de paysans mal armés que « Scipion aura à combattre. Il aura en tête « Annibal né presque dans le camp de son « père, dont la valeur a été si célèbre; An- « nibal, nourri et élevé dans les armes dès « son enfance, parvenu à commander en chef « avant que d'être devenu homme, qui a « vieilli dans le sein de la victoire, et qui a « rempli des monuments de ses grandes ac- « tions les Espagnes, les Gaules et toute « l'Italie, depuis les Alpes jusqu'à la mer; « qui mène une armée endurcie à souffrir ce « qui, avant lui, paroissoit au-dessus des « forces humaines, une armée cent fois teinte « du sang romain, et qui remporte des dé- « pouilles sans nombre. Scipion trouvera de- « vant lui dans le combat une infinité de chefs

« qui ont tué de leurs mains nos généraux, « et parcouru en vainqueurs nos camps et nos « villes. Aujourd'hui tous nos magistrats en- « semble ne font point porter devant eux tant « de faisceaux qu'Annibal pourroit en faire « marcher devant lui, s'il produisoit tous « ceux qu'il a gagnés par le meurtre de nos « capitaines ».

Après toutes ces tristes réflexions, la peur d'offenser les Dieux par leur ingratitude, les porta à ordonner des fêtes et des sacrifices, pour les remercier de ce qu'ils se voyoient possesseurs de l'Italie après seize années d'une si cruelle guerre.

Cependant Annibal, porté par un vent favorable, approchoit du rivage d'Afrique. Il ordonna à un matelot de monter au haut du mât pour reconnoître l'endroit où ils alloient prendre terre. Le matelot étant monté, lui cria que la proue étoit tournée vers un lieu où il y avoit un tombeau ruiné. Annibal, regardant cela comme un présage funeste, lui commanda de passer outre, et alla descendre à la petite Leptis, d'où il mena son armée à Adrumette; et après l'avoir laissé reposer quelques jours, il marcha en diligence à Zama, qui est à cinq journées de Carthage. Là, ayant appris les grands progrès que Scipion avoit déjà faits, et ne voyant aucune

apparence de pouvoir rétablir les affaires par les armes, il envoya demander une conférence à Scipion, qui ne la refusa point. On convient d'un lieu entre les deux camps; et les deux généraux, avec une troupe d'élite qu'ils laissent à une égale distance, s'avancent au milieu suivis chacun de leur truchement.

Annibal parla le premier, et par un long discours, il tâcha de porter Scipion à accorder la paix aux Carthaginois : « Scipion, « lui dit-il, souvenez vous de l'inconstance « de la fortune, qui renverse souvent ceux « qu'elle a le plus élevés, et qui, ayant beau- « coup de pouvoir sur toutes les choses hu- « maines, le déploie avec plus d'insolence « dans les affaires de la guerre. Il ne faut pas « en aller chercher des exemples bien loin, « ni dans les anciennes histoires, vous en voyez « un bien sensible devant vos yeux. Je suis « cet Annibal, qui, après la bataille de « Cannes, m'étant rendu maître de presque « toute l'Italie, portai mes armes victorieuses « jusqu'aux portes de Rome, et campai à « cinq milles de vos murailles. Là je m'arrêtai « pour délibérer ce que je devois faire de « vous et de votre patrie. Et aujourd'hui je « me vois en Afrique, moi Africain, réduit à « venir vous demander la paix à vous Ro-

« main, et traiter avec vous de mon salut et
« de celui de Carthage. Si vous considérez
« bien ce grand revers, vous compterez moins
» sur vos prospérités présentes, et pour ne
« pas vous exposer à perdre le nom que vous
« avez acquis dans une si florissante jeu-
« nesse, vous accepterez nos offres, et vous
« nous accorderez la paix. La Sicile, la Sar-
« daigne et les Espagnes seront au peuple
« Romain, sans que nous puissions jamais
« les répéter par nos armes. Toutes les îles
« qui sont entre l'Italie et l'Afrique vous de-
« meureront. Qu'est-ce que la guerre pourra
« vous donner davantage? En faisant par ce
« traité la sûreté des Carthaginois, vous as-
« surerez votre gloire et celle du nom Ro-
« main ».

Scipion répondit à Annibal par un long discours, dont la fin fut : « Que ce n'étoit
« pas au vaincu à faire le partage du vain-
« queur, et qu'il falloit que les Carthaginois
« se remissent entièrement à la discrétion des
« Romains, ou que dès le lendemain on dé-
« cidât par les armes, laquelle des deux villes
« de Rome ou de Carthage seroit la maîtresse
« du monde, et donneroit la loi à toutes les
« nations ».

Après cette conférence, ils se retirèrent chacun dans leur camp, et le lendemain à

la pointe du jour ils mirent leurs troupes en bataille, avec tant de capacité et d'art, que, comme dit Homère, si Mars et Bellone avoient parcouru les deux armées, et visité tous les rangs, ils n'auroient pu y trouver la moindre chose à reprendre. Scipion lui-même donna de grands éloges à la disposition qu'avoit faite Annibal.

Le combat fut long, fort opiniâtre, et diversifié par des accidents étranges et singuliers; mais enfin la victoire se déclara pour les Romains. Les Carthaginois perdirent vingt mille hommes tués sur la place. On fit autant de prisonniers, et on leur prit cent trente-trois enseignes et onze éléphants. Scipion ne perdit pas plus de quinze cents hommes. Annibal, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre du plus grand capitaine, se retira à Adrumette et de là à Carthage, où il déclara en pleine assemblée qu'il n'y avoit pour eux de ressource que dans la paix.

Il y eut sur cela plusieurs assemblées. On envoya par deux fois à Scipion des députés en état de supplians. Scipion leur dicta les conditions qu'il leur imposoit, et leur ordonna d'aller les déclarer à Carthage. La lecture en étant faite, Giscon, qui avoit toujours été opposé à Annibal, voulut empêcher le peuple de les recevoir, et il étoit favora-

blement écouté de la multitude. Annibal, indigné de cette opposition si imprudente, et qui alloit achever l'entière ruine des Carthaginois, s'approcha de lui, le prit par le corps, et le tira par force de la tribune. Cette action violente, faite dans une ville libre, parut très-insolente, et excita un grand murmure dans l'assemblée. Annibal, étonné de cette liberté du peuple, que la guerre ne connoissoit point, dit pour calmer les esprits : « Je suis sorti de Carthage à l'âge de neuf « ans ; j'y suis revenu trente-six ans après ; je « crois savoir passablement l'art de la guerre, « ses lois et ses usages, dont la fortune, tant « publique que particulière, m'a instruit depuis mon enfance ; mais j'ignore les lois, les « mœurs et les coutumes de vos assemblées « de ville, et c'est à vous à me les enseigner ». Ainsi ayant excusé son imprudence, il fit un long discours pour faire voir que la paix qu'on lui offroit, n'étoit point injuste ; que ses conditions étoient même plus douces qu'ils ne devoient l'espérer dans l'état où ils se trouvoient, et qu'elle étoit nécessaire.

Les députés qu'on avoit envoyés à Rome, étant revenus avec la ratification du traité, lorsqu'il fut question de faire le premier paiement des dix mille talents qui avoient été imposés, et qu'ils devoient payer en cinquante

années deux cents talents par an, voilà toute l'assemblée qui se met à pleurer et à jeter de grands cris. Annibal s'étant pris à rire, Asdrubal, surnommé Hœdus, lui en fit un crime; il dit qu'il étoit étonnant qu'il pût rire dans ce deuil public, lorsque tout le monde fondoit en larmes, lui surtout qui étoit la cause de tous les pleurs. Annibal repoussa cette insulte par des paroles pleines de sens : « Ces ris que vous blâmez, dit-il, ne sont « point si fort hors de saison que vos larmes « impertinentes. Quand on nous a ôté nos « armes, qu'on a brûlé nos vaisseaux, qu'on « nous a interdit toute guerre étrangère, « c'étoit alors qu'il falloit pleurer : car voilà « le coup mortel qu'on nous a porté. Mais « nous ne sentons des maux publics que ce « qui touche nos fortunes particulières, et « rien ne nous afflige que la perte de notre « argent. Quand on a dépouillé Carthage, et « qu'on l'a mise toute nue et sans armes au « milieu de ses nations d'Afrique toutes ar- « mées, personne n'a gémi, personne n'a « versé une seule larme; et aujourd'hui parce « qu'il faut que chacun contribue au premier « paiement du tribut qui a été imposé, vous « pleurez tous comme dans des funérailles « publiques. Ah, que je crains que vous sen-

« tiez bientôt que vous avez pleuré pour des « maux très-légers ». !

Tite-Live assure qu'il y a des auteurs qui ont écrit, que d'abord après la bataille, Annibal s'embarqua pour aller à la cour d'Antiochus. Cela étoit fondé apparemment sur ce que Scipion ayant fait demander aux Carthaginois qu'on lui livrât Annibal, les Carthaginois répondirent qu'Annibal n'étoit plus en Afrique. Mais c'étoit un mensonge : car Annibal, après la ratification du traité de paix et le départ de Scipion, demeura encore six années à Carthage, jusqu'au consulat de Caton et de L. Valerius Flaccus. Ce ne fut que cette année là, que, pour se dérober à la haine de ses citoyens qu'il avoit offensés par des nouveautés qu'il avoit introduites, et encore plus pour éviter d'être livré aux Romains qui avoient envoyé des ambassadeurs à Carthage le demander, sur ce qu'on avoit appris à Rome qu'il s'étoit lié avec Antiochus, et qu'il avoit fait un traité avec lui pour leur faire la guerre, il résolut de s'évader. Mais comme il étoit observé, il usa d'une grande prudence. Le jour qu'il avoit pris pour sa fuite, il fut tout le jour à la place publique pour éloigner tout soupçon de son dessein. A l'entrée de la nuit, il sortit secrètement, suivi seulement

de deux de ses domestiques, et se rendit dans un lieu où il avoit fait préparer des chevaux. Là il monta à cheval, et fit tant de diligence, que le lendemain matin il arriva à la tour qui porte son nom, et qui est sur le bord de la mer, entre Acholla et Thapse. Il y avoit là un vaisseau tout prêt, sur lequel il passa le jour même à l'île de Cereina, où il trouva plusieurs vaisseaux chargés de marchandises. Dès qu'il fut descendu, les marchands et les patrons allèrent en foule pour le saluer. Comme un autre Ulysse, il leur fit une fausse confidence, et leur dit que Carthage l'envoyoit ambassadeur à Tyr. Mais craignant que quelqu'un de ces vaissaux ne partît la nuit, et n'allât annoncer à Thapse ou à Acholla qu'on l'avoit laissé à Cereina, il fit préparer un sacrifice et un grand repas auquel il pria tous ces marchands et ces pilotes; et afin qu'on pût souper à l'ombre, car on étoit alors au cœur de l'été, il se servit des voiles et des mâts de quelques vaisseaux et fit une tente fort spacieuse sur le rivage. La chère fut aussi grande que l'avoit pu permettre le peu de temps qu'on avoit eu pour se préparer. On but jusque bien avant dans la nuit. Annibal trouvant un moment favorable pour se dérober sans être vu, fit voile et arriva heureusement à Tyr, où il fut reçu par les fondateurs d

Carthage comme dans une autre patrie. Il n'y séjourna que peu de jours, et navigua à Antioche. Il trouva que le roi en étoit parti, et il apprit que son fils étoit à Daphné, où il célébroit des jeux solennels. Il alla le trouver. Le jeune prince le reçut avec beaucoup de politesse. Il ne s'arrêta point et alla à Ephèse, où il trouva Antiochus encore incertain et flottant sur la guerre contre les Romains. Son arrivée acheva de le déterminer. Pendant qu'il fut à Ephèse, il arriva une aventure qui mérite d'être rapportée.

Les Ephésiens avoient chez eux un philosophe péripatéticien, nommé Phormion, pour lequel ils avoient une estime très-singulière. Ils crurent ne pouvoir mieux régaler Annibal qu'en lui faisant entendre leur philosophe. Ils lui proposèrent d'aller à son auditoire, ce qu'Annibal accepta très-volontiers. Ils le mènent donc avec un grand concours de peuple. Phormion fit un discours de plusieurs heures sur le devoir du général d'armée et sur tout l'art de la guerre. Les Ephésiens charmés, demandèrent à Annibal ce qu'il pensoit de ce personnage. Annibal s'expliquant assez mal en grec, mais avec une franchise digne de lui, dit : « Qu'il avoit bien vu en sa vie des « vieillards radoter, mais qu'il n'avoit jamais « vu un plus parfait radoteur que leur philo-

« sophe ». En effet, quelle arrogance, ou plutôt quelle démence et quelle démangeaison de parler dans ce Grec, qui n'avoit jamais vu l'ennemi, ni même un camp, qui toute sa vie avoit été éloigné de toute fonction publique, de se mêler de parler de l'art de la guerre devant Annibal, qui avoit disputé tant d'années l'Empire aux Romains, vainqueurs de toute la terre?

Antiochus faisoit toutes sortes d'honneurs à Annibal, comme au capitaine le plus propre à lui procurer de grands succès dans la guerre qu'il méditoit, et il avoit avec lui de fréquentes conférences. Annibal, fidèle à la haine qu'il avoit jurée aux Romains, le pressoit de porter la guerre en Italie, qui lui fourniroit les convois nécessaires pour la subsistance de ses troupes et des recrues dont il avoit besoin. Il lui représentoit que s'il donnoit le temps aux Romains de faire la guerre hors de l'Italie, il n'y avoit point de roi, point de nation qui pût leur résister. Il lui demandoit cent vaisseaux couverts, dix mille hommes de pied et mille chevaux, et l'assuroit qu'avec cette flotte il passeroit en Afrique, et feroit révolter les Carthaginois, ou que s'ils refusoient de l'écouter, il passeroit en Italie, et y exciteroit quelque guerre contre les Romains.

Antiochus, admirant ces grandes vues, donna les mains à tout. Annibal, avant que de rien entreprendre, crut qu'il étoit nécessaire de préparer les esprits de ses citoyens. Pour cet effet, il se servit d'un certain Ariston de Tyr, qui étoit alors à Ephèse, et dont il avoit éprouvé l'habileté et l'adresse dans plusieurs emplois dont il l'avoit chargé. Il le prend en particulier, lui explique tout ce qu'il méditoit, et l'envoie à Carthage. Il n'osa le charger de lettres, de peur qu'étant interceptées, elles ne découvrissent tout ce qu'il tramoit. Mais il lui donna ses ordres, lui nomma ceux avec lesquels il devoit s'aboucher, et l'instruisit de plusieurs secrets qui feroient connoître à ses amis qu'il venoit de sa part, et qui lui tiendroient lieu de lettres de créance.

Ariston ne fut pas plutôt arrivé à Carthage, que les ennemis d'Annibal se doutèrent de la commission dont il étoit chargé. On ne s'entretenoit d'autre chose et en public et en particulier. Enfin on porta la chose au sénat, et sur le rapport qui fut fait, Ariston eut ordre de comparoître. Il se défendit d'abord assez bien, et la principale de ses défenses, fut qu'il n'avoit porté aucune lettre à aucun des citoyens. Mais il n'alléguoit nulle bonne raison sur le sujet de son voyage; aussi fut il

très-embarrassé à répondre au reproche qu'on lui fit, qu'il n'avoit eu de conférence qu'avec les amis d'Annibal. Sur cela, il s'élève un grand tumulte parmi les sénateurs. Les uns veulent qu'on le traite en espion et qu'on l'envoie à Rome ; et les autres crient que de traiter ainsi un étranger sans aucune preuve, c'étoit donner un exemple pernicieux, qui auroit de terribles conséquences : car on traiteroit de même les Carthaginois et à Tyr et dans les autres lieux où ils alloient pour leur commerce. L'affaire fut remise au lendemain ; mais Ariston qui craignoit les suites, s'embarqua secrètement la nuit même, après avoir affiché au haut du tribunal un placard, où il déclaroit, « qu'il n'avoit eu aucun ordre de « traiter avec aucun particulier, mais qu'il « avoit été envoyé pour traiter avec le sénat ». Ce placard plein de malice étoit fait à deux fins ; l'une pour rendre les principaux de la noblesse suspects au sénat, et pour rendre le sénat suspect au peuple ; l'autre pour donner des soupçons aux Romains, et pour les irriter contre Carthage.

Le lendemain les magistrats appelés *Suffetes*, s'étant assemblés, ils trouvèrent ce placard, le lurent, et trouvant le crime avéré, ils jugèrent à propos d'envoyer des am-

bassadeurs à Rome déclarer tout ce qui s'étoit passé. Ces ambassadeurs ayant été entendus, le sénat se trouva dans de grandes alarmes, et craignit que Rome n'eût incessamment la guerre avec Antiochus et avec les Carthaginois; mais ce qui augmenta ses soupçons contre ces derniers, c'est que bien loin qu'il y eût eu des avis pour envoyer Ariston à Rome, non seulement ils ne les avoient pas suivis, ils ne l'avoient pas même retenu, et ne l'avoient pas empêché de prendre la fuite.

Les Romains envoyèrent à Ephèse deux ambassadeurs, P. Sulpicius et P. Villius, chargés d'instructions secrètes, et d'un ordre de passer à Pergame à la cour d'Eumènes, qui ne demandoit qu'une occasion de faire la guerre à Antiochus. Sulpicius demeura malade à Pergame, et Villius arriva à Ephèse dans le temps qu'Antiochus étoit occupé à la guerre de Pisidie.

Les courtisans de ce prince, jaloux d'Annibal, et qui craignoient qu'il ne s'élevât à leur préjudice au premier degré d'autorité et de crédit, l'avoient déjà rendu très-suspect. Antiochus ne se servoit plus de lui, et ne l'appeloit plus à ses conseils. Cette mauvaise disposition fut encore augmentée par l'arrivée de Villius qui eut de fréquentes confé-

rences avec Annibal; ce qui ralluma les soupçons d'Antiochus, et fortifia les impressions que ses courtisans lui avoient déjà données.

L'historien Claudius, qui a traduit en latin les annales grecques d'Acilius, et qui les a suivies, écrit que pendant qu'Antiochus étoit dans la Pisidie, Scipion l'Africain se trouva à Ephèse, qu'il y vit souvent Annibal, et qu'un jour qu'il s'entretenoit avec lui, la conversation étant tombée sur les généraux d'armée, Scipion lui demanda « quel « étoit le capitaine qu'il préféroit à tous les « autres? Annibal répondit : Alexandre. « Et le second? continua Scipion. C'est « Pyrrhus sans contredit, repliqua Anni- « bal. Et le troisième? reprit Scipion. C'est « moi, repartit Annibal sans balancer ». Que sur cela Scipion se prit à rire, et lui dit : « Que seroit-ce donc si vous m'aviez vaincu? « Oh, répondit Annibal, si je vous avois « vaincu, je me mettrois avant Pyrrhus, et « avant tous les autres ». Scipion fut agréablement flatté de cette réponse fine, et de cette politesse peu attendue du Carthaginois, qui ne l'avoit point compris parmi les généraux, comme le jugeant infiniment supérieur à tous les autres, et hors de toute comparaison.

Antiochus ayant appris que les ambassa-

deurs des Romains arrivoient, quitta la Pisidie, et arriva à Apamée. Villius partit d'Ephèse et alla l'y joindre. Ils eurent là quelques conférences qui furent interrompues par la mort d'Antiochus, fils aîné du roi, jeune prince d'une grande espérance, et qui avoit déjà donné des marques qu'il seroit un jour un grand roi, c'est-à-dire, un roi juste. Toute la cour fut plongée dans le deuil, et l'affliction du roi parut d'autant plus grande qu'elle étoit feinte; car il fut soupçonné d'avoir fait empoisonner son fils pour se défaire d'un héritier qui talonnoit de trop près sa vieillesse, et qu'il accusoit à faux d'attendre avec trop d'impatience sa succession. Le palais fut fermé pendant plusieurs jours, et Villius, pour n'être pas incommode au prince, alla à Pergame, d'où il se rendit peu de temps après à Ephèse avec Sulpicius qu'il trouva guéri. Le roi y arriva peu de jours après. Il y eut là plusieurs conférences qui n'aboutirent à rien, et les ambassadeurs furent obligés de s'en retourner à Rome sans avoir rien conclu de tout ce que portoient leurs instructions.

Après leur départ, Antiochus assembla un grand conseil pour délibérer sur la guerre contre les Romains. Là chacun se piqua d'autant plus de s'emporter contre eux, que c'étoit faire sa cour au prince. Les uns relèvent

l'insolence des demandes de ce peuple ambitieux qui prétendoit donner la loi à Antiochus, au plus grand roi de l'Asie, comme il la donnoit à Nabis après l'avoir vaincu. Les autres disent que véritablement les deux places que les Romains demandoient n'étoient pas bien considérables pour un aussi grand roi qu'Antiochus, mais que c'étoit un essai qu'ils faisoient; qu'Antiochus ne se seroit pas plutôt relâché, qu'ils en demanderoient de plus importantes, et que c'étoit toujours la coutume de commencer par de petites choses pour en exiger ensuite de plus grandes et de plus injustes. Il y avoit dans ce conseil un certain Alexandre d'Acarnanie, qui avoit été un des principaux amis de Philippe, et qui l'avoit quitté pour s'attacher à Antiochus, comme un roi plus puissant, et plus en état de récompenser ses services. Il avoit acquis beaucoup de crédit auprès du roi, qui l'admettoit à tous ses conseils les plus secrets, comme un homme qui connoissoit la Grèce, et qui étoit parfaitement instruit des affaires des Romains. Quand ce fut à lui à parler, il dit : « Qu'il n'étoit pas question de délibérer « si l'on feroit la guerre, mais qu'il s'agissoit « de décider où et comment on la feroit; « qu'il promettoit une victoire sûre à Antio- « chus s'il passoit en Europe, et s'il s'établis-

« soit dans quelque coin de la Grèce, comme « dans une place d'armes ; qu'il trouveroit « les Etoliens déjà armés ; que Nabis ne man- « queroit pas de faire soulever tout le Pélo- « ponèse, et que le signal ne seroit pas plutôt « donné, que Philippe accourroit du fond de « la Macédoine ; qu'il se souvenoit combien « de fois il avoit entendu ce prince demander « aux Dieux, d'avoir seulement le secours « d'Antiochus ; et qu'enfin il ne falloit pas « user de remise, mais faire passer inces- « samment Annibal en Afrique pour y occu- « per les Romains ».

Annibal n'assistoit pas à ces conseils, parce qu'il étoit suspect au prince, et il n'avoit plus aucune considération à la cour. D'abord il supporta cet affront sans se plaindre ; mais enfin, il crut devoir à sa gloire de se justifier, et de demander au roi même la cause de son changement à son égard, surtout la conjoncture lui paroissant favorable. Il entre donc dans le conseil, et demande au roi le sujet de ses froideurs, et l'ayant entendu de sa bouche, il lui dit : « Antiochus, je n'étois « qu'un enfant lorsque mon père Amilcar « m'approcha de l'autel sur lequel il faisoit « un sacrifice, et me força à faire un serment « inviolable que je serois toujours l'ennemi « des Romains. C'est ce serment qui m'a

« obligé à leur faire la guerre pendant trente-
« six années sans aucun relâche. C'est ce ser-
« ment qui m'a chassé de ma patrie et qui m'a
« jeté dans vos états; et c'est ce même ser-
« ment qui, si vous trompez mes espérances
« et que vous trahissiez votre gloire, me por-
« tera à aller partout où il y aura des armes
« et des troupes, et à courir les terres et les
« mers pour chercher des ennemis de Rome.
« C'est pourquoi si quelques-uns de vos cour-
« tisans veulent s'élever en me calomniant
« auprès de vous, je les avertis de bâtir leur
« fortune sur tout autre que sur Annibal. Je
« hais les Romains et j'en suis haï. Mon père
« Amilcar et tous les Dieux sont témoins de
« cette vérité. Si vous pensez donc sérieuse-
« ment à faire la guerre aux Romains à qui
« j'ai voué une haine implacable, servez-vous
« de moi comme du meilleur et du plus fidèle
« ami que vous puissiez avoir. Mais si vous
« faites la paix avec eux, aujourd'hui même
« je me déclare votre ennemi, et je cher-
« cherai tous les moyens de vous faire, à
« vous et à eux, le plus de maux qu'il me sera
« possible ».

Ces paroles pleines de sincérité et de force, prononcées avec beaucoup de feu, ne touchèrent pas seulement le roi, elles dissipèrent tous ses soupçons et le portèrent à redonner

Annibal toute sa confiance; Annibal fut mieux que jamais dans son esprit, et la guerre fut résolue.

On ne parloit à Rome que des menaces d'Antiochus ; mais les Romains n'avoient contre lui d'autres préparatifs que leur courage. Enfin, avertis de sa marche, ils lèvent de nouvelles légions, assemblent le secours des alliés, et envoient des troupes dans tous les postes les plus exposés pour s'opposer à cet orage qui venoit fondre sur eux. Les nouveaux prodiges que l'on annonçoit de toutes parts, augmentoient encore leurs alarmes. Dans le Picenum, une chèvre avoit eu six chevreaux d'une portée ; à Aretium, il étoit né un enfant qui n'avoit qu'une main ; à Amiterne il avoit plu de la terre; à Formies, la porte et les murailles de la ville avoient été frappées de la foudre ; à Rome, le Tibre s'étoit débordé et avoit fait de grands ravages; et du haut du Capitole, il s'étoit détaché un grand rocher qui étoit tombé dans un des quartiers de la ville, et y avoit accablé plusieurs personnes, et cela sans que l'on eût senti la moindre secousse d'un tremblement de terre ni le moindre vent. Et ce qui les effrayoit encore plus que tout le reste, dans les terres du consul Domitius, un bœuf avoit prononcé ces paroles : *Roma, cave tibi.* « Rome

« prends garde à toi ». On fit des prières publiques pour expier ces prodiges et pour appaiser la colère du ciel, et les aruspices ordonnèrent que l'on gardât et que l'on nourrît avec beaucoup de soin le bœuf qui avoit parlé.

La réconciliation d'Annibal avec Antiochus, bien loin d'appaiser l'envie, n'avoit fait que l'enflammer davantage; car l'envie devient toujours d'autant plus forte, qu'on se sent plus incapable d'égaler ceux qui en sont l'objet. Quand il fut question de faire passer Annibal en Afrique avec les vaisseaux qu'il avoit demandés et que le roi lui avoit promis, il s'éleva dans le conseil de grandes contestations. Thoas, qui étoit un des premiers de l'Etolie et un des plus grands flatteurs du roi, fut celui qui s'y opposa le plus vivement et qui parla avec le plus de force. Il soutint « que l'on ne devoit point faire ce « détachement de la flotte, et que quand « même on le feroit, Annibal étoit l'homme « du monde à qui il en falloit le moins con- « fier le commandement; que c'étoit un ban- « ni, et de plus un Carthaginois, à qui, ou « l'état présent des affaires, ou la légèreté de « son esprit suggéroient mille différents des- « seins. Que si l'on avoit quelque heureux « succès de sa conduite, il en retireroit seul

« toute la gloire, sans qu'Antiochus en eût « la moindre part; et que si l'on finissoit heu- « reusement cette guerre, comment pouvoit- « on espérer qu'Annibal se résoudroit à vivre « soumis à un roi étranger, lui qui n'avoit pu « souffrir sa patrie? Un homme qui, dans sa « jeunesse, a porté son ambition et ses es- « pérances jusqu'à se promettre l'empire de « l'univers, souffrira-t-il patiemment un « maître dans sa vieillesse? En un mot, « ajouta-t-il, Antiochus n'a que faire d'An- « nibal pour général. Il peut le mener avec « lui et se servir de ses conseils; le fruit que « l'on tirera de cet esprit n'étant que léger, « pourra être utile sans être à charge. Mais « si on lui donne le commandement, il n'y a « que malheurs à attendre ou de son infidé- « lité ou de son audace ».

Antiochus touché de ce discours, renonça au dessein très-sage qu'il avoit fait d'abord d'envoyer Annibal avec une flotte, et ne pensa plus qu'à passer en Grèce sans différer. Dès ce moment, Annibal n'eut plus aucune part aux affaires; mais peu de temps après, le roi étant passé de Chalcis à Démétriade pour délibérer sur la manière dont il devoit se conduire pour attirer les Thessaliens dans son parti, il appela Annibal au conseil. Annibal parla avec beaucoup de sens et dit: « Il

« ne faut pas tant se mettre en peine de ga-
« gner les Thessaliens, que leur propre foi-
« blesse portera toujours à faire la cour à
« ceux qui seront à leurs portes. Ce qu'il y a
« de plus important et de plus pressé, c'est
« d'attirer le roi Philippe dans votre alliance.
« Si nous avons Philippe, nous aurons les
« Etoliens et les Athamanes. Que s'il refuse
« d'écouter nos ambassadeurs et de se joindre
« à nous, il faudra prendre des mesures pour
« l'empêcher de se joindre aux ennemis. Votre
« fils Séleucus est à Lysimachie ; il n'aura
« qu'à s'avancer par la Thrace avec ses trou-
« pes, et ravager les environs de la Macé-
« doine. Par ce moyen, il le mettra hors d'é-
« tat de donner du secours aux Romains, et
« le forcera à veiller à la conservation de son
« propre pays. Voilà ce que je pense sur Phi-
« lippe. Pour ce qui est de toute la conduite
« de cette guerre, vous savez ce que j'en ai
« pensé dès le commencement. Si vous m'a-
« viez cru, les Romains n'apprendroient pas
« présentement que vous avez pris Chalcis,
« et forcé ce boulevard de l'Europe ; mais ils
« apprendroient que la Toscane, la Ligurie
« et la Gaule en deçà des Alpes, sont toutes
« en feu ; et ce qui seroit pour eux le plus ter-
« rible, ils apprendroient qu'Annibal est au
« milieu de l'Italie. Je suis donc encore d'a-

« vis que vous rassembliez toutes vos forces
« de terre et de mer ; que vous fassiez suivre
« votre flotte par des vaisseaux de charge,
« remplis de bons convois ; que vous parta-
« giez cette flotte, que vous en placiez la
« moitié à Corcyre pour fermer ce passage
« aux Romains, et que de l'autre moitié vous
« en bordiez les côtes d'Italie qui regardent
« la Sardaigne et l'Afrique ; et vous avec
« votre armée de terre, vous vous tiendrez à
« Byllis, d'où vous dominerez sur la Grèce
« et sur l'Italie, et tiendrez en échec les Ro-
« mains, qui vous verront en état de passer
« dans l'une ou dans l'autre à la première
« occasion favorable qu'ils vous donneront.
« Voilà mon avis ; si je ne mérite pas d'être
« cru sur toutes sortes de guerres, les mal-
« heurs et les succès que j'ai eus en Italie, me
« rendent au moins digne de l'être sur la
« guerre contre les Romains. Si vous prenez
« ce parti, je vous servirai avec autant de
« fidélité que de zèle. Je prie les Dieux de
« faire prospérer le conseil qui vous aura paru
« le meilleur ».

Cet avis d'Annibal fut plus approuvé que suivi. La seule chose que fit Antiochus, c'est qu'il envoya Polyxenidas pour faire venir d'Asie sa flotte et ses troupes de terre ; mais tout ce qui arriva bientôt après, le força d'ad-

mirer Annibal non simplement comme un homme d'un grand sens, mais comme un prophète qui avoit prévu et prédit tout ce qui étoit arrivé.

La guerre étant finie en Grèce par la victoire que les Romains venoient de remporter aux Thermopyles et par la prise d'Héraclée et d'autres places qu'occupoient les Etoliens, Antiochus qui ne voyoit plus de ressource pour lui en Grèce, abandonna l'Europe, et passa à Ephèse où il se croyoit en sûreté, abusé par ses flatteurs qui l'assuroient que jamais les Romains ne viendroient le chercher en Asie. Annibal fut le seul qui osa combattre cette sécurité du roi ; il lui dit en plein conseil : « Antiochus, bien loin de douter que « les Romains viennent vous chercher en « Asie, je suis sûr qu'ils y viendront très- « promptement, et je suis surpris qu'ils n'y « soient déjà. Je connois leur manière. Ils ne « donnent jamais ni repos ni trève, ni aux « vaincus ni aux vainqueurs. Le passage est « bien plus facile et plus court de Grèce en « Asie, qu'il ne l'étoit d'Italie en Grèce, et « Antigonus est pour eux un objet bien plus « pressant que ne l'étoient les Etoliens. Les « Romains ne sont pas moins forts sur mer « que sur terre. Ils ont depuis long-temps « une flotte au cap de Malée, et j'apprends

« qu'il en arrive une autre avec un nouveau « commandant. C'est pourquoi, Antiochus, « cessez de vous repaître de vaines espéran-« ces, et de vous flatter que vous aurez la « paix. Bientôt vous serez forcé de disputer « aux Romains l'Asie dans l'Asie même, et « il n'y a point là de milieu; il faut ou que « vous leur ravissiez l'Empire et l'espérance « de se rendre maîtres de l'univers, ou que « vous perdiez votre royaume ».

L'événement justifia bientôt cette prophétie, et augmenta l'admiration que l'on avoit pour Annibal. Antiochus renonçant aux promesses de ses flatteurs, l'envoya en Syrie pour faire venir les vaisseaux de Cilicie, et donna ordre à Polyxenidas de radouber ceux qui avoient été maltraités dans le dernier combat, et d'en faire bâtir de nouveaux.

Bientôt après il y eut un second combat entre la flotte du roi et celle de Rhodes, près de la ville de Side, sur la côte de la Pamphylie. Eudamus commandoit la flotte des Rhodiens composée de trente-deux vaisseaux à quatre rangs de rames, et trois à trois rangs, et s'étoit placé à l'aile droite pour être opposé à Annibal qui commandoit la gauche de la flotte d'Antiochus, composée de trente-sept vaisseaux, dont il y en avoit quatre à six rangs de rames, et trois à sept

rangs. Annibal ayant pris le large, avoit enveloppé Eudamus, qui étoit venu sur lui avec cinq gros vaisseaux, et alloit s'en rendre maître, lorsque l'aile gauche des Rhodiens, après avoir battu l'aile droite d'Antiochus, commandée par Apollonius, un des principaux de sa cour, vint lui arracher des mains la victoire.

La même année il y eut un troisième combat à Myonnèse, entre la flotte d'Antiochus, commandée par Polyxenidas, et la flotte des Romains et des Rhodiens. On ne voit point qu'Annibal se soit trouvé à ce combat, qui fut plus considérable que les deux autres, par le nombre des vaisseaux qui combattirent, par la forme du combat qui fut très-divers, et par la perte qu'Antiochus y fit de tous ses vaisseaux, qui furent tous pris ou coulés à fond. Antiochus chassé de la mer, retira sa garnison de Lysimachie, gagna Sardis; et après avoir inutilement envoyé faire des propositions de paix par Héraclide de Byzance, il passa dans la Magnésie, où il assembla toutes ses forces, et s'y retrancha.

Les Romains, commandés par Scipion l'Asiatique, dont Scipion l'Africain son frère avoit bien voulu être le lieutenant, l'y suivirent, et se mirent en bataille devant lui Antiochus sortit de ses retranchemens et mit

toute sa fortune au hasard d'une seule journée. La bataille fut long-temps disputée et fort sanglante. Antiochus prit la fuite après avoir perdu cinquante mille hommes de pied, quatre mille chevaux, un grand nombre de prisonniers et quinze éléphants. On peut inférer d'un passage de Tite-Live, qu'Annibal fut à ce combat.

Antiochus vaincu et n'ayant d'autre ressource que la paix, envoya la demander par des ambassadeurs, qui ayant obtenu audience du consul, dirent : « Romains, nous n'avons « autre chose à vous dire, qu'à vous demander à vous-mêmes par quels moyens nous « pourrons expier la faute d'Antiochus, et « obtenir de nos vainqueurs le pardon et la « paix. Jusqu'ici avec une magnanimité digne « de Rome, vous avez pardonné aux peuples et aux rois que vous avez vaincus. A « plus forte raison devez-vous témoigner aujourd'hui la même magnanimité et la même « clémence dans cette victoire qui vous rend « les maîtres du monde. N'ayant plus d'ennemis à combattre, il ne vous reste que « d'épargner le genre humain, et d'en avoir « soin comme les Dieux mêmes ».

Scipion voulut que son frère l'Africain répondît à ces ambassadeurs. Il leur expliqua donc les conditions auxquelles ils pouvoient

obtenir la paix ; et une des principales fut qu'attendu que les Romains ne pouvoient jamais espérer de paix sûre partout où seroit Annibal, il falloit avant toutes choses, qu'Antiochus leur livrât cet ennemi. Annibal informé de cette réponse, et voyant bien qu'Antiochus n'étoit pas en état de rien refuser aux Romains, se déroba la nuit. Il fut long-temps errant de côté et d'autre. Il y a eu des auteurs qui ont écrit qu'il se retira d'abord en Crète chez les Gortyniens, et que ne sachant comment sauver son or et son argent, il imagina cette ruse digne d'un Carthaginois : il remplit des pots de terre des pièces de cuivre qu'il avoit fait dorer, et les mit en dépôt dans le temple de Diane, et il mit son or et son argent dans des statues de bronze creuses, qu'il laissa nonchalamment dans sa cour pour tromper les Gortyniens par cette feinte négligence. Mais cette tradition me paroît fort mal appuyée et fort incertaine. Il y a plus d'apparence de vérité dans celle qu'ont suivie ceux qui ont écrit, qu'après la défaite d'Antiochus, Annibal se retira auprès d'Artaxe ou Artaxerxe, roi d'Arménie, et qu'étant à sa cour, il lui donna plusieurs conseils et plusieurs instructions très-utiles. Entre autres on rapporte, qu'ayant remarqué une heureuse situation dans un pays très-

agréable et très-fertile, dont on ne profitoit point, et dont on ne faisoit aucun compte, il y traça le plan d'une ville; qu'ayant mené Artaxe sur les lieux, il le lui montra, et que le roi ravi, le pria de vouloir conduire lui-même l'ouvrage. Ce qu'il fit, et en peu de temps on vit là une grande et belle ville qui fut appelée Artaxate du nom du roi, et déclarée la capitale de l'Arménie.

Annibal se déroba du camp d'Antiochus l'an de Rome 563, et il se retira à la cour de Prusias, roi de Bithynie, sept ans après, l'an 570. Il est étonnant que les six dernières années de la vie d'un si grand personnage, qui avoit rempli la terre du bruit de son nom, et sur qui la terre entière avoit les yeux, soient entièrement ignorées, et que l'on n'en sache rien de certain. On écrit qu'il fut très-bien reçu à la cour de Prusias, et que le roi ravi de l'avoir, le fit général de son armée. Annibal le servit très-utilement dans la guerre qu'il avoit contre Eumènes, roi de Pergame, et allié des Romains. On racoute un stratagème assez nouveau dont il se servit dans un combat naval. Il fit remplir de serpents plusieurs cruches de terre, et pendant que l'on étoit aux mains, il les jeta dans les vaisseaux des ennemis, qui ayant à se défendre en même temps contre ces serpents et contre

les vaisseaux qu'ils avoient en tête, furent battus.

Tout ce que l'on sait de plus certain, c'est qu'Annibal renonçant à toute espérance de se relever, vivoit assez loin de la cour dans une retraite qu'il s'étoit faite près du rivage de la mer. Là comme il se doutoit bien que les Romains ne le laisseroient pas en repos, et qu'ils l'enverroient demander à Prusias dont il connoissoit la timidité et la foiblesse, il avoit pratiqué sous terre sept conduits, qui partant de sa maison, et prenant par différents côtés, alloient aboutir fort loin par des issues imperceptibles, et pouvoient lui donner le moyen de s'échapper en cas de nécessité. Ses craintes ne furent pas vaines. Flaminius fut envoyé par les Romains à la cour de Prusias pour moyenner un accommodement entre Eumènes et lui. Mais on prétend que dans ses instructions il y avoit un article secret qui lui ordonnoit de demander à Prusias la mort d'Annibal.

Prusias n'oublia rien pour adoucir Flaminius, et pour sauver son ami, son suppliant et son hôte; mais Flaminius fut inflexible, et Prusias fut forcé d'obéir. Il envoya des gardes environner la maison d'Annibal, de manière qu'il ne pouvoit sortir sans être pris. Il voulut se sauver par le souterrain le plus

caché ; mais ayant trouvé que l'issue en étoit aussi gardée, il eut recours à la mort, comme à l'asile le plus sûr et le seul inviolable ; il prit du poison qu'il portoit toujours avec lui pour une dernière nécessité, et avant que de l'avaler, il dit : « Délivrons les Romains « de leur inquiétude et de leur frayeur, ils « trouvent trop long et trop dangereux d'at- « tendre la mort naturelle d'un vieillard qu'ils « haïssent. Flaminius ne remportera pas une « grande gloire d'avoir atterré un ennemi « trahi et désarmé ; et ce seul jour va faire « voir combien les mœurs des Romains sont « changées. Leurs pères envoyèrent avertir « Pyrrhus leur ennemi, qui avoit les armes à « la main et une puissante armée en Italie, « de prendre garde à lui, parce qu'on vou- « loit l'empoisonner ; et eux ils envoient des « ambassadeurs à Prusias pour le presser de « faire mourir par le plus grand des forfaits, « son hôte, qui est sans défense et à sa « merci ».

Ainsi mourut Annibal. Il s'étoit toujours flatté qu'il retourneroit à Carthage, qu'il y finiroit ses jours, et qu'il seroit enterré dans le sein de sa patrie. Il sembloit que cela lui étoit promis par un ancien oracle qui portoit : « La terre Libysse engloutira le corps « d'Annibal ». On ne doutoit point que l'o-

racle ne parlât de la Libye, et qu'il ne lui prédît qu'il seroit enterré à Carthage; mais il faut toujours se défier des oracles qui paroissent trop clairs. Le sens qui paroît d'abord si évident, n'est presque jamais leur sens véritable. Un oracle doit être obscur. Annibal fut enterré dans ce coin de la Bithynie qu'il avoit choisi pour sa retraite, où il y avoit une petite bourgade appelée Libysse; ainsi l'oracle fut éclairci et justifié.

Ceux qui ont voulu laver les Romains de la honte d'une poursuite si odieuse, ont écrit qu'ils n'ignoroient pas sa retraite, mais qu'ils faisoient semblant de l'ignorer, le méprisant à cause de sa foiblesse et de sa vieillesse; et que lorsque la nouvelle de sa mort fut portée à Rome, le sénat fut très-fâché que Flaminius eût fait mourir Annibal de sa seule autorité et sans en avoir reçu aucun ordre, seulement par une convoitise outrée de gloire, pour remporter dans tous les âges le grand titre d'auteur de la mort d'Annibal. Mais cela n'est nullement vraisemblable par trois raisons.

La première, que Flaminius n'étoit pas seul ambassadeur. On avoit envoyé avec lui Scipion l'Asiatique et Scipion Nasica. Or il n'y a nulle apparence que si Flaminius eût voulu entreprendre de son chef une action

si cruelle, si atroce et si honteuse pour Rome, les deux Scipions ne s'y fussent pas opposés. Ils se seroient souvenus en cette occasion de la magnanimité de Scipion l'Africain, qui, après avoir défait en Afrique cet ennemi jusque là invincible, et encore si redoutable, ne le chassa point de son pays, ne le demanda point à ses citoyens, et dans les conditions de paix qu'il lui accorda, il ne proposa rien contre lui, et n'insulta point à son infortune.

La seconde, c'est que si Flaminius avoit agi sans ordre, le sénat n'auroit pas manqué de le punir d'avoir imprimé au nom romain une si horrible tache.

Et la troisième enfin, c'est que ce n'étoit nullement la vieillesse d'Annibal qui devoit rassurer les Romains : car il n'avoit que soixante-quatre ans quand il mourut ; et à cet âge il étoit encore en état de se faire redouter s'il eût trouvé les occasions de sacrifier à sa haine. Aussi cette action de Flaminius n'étoit-elle pas blâmée de tout le monde : on trouvoit des gens qui la louoient, et qui disoient « qu'Annibal pendant qu'il vi-
« voit, étoit un feu caché qui n'attendoit que
« quelqu'un le soufflât : que ce n'étoit ni son
« corps ni son bras qui étoient à craindre,
« mais que c'étoit sa grande capacité et son

« expérience jointes à cette animosité natu-
« relle, et à cette haine invétérée qu'il avoit
« contre les Romains, et dont la caducité ne
« diminue jamais la violence ; car le naturel
« persévère et domine toujours dans les mœurs :
« que la fortune ne demeure pas toujours la
« même, et que changeant continuellement,
« elle invite par de nouvelles espérances, à
« de nouvelles entreprises ceux qui, par la
« haine qu'ils nous portent, n'ont jamais cessé
« de nous faire la guerre dans leur cœur ».
Combien d'exemples l'histoire ne présente-t-elle pas de gens qui, après avoir été abattus par la fortune, se sont relevés de leurs défaites, et se sont remontrés formidables à leurs ennemis.

Il n'est pas vrai même qu'Annibal fût si abattu qu'on n'en pût encore rien craindre. Il avoit un grand roi pour ami. Il tiroit de grosses pensions, et il avoit de grandes relations avec la flotte et avec la cavalerie et l'infanterie de ce prince.

Il y a donc de l'apparence, et plusieurs auteurs même l'assurent, que Flaminius ne fit pas cette action de sa seule autorité, et que les Romains suivirent en cette occasion les maximes de la plus exacte politique, qui veut qu'on ne laisse rien au pouvoir de la fortune autant qu'on le peut, et que pour

une plus grande sûreté, on outre les précautions de la plus timide prévoyance.

Mais si jamais les Romains avoient pu ou dû se relâcher de cette règle trop cruelle, on peut assurer que c'étoit en cette occasion. Tout étoit soumis. Les Romains vainqueurs de la terre entière, pouvoient-ils craindre un homme seul? Quand même ils auroient trouvé une plus grande sûreté dans sa mort, il est certain qu'ils auroient trouvé une plus grande gloire à le mépriser et à le laisser vivre.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.

